3 1761 09936553 8

LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

LES GRANDES DAMES DU XVIIIe SIÈCLE

LA

COMTESSE D'HOUDETOT

UNE AMIE DE J.-J. ROUSSEAU

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

LES PREMIERS BAISERS (*Épuisé*). . . . . 1 vol.
LES ALLURES VIRILES (*Épuisé*). . . . . 1 —
LA VIE ARDENTE. . . . . 1 —
CRIS D'AMOUR ET D'ORGUEIL. . . . . 1 —
POUR LA GLOIRE . . . . . 1 —

ROMANS

LES DRAMES DE LA PLACE DE GRÈVE (*Épuisé*). . 1 vol.
LE DÉPUTÉ RONQUEROLLE. . . . . 1 —
LE ROMAN DE SŒUR MARIE. . . . . 1 —

HISTOIRE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LES FEMMES, *étude.*
JEANNE D'ARC, *étude.*
LES VISITEURS DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *étude.*

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE PRESTIGE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU. . . 1 vol.
GRANDS SOUVENIRS, IMPRESSIONS DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE. . . . . 1 —
CONFESSIONS ET SOUVENIRS. . . . . 1 —

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 84-1-1901.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/lacomtessedhoude00buff_0

La Comtesse d'Houdetot
1730-1813
(d'après un portrait gravé par Corot)

Imp. Ch. Wittmann

8645
YbuC

LES GRANDES DAMES DU XVIIIe SIÈCLE

LA

COMTESSE D'HOUDETOT

UNE AMIE DE J.-J. ROUSSEAU

PAR

HIPPOLYTE BUFFENOIR

50969
30/9/01

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

DÉDICACE

A UNE AMIE PERDUE.

En souvenir d'une affection de dix années, qui n'a été interrompue que par la mort, je vous dédie ces pages, Amie si chère, dont la grâce et l'esprit m'ont donné tant de joie.

Je vous dois bien cet hommage pour l'attrait qu'avait votre mérite, pour le plaisir et l'orgueil que j'eus de vous connaître, de vous estimer et de vous aimer.

A certains jours, ceux qui se souviennent vont déposer des fleurs sur la tombe attristée des morts; là, ils se recueillent, méditent et évoquent avec une intensité plus grande leur mémoire devenue sacrée. Ils les revoient tels qu'ils étaient jadis, avec leur sourire, leurs regards pleins d'amitié, leurs bonnes

paroles, leur accueil affectueux, puis ils s'en vont consolés et rentrent meilleurs au milieu des vivants.

C'est sous l'empire d'une pareille émotion que je viens vous offrir ce livre, où j'ai retracé la vie d'une femme aimante du XVIIIe *siècle, avec laquelle vous aviez, je vous l'ai dit souvent, plus d'une ressemblance.*

Oui, en vous semblait revivre l'âme d'élite de la comtesse d'Houdetot. Comme elle, vous aviez l'aménité du caractère, l'élégance, l'enjouement, la passion des lettres et des arts, le culte de la Nature, parfois un attendrissement mélancolique, et toujours le désir du Bien, du Beau, du Vrai.

Comme elle aussi, vous possédiez le talent de faire en secret des vers charmants, où se révèlent une tendresse infinie, un cœur naïf, un dévouement passionné. Quand je les relis, j'éprouve un bonheur indicible, et aussi une tristesse qui m'accable.

Quelques-uns de ces vers touchants me reviennent à la mémoire. Ils eussent ravi l'amie de Saint-Lambert et de Rousseau.

Je garderai la souvenance
Et l'image de nos beaux jours,
Vivant rayon de l'espérance
Qui me fera t'aimer toujours!

Lorsque le soir, dans un doux songe,
Tu verras, blanc spectre voilé,
Une ombre qui glisse et s'allonge
Tout au fond du dôme étoilé...

C'est moi qui viendrai dans ce rêve
Auprès de toi me reposer,
Et dans la brise qui se lève,
Tu retrouveras mon baiser!

Ailleurs, parlant d'un premier rendez-vous :

Comme votre voix était douce,
Et comme y répondait mon cœur!

O vestiges sacrés de ce qui fut la vie riante, la jeunesse, l'amour, la beauté! Vous subsistez pour dire encore la noblesse d'âme de l'Amie perdue et l'excellence de tout son être. Tels ces fragments d'élégie qu'on retrouve sur les marbres antiques de la Grèce, et qui gardent leur fraîcheur d'impression sous la poussière des âges.

Madame d'Houdetot aussi eût aimé ces autres vers de celle qui n'est plus :

J'aime, et nul ici-bas ne saura mon secret.
Mes chants seuls rediront aux coteaux, à la plaine,
Mon amour, mes désirs, ma crainte, mon souhait.
Je souffre, et cependant mon cœur bénit sa chaîne!

Ami, loin de tes yeux, il n'est plus d'horizon,
Mon destin désormais me paraît triste et sombre,
L'existence est pour moi sans but et sans raison,
Et le monde finit où s'arrête ton ombre!

Amie chère, avec qui j'ai fait tant de projets fortunés et tant de beaux rêves, ces tendres réminiscences vous réjouiront, je le veux espérer, par delà le tombeau, et vous tressaillirez encore d'un généreux émoi, comme au temps béni où, sous les ombrages enchanteurs du vieux parc d'Ermenonville, nous parlions des amants d'Eaubonne, des beaux jours de la Chevrette, du grand souvenir de Rousseau, si vivant toujours dans les lieux où il a vécu, et du prestige de son génie qui resplendit dans l'univers entier!

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

Paris, avril 1901.

LA

COMTESSE D'HOUDETOT

AVANT-PROPOS

Parmi les femmes du XVIIIe siècle, dont le souvenir nous attire et nous charme, il faut mettre au premier rang la comtesse d'Houdetot, née Sophie La Live de Bellegarde. Sa mémoire est parée d'un attrait irrésistible, et son nom vient tout d'abord à l'esprit lorsqu'on évoque les beaux jours qui s'écoulèrent de 1750 à la mort de Louis XV, en 1774, et se prolongèrent jusqu'à l'avènement de la Révolution. Elle doit surtout cette survivance, cette magie, ce prestige à Jean-Jacques Rousseau, qui éprouva pour elle un amour passionné, fit resplendir sa suave image à travers les pages brûlantes

de *la Nouvelle Héloïse*, et lui donna l'immortalité dans les *Confessions*. Elle reste l'incarnation de la grâce, de l'enjouement et de l'esprit de son époque. Sa marque distinctive est plus spécialement l'aménité, le sentiment, la douceur. Tous ceux qui ont parlé d'elle rendent hommage à son heureux caractère, à la vivacité de son intelligence, à la bonté de son cœur.

A tous ces titres, elle mérite d'occuper l'attention du philosophe et du poète. Aussi, est-ce avec un affectueux respect que nous écrivons cette étude. Depuis longtemps déjà, nous amassons des notes sur cette aimable femme, et nous recueillons ses poésies, ses lettres, ainsi que les témoignages de ses contemporains et les jugements de ceux qui ensuite ont parlé d'elle. Nous avons pensé qu'en groupant ces divers documents épars et peu connus, nous pourrions intéresser les âmes sensibles et délicates. Toute la vie de madame d'Houdetot fut consacrée au bonheur d'aimer, ce mot étant pris ici dans son sens le plus noble : c'est dire combien il y a de charme à l'approcher et à la connaître.

I

LES PREMIÈRES ANNÉES. — LE MARIAGE.

Élisabeth-Sophie-Françoise de Bellegarde naquit à Paris le 18 décembre 1730, rue Saint-Honoré, non loin de la place Vendôme. Elle fut inscrite sur les registres de l'église Saint-Roch. Son père était fermier général. A l'âge de dix ans, elle perdit sa mère, née Marie-Josèphe Prouveur : celle-ci était une femme d'un caractère vaniteux, qui ne pouvait se consoler d'appartenir seulement au monde des financiers, et se plaisait cependant à écraser les gens de son opulente fortune.

Madame d'Esclavelles, tante de la jeune Sophie, prit soin de son éducation jusqu'à l'âge de dix-huit ans. C'était une dévote, qui surveillait

sa nièce avec vigilance et s'inquiétait de sa nature enjouée. Musset-Pathay raconte, après d'autres, cette jolie anecdote. Remarquant que la jeune fille faisait des vers facilement, elle voulut la priver de cette distraction. Comme sa défense était inutile, elle confisqua le papier, et pour lui donner une compensation, elle lui prescrivit de recevoir et de vérifier les comptes des dépenses de la maison. Elle préférait la voir s'occuper du ménage plutôt que de poésie. Sophie ne se tint pas pour battue : un jour, elle aperçut des interlignes dans le compte du cocher et se fit un malin plaisir de les remplir par des vers. La tante arrive, la surprend, la gronde et va chercher M. de Bellegarde. Celui-ci, à son tour, commence à gronder un peu, saisit le papier, lit les vers, les trouve jolis, et, voyant une correction à faire, prend la plume et répare la faute. Sa fille, joyeuse, lui saute au cou, l'embrasse, pensant bien qu'une faute ainsi corrigée était jugée avec indulgence.

Les contemporains s'accordent à faire l'éloge de M. de Bellegarde. Il avait l'âme compatissante et bonne, et possédait une grande expérience des affaires. Moufle d'Argenville a laissé de lui

un intéressant portrait. « La Live de Bellegarde, dit-il, a, pour ainsi dire été élevé dans les emplois des fermes générales. Il a travaillé fort jeune, et s'y est tellement distingué par son intelligence qu'il devint directeur général et fut nommé fermier général en 1721, et continué dans les baux suivants. Il est secrétaire du roi du grand collège. Il est d'une grande dévotion, fort charitable, et très honnête homme. Il est extrêmement versé dans les ouvrages des cinq grosses fermes. M. La Live d'Épinay, son fils aîné, est reçu en survivance. »

L'aimable jeune fille, que, dans l'intimité, on appelait du joli surnom de Mimi, avait dix-huit ans lorsqu'elle épousa le comte d'Houdetot, âgé, lui, de vingt-deux ans, et appartenant à l'armée. Ce mariage fut un arrangement de famille très rapidement traité; les jeunes époux se connaissaient à peine lorsqu'ils furent unis le 10 février 1748.

Leur belle-sœur, madame d'Épinay, peu tendre et même injuste pour M. d'Houdetot, écrit à ce sujet :

« Mimi se marie; c'est une chose décidée : elle épouse M. le comte d'Houdetot, jeune homme

de qualité, mais sans fortune ; âgé de vingt-deux ans, joueur de profession, laid comme le diable et peu avancé dans le service : en un mot, ignoré, et, suivant toute apparence, fait pour l'être. Mais les circonstances de cette affaire sont trop singulières, trop au-dessus de toute croyance pour ne pas tenir une place dans ce journal. Je ne pourrais m'empêcher d'en rire, si je ne craignais que le résultat de cette ridicule histoire ne fût de rendre ma pauvre Mimi malheureuse. Son âme est si belle, si franche, si honnête, si sensible ! C'est aussi ce qui me rassure ; il faudrait être un monstre pour se résoudre à la tourmenter. »

M. d'Houdetot ne méritait pas d'aussi vives critiques. Peut-être se montra-t-il peu accommodant dans la suite pour des arrangements de famille, mais il défendait ses droits et ceux de sa femme. D'autre part, dans l'armée, il parvint au grade de lieutenant général. Madame d'Épinay le vit élever à ces hautes fonctions militaires. Elle est donc ici doublement méchante. Ailleurs elle dit :

« La voilà donc faite d'hier, cette noce : j'ai été ce matin à la toilette de la mariée ; elle était fort

triste et a beaucoup pleuré; elle m'a priée en grâce de la venir voir tous les jours; je n'y manquerai pas. Je sens trop le besoin qu'elle doit avoir de ma présence, dans les premiers temps d'un mariage, et surtout d'un mariage tel que le sien [1]. »

La veille de son mariage, Sophie de Bellegarde s'était rencontrée, chez madame d'Épinay, avec l'homme qui devait tant l'aimer plus tard, Jean-Jacques Rousseau. Eurent-ils le pressentiment de l'avenir? Non, sans doute. Ils se parlèrent avec l'amabilité souriante des fêtes de l'hyménée, et le philosophe dut lui faire des compliments et lui présenter des vœux de bonheur, dont elle accepta l'augure.

« La première fois que je la vis, dit Rousseau, elle était à la veille de son mariage; elle me fit voir l'appartement qu'on lui préparait et me causa longtemps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très aimable, mais j'étais bien éloigné de prévoir que cette jeune personne ferait un jour le destin de ma vie

1. Voir l'Appendice, § I, à la fin du volume : Récit alerte par madame d'Épinay des préliminaires de ce mariage.

et m'entraînerait, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui. »

Le rôle de M. d'Houdetot dans la vie de Mimi est peu important. Lorsqu'il l'épousa, il avait déjà une liaison avec une femme mariée, liaison qui dura quarante-huit ans après son mariage, c'est-à-dire presque jusqu'à la fin de sa vie, et absorba toute son affection. Une partie importante de sa carrière se passa à l'armée, où il devint, nous le répétons, lieutenant général en 1780. Il professait pour sa femme une grande estime et lui laissait toute sa liberté d'action, la considérant comme une amie digne de porter son nom, et qu'il eût sans doute beaucoup aimée si son cœur n'eût été pris ailleurs. Il n'était ni exclusif, ni égoïste, et, sachant qu'il avait besoin d'indulgence, il se montrait tolérant pour les faiblesses d'autrui.

Jusqu'en 1751, madame d'Houdetot s'accommoda avec résignation des façons de son mari, plutôt amicales que vraiment conjugales. Le rêve qu'elle avait entrevu en se mariant était loin de se réaliser; l'heureuse vie d'amour pour laquelle elle se sentait faite lui échappait, mais sa nature enjouée ne s'en attristait pas outre

mesure; elle acceptait les tristesses du présent, avec l'espérance que l'avenir lui réservait sans doute des jours moins vides de tendresse, et des compensations fortunées.

Plus tard, à la Chevrette, à l'automne de 1760, au beau temps des réceptions et des fêtes, elle tenait à Diderot un joli propos qu'il rapporte ainsi à mademoiselle Volland : « Hier, j'étais à souper à côté de madame d'Houdetot, qui disait : « Je me » mariai pour aller dans le monde et voir le bal, » la promenade, l'opéra et la comédie; et je n'allai » point dans le monde, et je ne vis rien, et j'en fus » pour mes frais. » Ces *frais* firent rire, comme vous pensez bien, et elle ajouta : « C'est mon voi- » sin qui boit le vin, et c'est moi qui m'enivre ! » En effet, j'avais à côté de moi un vin blanc délicieux que je ne dédaignais pas. »

Mimi, cependant n'était, pas sans voir le monde. Elle paraissait dans la société nombreuse qui se réunissait chez son père, M. de Bellegarde, et dans celle plus récente qui formait l'entourage de sa belle-sœur, au château d'Épinay d'abord, puis au château de la Chevrette, dans la vallée de Montmorency. Partout elle était aimée et recherchée.

Son aimable caractère ne lui attirait que des sympathies. Il y avait autour d'elle comme une douce chaleur, comme une réverbération bienfaisante.

Mademoiselle d'Ette, de la société de la Chevrette, assez mauvaise langue d'ailleurs, écrit au chevalier de Valory : « Vous saurez que la comtesse d'Houdetot est devenue très aimable; son esprit s'est formé. Elle est bien un peu étourdie; mais elle est si naturellement honnête, que c'est un agrément de plus pour une femme aussi jeune. Il ne tiendrait qu'à nous de la croire coquette, mais Émilie (madame d'Épinay) nous assure qu'il n'en est rien, et véritablement je le crois. »

Au mois de juillet 1749, madame d'Houdetot accoucha d'un fils, César-Louis-Marie-François-Ange, qui devait vivre jusqu'en 1825, et laisser une postérité nombreuse. Elle eut aussi une fille, Charlotte-Françoise, qui naquit le 15 mars 1753. Nous avons sur elle peu de détails. Nous savons seulement qu'elle épousa dans la suite M. Charles Dubuisson de Blaiseville.

Dans ses *Voyages aux environs de Paris*, J. Delort cite une curieuse lettre de Rousseau à

madame d'Houdetot. Cette dernière est à Paris, le philosophe est à l'Ermitage. Il dit à l'aimable femme : « Hier, en passant à Deuil, je vis mademoiselle votre fille qui dormait de tout son cœur et qui paraissait se porter à merveille. J'espère qu'il en est de même de celle qui est auprès de vous à Eaubonne, et je me console en regardant le séjour qu'elle y fait comme un gage de votre prochain retour ». Cette lettre ne porte point de date, mais elle est sûrement de l'été de 1757. Il semble en résulter que la comtesse eût deux filles dont l'une sans doute mourut en bas âge.

Le moment approche où son cœur aimant va s'engager dans une liaison qui durera plus d'un demi-siècle, et deviendra un souvenir historique que tous se plairont à citer comme un exemple de fidélité, dans les fastes des amants célèbres. Il faut aimer, c'est la voix de la nature. Souvent, hélas! les conventions de la société s'opposent comme une digue fatale aux élans de notre âme, à l'épanouissement de nos tendresses : de là mille souffrances dans la vie, les sentiments refoulés, la volonté blessée, la contrainte et l'endurcisse-

ment du cœur, l'ironie du scepticisme, des regrets infinis et des larmes cachées.

L'aimable Sophie ne connut point cette détresse morale. Elle rencontra un cœur fait pour le sien dans le marquis de Saint-Lambert, et cet attachement dura cinquante-deux ans exactement, de 1751 à 1803. La main glacée de la mort put seule y mettre un terme.

II

LIAISON AVEC SAINT-LAMBERT.

M. de Bellegarde mourut le 3 juillet 1751. Ses enfants se partagèrent en hâte son héritage. A en croire madame d'Épinay, le comte d'Houdetot se montra un des plus acharnés à la curée du mort. Il en fut tout autrement de sa femme.

« Quant à la comtesse d'Houdetot, dit-elle, elle a un maintien très honnête; elle paraît souffrir de l'avidité affichée de son mari; mais elle le traite avec une douceur, un égard qu'il reçoit comme lui étant dû, et dont j'ai peur pour elle qu'il n'abuse. Lui, au contraire, la caresse d'une façon peu délicate ou la gronde brusquement et sans ménagement, et toujours pour des misères,

des distractions, des étourderies, des enfances. Elle est vive, sensible, et même fort hardie; elle lui répond par des madrigaux qui deviennent, en vérité, des épigrammes pour l'un et pour l'autre. »

Sur la part de l'héritage de sa femme, M. d'Houdetot acheta en Normandie, pour six cent mille livres, le château de la Mailleraye. Il le garda trois années, puis le revendit un million à la duchesse de Chaulnes. Madame d'Épinay dit, à ce propos, au commencement de 1752 : « J'avais quelquefois des nouvelles de madame d'Houdetot, que son mari laissait dans sa terre de Normandie, malgré toutes les instances de la famille pour la faire revenir; enfin elle est de retour depuis deux mois, et mène une vie assez retirée. J'irais souvent lui tenir compagnie, sans son mari que je ne puis souffrir; je la vois cependant, mais c'est chez ma mère ou chez moi, et presque point chez elle... Elle est toujours telle que vous l'avez connue, tout aussi vive, aussi enfant, aussi gaie, aussi distraite; bonne, très bonne, se livrant avec ardeur à tout ce qui lui passe par la tête, et cependant avec plus de constance qu'on n'a lieu d'en

attendre de son caractère. Elle acquiert tous les jours de nouveaux goûts et n'en perd aucun. »

Voilà certes un joli portrait de la séduisante Mimi. Fait par une femme, il acquiert un double mérite. Madame d'Épinay le termine par ces mots, qui arrivent toutefois comme un correctif : « Elle s'est liée, par exemple, avec Saint-Lambert, et elle ne voit et n'entend que par lui. Il vient aussi chez moi depuis quelque temps, et sa société m'est très agréable. »

La liaison des deux amants était récente : elle fut connue bientôt, car on les voyait presque partout ensemble. Le comte d'Houdetot ne tarda pas à en être instruit. Une amie de Sophie, la maréchale d'Aubeterre, lui fit d'abord de sages remontrances, elle promit de s'amender, mais la rusée se borna seulement à voir Saint-Lambert avec plus de mystère. La vigilante maréchale ne fut pas dupe de ces savantes manœuvres qu'inspirait l'amour : alors, prise d'un saint zèle, elle crut accomplir une action méritoire en révélant tout au mari, qui lui donna une leçon méritée, en répondant : « Je n'ai droit, madame, de n'exiger de madame d'Houdetot que de la décence dans sa conduite. »

Je me représente la figure allongée de la dévote à ces paroles qui consacraient la quiétude du bonheur de Mimi. Madame d'Aubeterre se blessait cruellement avec l'arme dont elle destinait les coups à son amie. La blessure, dans une âme telle que la sienne, ne dut jamais se cicatriser.

D'où venait le marquis de Saint-Lambert? — Né en Lorraine en 1717, il avait servi d'abord dans les gardes de Nancy. Admis dans l'intimité du roi Stanislas, grâce à ses goûts et à ses talents littéraires, il avait conquis les faveurs de la marquise du Châtelet, était devenu son ami, et avait supplanté Voltaire. Elle mourut prématurément dans des circonstances qui, au dire de Marmontel, firent pleurer le philosophe.

« Je le laissai pleurer, dit l'auteur des *Contes moraux*, et je parus m'affliger avec lui. Seulement, pour lui faire apercevoir, dans la cause même de cette mort, quelque motif de consolation, je lui demandai de quoi elle était morte : « De quoi! Ne le voyez-vous pas? Ah! mon ami! Il me l'a tuée! Le brutal! Il lui a fait un enfant! »

On connaît l'anecdote du médaillon trouvé sous l'oreiller de madame du Châtelet. Le mari de

celle-ci et Voltaire étaient présents quand on l'ouvrit, chacun d'eux espérait y apercevoir son portrait renfermé. Le médaillon contenait le portrait de Saint-Lambert. « Voici une aventure, dit Voltaire au marquis, qui ne nous fait honneur ni à l'un ni à l'autre. »

A la suite de cette mort, qui fit beaucoup de bruit, Saint-Lambert se trouva lancé sur la voie de la célébrité. On s'occupa de lui à Paris avec une faveur toute spéciale, et quand il y parut, il fut considéré comme un écrivain de valeur, bien qu'il n'eût presque rien publié. N'avait-il pas été le rival heureux de Voltaire? C'était, il est vrai, sur un tout autre terrain que celui de la littérature, mais beaucoup de gens n'y regardent pas de si près.

Il quitta la Lorraine et prit du service en France, où il obtint d'abord une commission de colonel. Il était doué des dons de l'esprit, de manières élégantes et d'une agréable figure. Il se mit à cultiver les lettres, et à ses qualités de gentilhomme et d'homme d'épée, il joignit celle de poète; partout où il le voulut, il reçut un agréable accueil. C'est alors qu'il se lia avec Diderot, Grimm, Jean-

Jacques Rousseau, Duclos, et tout le parti philosophique. Voici comment le juge Marmontel :

« Saint-Lambert, avec une politesse délicate, quoique un peu froide, avait dans la conversation le tour d'esprit élégant et fin qu'on remarque dans ses ouvrages. Sans être naturellement gai, il s'animait de la gaieté des autres, et, dans un entretien philosophique et littéraire, personne ne causait avec une raison plus saine ni avec un goût plus exquis. Ce goût était celui de la petite cour de Lunéville, où il avait débuté, et dont il conservait le ton. »

On le voit, Saint-Lambert était supérieurement doué pour plaire à une femme sensible, jeune et délaissée. Madame d'Houdetot fut ensorcelée par ce charmeur, et jamais amants ne furent mieux assortis. L'agréable Mimi avait eu raison de ne point trop se lamenter de l'abandon de son mari. Devant un si précieux trésor d'amour, la destinée se laissait attendrir.

Ils furent donc heureux. Or, le proverbe a raison, les heureux n'ont pas d'histoire. Nous laisserons donc tomber un voile discret sur leurs félicités, qui durèrent cinquante-deux ans. Devant

ce long terme, qui ne devient rêveur et n'envie de pareils jours! Les contemporains admiraient leur constance, et les époux souhaitaient de s'aimer comme eux.

Tandis qu'ils vont ainsi édifier la postérité, nous allons évoquer la passion que Rousseau ressentit pour la comtesse et exprima si éloquemment, puis nous essayerons de grouper les quelques poésies d'elle que de patientes recherches nous ont permis de recueillir. Nous citerons ensuite un certain nombre de ses lettres, après quoi, pour terminer notre étude, nous rappellerons les principaux jugements portés sur cette adorable femme.

Cette division de la fin de notre travail formera, nous l'espérons, avec les pages du début, un harmonieux ensemble qui plaira à l'esprit du lecteur.

III

AMITIÉ TENDRE AVEC JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

L'HERMITAGE, EAUBONNE LE MONT, OLYMPE, LA CHEVRETTE.

Jean-Jacques Rousseau a raconté dans les *Confessions* l'histoire de ses relations avec madame d'Houdetot. Ces pages admirables ne perdent rien de leur attrait avec les années, et ne sauraient vieillir, car elles sont écrites dans un style simple, pur, harmonieux, enchanteur, et expriment des sentiments impérissables dans le cœur de l'homme.

Le philosophe, nous l'avons rappelé, vit madame d'Houdetot pour la première fois la veille de son mariage, au mois de février 1748. Dix années environ s'écoulent, il devient célèbre, il habite

l'Ermitage de Montmorency, il compose *la Nouvelle Héloïse* dans une sorte d'extase. C'est alors que la comtesse, qu'il avait rencontrée quelquefois — fort agréablement, il est vrai — aux réceptions de la Chevrette et d'Épinay, reparaît dans sa vie, et lui inspire la plus vive et la plus profonde passion, qu'il ait jamais ressentie.

Ce fut au printemps de 1756 que cette passion, latente sans doute, commença à s'affirmer, à la suite d'une visite de madame d'Houdetot. Laissons parler l'écrivain. Il raconte qu'il était absorbé par le plan de *la Nouvelle Héloïse*, puis il fait ce charmant récit :

« Au plus fort de mes douces rêveries, j'eus une visite de madame d'Houdetot, la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après... Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournait, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Ermitage; son carrosse s'embourba dans le fond du vallon; elle voulut descendre et faire le reste

du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle enfonçait dans la crotte, ses gens eurent toute la peine du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Ermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver. Il fallut changer de tout; Thérèse y pourvut, et je l'engageai d'oublier la dignité pour faire une collation rustique dont elle se trouva fort bien. Il était tard, elle resta peu; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante; mais, hélas! ce retard ne me garantit de rien. »

Cette première visite, pareille à un gai rayon de soleil, et pleine d'éclats de rire, apparaît comme l'heureux préliminaire de l'amour qui allait bouleverser la vie du philosophe. Au printemps de 1757, cet amour se révéla tout à coup avec la violence d'un torrent qui se précipite. Rousseau avait quarante-cinq ans, son amie en avait vingt-sept. Ce fut encore une visite inopinée de celle-ci qui entraîna le solitaire de l'Ermitage.

« Précisément dans le même temps, dit-il,

j'eus de madame d'Houdetot une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui était capitaine de gendarmerie, et de son amant qui servait aussi, elle était venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorency, où elle avait loué une assez jolie maison. Ce fut de là qu'elle vint faire à l'Ermitage une nouvelle excursion. A ce voyage elle était à cheval et en homme. Quoique je n'aime point ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là et pour cette fois ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie, et que ses suites le rendront à jamais mémorable et terrible à mon souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails sur cet article. »

Rousseau n'était pas difficile en fait d'habitation. Aussi, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il fait ici l'éloge de la maison de son amie à Eaubonne. Madame d'Épinay pensait tout autrement; dans une lettre à Grimm, elle dit :

« Cette maison ne lui coûte que cinq cents livres de loyer, et, toute vilaine qu'elle est, la comtesse est heureuse de cette possession, et a le bon esprit de s'en contenter. »

Un de nos amis, habile architecte, M. Julien Ponsin, a jadis souvent visité cette demeure, démolie aujourd'hui. Nous l'avons interrogé à ce propos. « La maison de madame d'Houdetot, nous a-t-il répondu, n'était vraiment pas belle, sauf le salon qui était passable. L'escalier était un casse-cou, et les chambres toutes petites. Elle fut démolie en 1867. Elle était située à Eaubonne, dans la rue de Paris, juste en face de la rue de la Mairie; les fondations existent encore; l'entrée de grille a disparu en 1896. »

La comtesse avait la jouissance d'une partie du parc, environ mille mètres carrés. Ce parc, où l'on peut voir encore des traces de charmilles, et quelques arbres du temps, faisait partie du domaine de Meaux, dont le propriétaire était alors Georges Forquenot de la Fortelle, écuyer, valet de chambre du roi. Le petit château actuel, que n'a jamais habité madame d'Houdetot, a été construit sous la Restauration par l'architecte Goupy et pour lui-même, en même temps qu'il faisait élever le Palais-Bourbon, à Paris. Après lui, habitèrent là madame Perrignon, puis M. Dode, son gendre, puis le vicomte de la Bru-

nerie, maréchal de France, enfin M. Gabriel Dehaynin.

Notre grand peintre, Meissonier, venait souvent, dans sa jeunesse, passer les vacances dans la petite maison qu'avait illustrée l'amie de Rousseau. Peut-être en a-t-il laissé un croquis dans ses cartons.

La raison qui avait attiré madame d'Houdetot à Eaubonne est facile à comprendre. Saint-Lambert y avait une propriété et y séjournait lorsqu'il n'était pas à l'armée. Sa demeure était pleine d'agréments. Elle existe toujours, et est située rue de Soisy. Les limites n'ont pas changé, et ce sont toujours les mêmes murs entourant un petit parc de cinq arpents et demi. On y voit encore quelques arbres contemporains de l'auteur des *Saisons*. Madame d'Houdetot et lui n'étaient séparés que par des vergers : aucune maison alors ne s'interposait entre leurs habitations.

La maison de Saint-Lambert, transformée récemment en villa italienne, fut construite par M. de Mézières sur les plans de Ledoux, l'architecte des barrières de Paris. Cet opulent financier, qui aimait les lettres, avait destiné cette

construction élégante à un littérateur. Saint-Lambert se trouva à point pour l'occuper. Elle eut ensuite pour habitants Regnault de Saint-Jean d'Angély, M. Habert, M. Coutant, madame Auguet, M. Billard, et enfin M. Dumont.

A propos du séjour de madame d'Houdetot à Eaubonne, il convient de rappeler que ce fut sa belle-sœur, madame d'Épinay, qui travailla à son installation. Elle écrit, en effet, à Grimm :

« J'ai passé une journée en famille pour terminer une négociation importante pour la comtesse d'Houdetot. Son mari sert en qualité de maréchal de camp. Il voulait que sa femme allât, selon l'usage, s'enfermer dans sa terre pendant la guerre. Nous nous y sommes tous opposés, et sa mauvaise santé a été un prétexte très valable pour autoriser son refus. Mais l'éloignement de sa terre étant la seule cause de sa répugnance à l'habiter, nous avons obtenu du comte qu'il lui louerait une petite maison de campagne proche de Paris... Il est si aisé de faire son bonheur, qu'il faut être bien dur et bien injuste pour s'y refuser. »

Mais il est temps de sortir de ces détails anec-

dotiques pour revenir aux amours du philosophe.

Avant de peindre les transports et de faire le récit de sa passion, Rousseau nous trace un portrait de son idole. C'est une œuvre parfaite, et tous ceux qui ensuite ont voulu parler de Sophie, sont venus méditer devant le modèle sorti des mains du maître.

« Madame la comtesse d'Houdetot, dit-il, approchait de la trentaine, et n'était point belle; son visage était marqué de la petite vérole, son teint manquait de finesse, elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds; mais elle avait l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie, à la fois vive et douce, était caressante. Elle avait une forêt de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui descendaient au jarret, sa taille était mignonne, et elle mettait dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois.

» Elle avait l'esprit très naturel et très agréable; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient très heureusement; elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point, et qui lui venaient quelquefois malgré elle. Elle avait plusieurs talents agréables, jouait du clavecin, dan-

sait bien, faisait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique; la douceur d'âme en faisait le fond; mais, hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus.

» Elle était surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avaient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux ou plutôt celles qui la haïssaient; car, pour elle, elle n'avait pas un cœur qui pût haïr, et je crois que cette conformité de naturel contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï parler mal des absents, pas même de sa belle-sœur.

» Elle ne pouvait ni déguiser ce qu'elle pensait à personne, ni même contraindre aucun de ses sentiments, et je suis persuadé qu'elle parlait de son amant à son mari même, comme elle en parlait à ses amis, à ses connaissances et à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans réplique la pureté, la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions et aux plus risibles étourderies,

il lui en échappait souvent de très imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût.

» On l'avait mariée très jeune, et malgré elle, au comte d'Houdetot, homme de condition, brave militaire, mais joueur, chicaneur, très peu aimable, et qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de Saint-Lambert tous les mérites de son mari, avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus et les plus rares talents. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un pareil attachement, que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est cimenté que par des vertus. »

Le roman vécu de Rousseau commença donc au printemps de 1757. Il dura neuf mois à peine. Au mois de décembre de la même année, il était achevé. A cette date, toutes relations directes cessaient avec cette femme adorée, que le grand homme ne devait plus rencontrer que deux fois en sa vie, et il perdait en même temps, par le fait de sa malheureuse passion, son amie dévouée, madame d'Épinay, que plus jamais il ne revit dans la suite.

L'amour, hélas! est le plus souvent tragique de sa nature. Il semble que tout conspire pour l'empêcher d'éclore et de s'épanouir. S'affirme-t-il entre deux êtres d'élite, malheur à eux s'ils ne savent dérober leurs tendresses aux regards du monde et aux morsures de l'envie, ou s'ils n'ont la puissance de tout braver et de tout écraser sous leur mépris! Les trames des méchants, le bruit des jaloux et des stériles vont venir battre en brèche leurs félicités, la sottise les troublera, et, préoccupés bien à tort de ces petitesses envenimées, ils finiront par s'éviter et se fuir, afin d'échapper à tout un réseau de perfidies.

Telle fut l'histoire de Rousseau et de madame d'Houdetot. Leurs visites, leur correspondance, leurs rendez-vous, leurs longs tête-à-tête, leurs promenades, bref tout leur délicieux attachement fut bientôt connu par l'entourage nombreux de madame d'Épinay, qui, friand de bruits scandaleux, venait chercher ou apporter des nouvelles à la Chevrette, et aussi par le parti philosophique à qui la gloire naissante de Rousseau portait ombrage.

Chacun parla de l'événement avec malice, et

les deux amis, au cœur si tendre et si loin de toute intrigue, ne tardèrent pas à être enveloppés d'un nuage de médisances et de calomnies confinant au scandale. Madame d'Épinay, qui, à n'en point douter, avait espéré du philosophe plus que de l'amitié, éprouva contre lui un vif sentiment de dépit, en même temps qu'une âpre jalousie contre sa belle-sœur.

Alors, une sorte de ligue se forma dans le but de séparer Jean-Jacques et la comtesse. Comment! ils osaient se plaire, se rechercher, se voir et s'écrire sans l'assentiment de la compagnie; ils cachaient leur bonheur; ils faisaient mystère de leur intimité! Il n'était que temps d'agir et de leur faire comprendre que le monde ne supporte point qu'on soit heureux ainsi sous ses yeux; son rôle est d'intervenir,... et de créer des ruines.

Madame d'Épinay laissa faire. Son amant, Grimm, fut le grand meneur de cette cabale. Il avait conscience de sa médiocrité, en face du génie ascendant de Rousseau. De là sa perfide amitié et ses haineux subterfuges. Diderot lui-même se prêta à ces viles manœuvres. Il éprouvait pour madame d'Houdetot une ardente sym

pathie, et bien qu'il fût engagé dans une autre liaison, il supportait mal l'idée que l'Ermitage et Eaubonne fussent en si bons termes.

Jean-Jacques et Sophie menaient, en effet, une douce vie dans le cadre enchanteur de la vallée de Montmorency. Ils passaient de longues heures à parler d'amour, devant les trésors de la nature et les beautés de l'univers. N'est-ce point là, pour l'être humain, la joie la plus profonde et la plus noble, celle qui lui verse le sublime orgueil de la vie, et le rend semblable aux dieux? Rousseau disait sa passion, madame d'Houdetot l'écoutait souriante, se laissant aimer et adorer, bien que fidèle encore à Saint-Lambert. Elle buvait à pleine coupe les aveux enflammés de l'écrivain, et frémissait d'un plaisir infini. Sans les intrigues de la Chevrette, elle eût fini bien certainement par se jeter dans les bras de Jean-Jacques... Ne le fit-elle point? Est-il certain qu'elle ne céda pas à l'éloquence entraînante de son ami? Malgré les *Confessions*, il est difficile de se prononcer.

« C'était un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, raconte Rousseau, mais beaucoup pour complaire à Saint-Lambert, qu'elle venait me

voir. Il l'y avait exhortée, et il avait raison de croire que l'amitié qui commençait à s'établir entre nous rendrait cette société agréable à tous les trois. Elle savait que j'étais instruit de leur liaison; et, pouvant me parler de lui sans gêne, il était naturel qu'elle se plût avec moi. Elle vint, je la vis, j'étais ivre d'amour sans objet; cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en madame d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que madame d'Houdetot elle-même, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole fictive de mon cœur.

» Pour m'achever, elle me parla de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! En l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étais saisi d'un frémissement nouveau, mais délicieux, que je n'avais éprouvé jamais auprès de personne. Elle parlait, et je me sentais ému; je croyais ne faire que m'intéresser à ses sentiments, quand j'en prenais de semblables; j'avalais à longs traits la coupe empoisonnée, sans en sentir encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en aperçusse et sans qu'elle s'en aperçût,

elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle exprimait pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse pour une femme dont le cœur était plein d'un autre amour. »

Tout serait à citer dans le récit des amours du philosophe : il se peint dans ces pages avec ses qualités et ses défauts, et on s'explique, par les uns et les autres, les complications qui surgirent de son attachement. Avec un peu de diplomatie, il lui eût été facile de mettre une liaison si douce à l'abri des coups de ses amis, comme de ses adversaires. La vivacité de ses sentiments, l'oubli que le monde est semé d'écueils, sa franchise même firent son malheur. Mais les passages qui nous intéressent surtout ici sont ceux où il trace le tableau de ses moments heureux, et nous montre madame d'Houdetot dans tout le relief de sa grâce et de sa séduction.

« J'ai dit quelque part, écrit-il, qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connaître combien cette maxime se trouva fausse avec madame d'Hou-

detot, et combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudrait entrer dans le détail de nos longs et fréquents tête-à-tête, et les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble, dans une intimité presque sans exemple entre deux amis de différents sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortîmes jamais. Ah! si j'avais tardé si longtemps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur et mes sens lui payèrent bien l'arrérage! Et quels sont donc les transports qu'on doit éprouver près d'un objet aimé qui nous aime, si même un amour non partagé peut nous en inspirer de pareils?

» Mais j'ai tort de dire un amour non partagé; le mien l'était en quelque sorte; il était égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre, elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondaient. Tendres confidents l'un de l'autre, nos sentiments avaient tant de rapport, qu'il était impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose; et toutefois, au milieu de cette dangereuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment... »

Dans ce curieux récit, il est une page plus captivante encore que toutes les autres, c'est celle qui relate la scène de l'acacia d'Eaubonne. Telle une fleur plus vivante et plus belle s'épanouit et rayonne au milieu d'un parterre.

« Il y a près d'une lieue de l'Ermitage à Eaubonne : dans mes fréquents voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher. Un soir, après avoir soupé tête à tête, nous allâmes nous promener au jardin par un très beau clair de lune. Au fond de ce jardin était un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avais donné l'idée, et qu'elle avait fait exécuter. Souvenir immortel d'innocence et de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie ; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme.

» Que d'enivrantes larmes je versai sur ses

genoux! Que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois.

» Je me tus en soupirant; je l'embrassai! quel embrassement! Mais ce fut tout. Il y avait six mois qu'elle vivait seule, c'est-à-dire loin de son amant et de son mari; il y en avait trois que je la voyais presque tous les jours, et toujours l'amour en tiers entre elle et moi. Nous avions soupé tête à tête, nous étions seuls, dans un bosquet, au clair de la lune, et, après deux heures de l'entretien le plus vif et le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet et des bras de son ami, aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y était entrée... »

Cette scène, pleine d'un trouble charmant, marque le point culminant des amours de Rousseau. Pendant ces heures fortunées, l'ennemi, hélas! conspirait dans l'ombre et travaillait à jeter l'alarme dans le cœur des deux amis.

« On a vu dans tout le cours de ma vie, dit

l'écrivain, que mon cœur, transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher durant une minute entière un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher longtemps mon amour pour madame d'Houdetot. Notre intimité frappait tous les yeux : nous n'y mettions ni secret ni mystère ; elle n'était pas de nature à en avoir besoin. Et comme madame d'Houdetot avait pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se reprochait point ; que j'avais pour elle une estime dont personne ne connaissait mieux que moi toute la justice ; elle, franche, distraite, étourdie ; moi, vrai, maladroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prise que nous n'aurions fait si nous eussions été coupables.

» Nous allions l'un et l'autre à la Chevrette ; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire ; nous promenant tous les jours tête à tête en parlant de nos amours, de nos desseins, de notre ami, de nos innocents projets, dans le parc, vis-à-vis de l'appartement de madame

d'Épinay, sous ses fenêtres, d'où ne cessant de nous examiner et se croyant bravée, elle assouvissait son cœur, par ses yeux, de rage et d'indignation. »

Saint-Lambert reçut à l'armée une lettre où on l'intruisait de ces galantes aventures. C'était frapper au bon endroit. Rousseau attribua cette perfidie à madame d'Épinay, dont la jalousie n'aurait point reculé devant une bassesse. Tout irrité, alarmé même, Saint-Lambert se plaignit à madame d'Houdetot, et lui fit de vifs reproches. Il ne pouvait guère agir autrement, et c'est bien sur quoi comptait la cabale.

Il y aurait toute une discussion à développer pour éclaircir la question de la lettre dénonciatrice adressée à Saint-Lambert. Madame d'Épinay l'écrivit-elle réellement? Rousseau l'assure. Saint-Lambert, qui certainement savait à quoi s'en tenir, garda toujours le silence à ce propos, ce que sans doute il n'eût point fait, si, comme certains l'ont affirmé avec madame d'Épinay, Thérèse Levasseur, l'amie de Rousseau, ou la mère de celle-ci eût écrit la lettre.

A nos yeux, il est une preuve contre madame

d'Épinay que personne n'a fait ressortir encore. La voici. Elle n'est pas absolument décisive, mais elle ne peut être dédaignée.

Lorsque Rousseau revint du Dauphiné à Paris, à la fin de juin 1770, avec le manuscrit des *Confessions* à peu près terminé, il fit plusieurs lectures du célèbre ouvrage, et nous avons ailleurs [1] fait l'historique de ces lectures de dix-huit heures, dont tout Paris s'occupa.

Comment se conduisit madame d'Épinay dans ces circonstances? Elle écrivit secrètement au lieutenant de police, M. de Sartine, pour le prier d'intervenir et de faire taire Jean-Jacques. Sa lettre, que nous avons publiée [2], est perfide et lâche. Elle invite M. de Sartine à sévir, comme si elle n'avait rien dit, et comme s'il marchait de lui-même.

Or, si madame d'Épinay a pu écrire une telle lettre à un lieutenant de police, est-il téméraire de penser qu'auparavant elle adressa à Saint-Lambert l'épître vile que Rousseau lui attribue, et qui amena la rupture avec madame d'Houdetot?

1. *Revue bleue*, n° du 31 juillet 1897.
2. *Ibid.*

A partir de ce moment, hélas! le charme fut rompu. L'acacia d'Eaubonne ne devait plus revoir les rendez-vous charmants du philosophe et de la comtesse. Celle-ci, sensible aux récriminations de Saint-Lambert, et craignant, d'autre part, le ressentiment de madame d'Épinay et les médisances de son entourage, se réveilla soudain, inquiète et attristée, comme si elle eût vu s'enfuir un rêve enchanté. Elle dit à Rousseau, avec sa douceur inaltérable :

« Ah! je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. Saint-Lambert est instruit, et mal instruit. Il me rend justice; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement, je ne lui ai rien tu de nos liaisons, qui s'étaient faites sous ses auspices. Mes lettres étaient pleines de vous ainsi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérais vous guérir, et dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservis; l'on m'a fait tort, mais n'importe! Ou rompons tout à fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant. »

Ces paroles, dont le ton se devine, glacèrent le cœur de Rousseau. Il sentit que c'en était fait de sa passion. Les événements se précipitèrent. Saint-Lambert revint de l'armée et le sermonna un peu, mais il ne cessa point de lui montrer de l'amitié. Pour lui témoigner même sa sympathie, il débarqua un jour à l'Ermitage avec madame d'Houdetot, et lui demanda à dîner, ce qui combla de joie le philosophe. Par contre, lorsque son amant fut reparti, la comtesse lui marqua une froideur qui accabla son âme. Écoutons son récit.

« Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée; je sentis qu'elle avait cessé de se plaire avec moi; et je vis clairement qu'il s'était passé quelque chose qu'elle ne voulait pas me dire, et que je n'ai jamais su. Ce changement, dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres; je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

» Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devait si bien connaître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur-le-champ. Je compris que l'examen du paquet que

je lui avais remis lui avait fait sentir son tort ; je vis même qu'elle se le reprochait, et cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvait retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avait brûlées; j'en osai douter à mon tour, et j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la *Julie*. Eh Dieu! qu'aurait-on donc dit de celles-là! Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves : cela n'est pas possible.

» Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé; elle n'en est pas capable, et d'ailleurs j'y avais mis bon ordre. La sotte, mais vive crainte d'être persiflé m'avait fait commencer cette correspondance sur un ton qui mît mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer la familiarité que j'y pris dans mon ivresse. Mais quel tutoiement! Elle n'en devait sûrement pas être offensée. Cependant, elle s'en plaignit plusieurs fois assez vivement, mais sans succès : ses plaintes ne faisaient que réveiller ma défiance; et d'ailleurs je ne pouvais me résoudre à rétro-

grader. Si ces lettres sont encore en être, et qu'un jour elles soient vues, on connaîtra comment j'ai aimé. »

La cabale, sans doute, ignorait cet effondrement d'une liaison qui avait jeté un si vif éclat et traversé de si beaux jours. Ce sont là, en effet, des blessures secrètes, des angoisses, des désespoirs de l'âme qui font peu de bruit au dehors, et que l'amour-propre tient soigneusement cachés.

Aussi, afin de compliquer encore la situation, et d'arriver à une séparation effective, Grimm, ses amis, Diderot voulurent-ils persuader à Rousseau qu'il devait accompagner madame d'Épinay dans un voyage à Genève, voyage tout à coup décidé pour une impérieuse raison de santé. S'il refuse, pensaient-ils tous, nous l'accuserons d'ingratitude envers sa bienfaitrice; s'il accepte, il ne verra plus madame d'Houdetot, et leur belle ardeur se refroidira.

La proposition de ce voyage était à la fois une méchanceté et une folie. Malade lui-même, Rousseau ne pouvait qu'y opposer un refus. C'est ce qu'il fit. Des lettres aigres-douces furent alors échangées, puis la querelle s'envenima. Elle

se termina par le brusque départ du philosophe, qui quitta l'Ermitage le 15 décembre 1757, et alla occuper, à Montmorency, une autre habitation appelée le « Petit Montlouis ».

C'est là que, délivré de ses faux amis, et du parti philosophique, il entra en relations avec la haute et grande société de son époque, le maréchal et la maréchale de Luxembourg, le duc de Villeroi, le prince de Tingri, le marquis d'Armentières, le prince de Conti, la duchesse de Montmorency, la duchesse et la comtesse de Boufflers, la comtesse de Valentinois, la délicieuse comtesse d'Egmont, et beaucoup d'autres personnages du même rang. C'est là qu'il acheva et publia ses chefs-d'œuvre, *la Nouvelle Héloïse*, la *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, *le Contrat social* et *Émile*.

Il dut regretter madame d'Épinay, malgré les faiblesses de caractère de celle-ci, comme elle, de son côté, le regretta, lorsque ses accès de jalousie furent calmés. Quant à madame d'Houdetot, il conserva affectueusement son souvenir. Il l'avait trop aimée, pour l'oublier jamais. Lorsque après une année, il la retrouva dans un dîner, « sa vue

lui donna des palpitations jusqu'à la défaillance ». Mais, entraîné dans sa carrière de gloire, le puissant penseur sentit venir en lui un apaisement délicieux, et put goûter la douceur des souvenirs. Il lui envoyait ses ouvrages, dès qu'ils paraissaient; il fit pour elle une copie extrêmement soignée de *la Nouvelle Héloïse*. Quelle noble joie il devait ressentir en se livrant à ce travail, où se trouvait intimement mêlée celle qui venait de jouer un si grand rôle dans sa vie!

La comtesse non plus ne pouvait l'oublier. Quelles pensées durent l'assiéger, lorsque, grandissant chaque jour, la renommée du philosophe devint universelle, et que son génie atteignit les sommets! Jusqu'à la fin de sa longue existence, elle se montra fière de l'avoir connu, et, on peut le dire, de lui avoir inspiré tant de passion. Elle reconnaissait les torts de Grimm envers lui, et le défendait contre Saint-Lambert. Quand les *Confessions* parurent en 1781 et 1788, elle acheta l'ouvrage, et le volume où son portrait est tracé de main de maître ne quitta plus sa cheminée.

Elle gardait comme un trésor précieux le manuscrit de *la Nouvelle Héloïse*, copié pour

elle. En tête, elle avait, dit-on, écrit elle-même cette note un peu sévère : « Ce manuscrit fut pour moi le gage de l'attachement d'un homme célèbre : son triste caractère empoisonna sa vie; mais la postérité n'oubliera jamais ses talents. S'il eut l'art trop dangereux peut-être d'excuser, aux yeux de la vertu, les fautes d'une âme passionnée, n'oublions pas qu'il voulut surtout apprendre à s'en relever, et qu'il cherche constamment à nous faire aimer cette vertu qu'il n'est peut-être pas donné à la faible humanité de suivre toujours. »

On s'est demandé souvent si elle avait réellement brûlé les lettres de Rousseau. Plusieurs critiques penchent pour la négative, et l'un d'eux indique même la famille qui les aurait en sa possession. S'il en est ainsi, espérons qu'elles seront publiées un jour, et que, suivant l'expression du grand homme, « on connaîtra comment il a aimé ».

Quoi qu'il en soit, une de ces fameuses lettres est connue. Peu de personnes, parmi nos contemporains, l'ont lue sans doute. Elle trouverait ici sa place, mais elle nous paraît trop déve-

loppée pour être intercalée ici même. C'est pourquoi nous la publierons séparément à la fin de notre étude [1]. Cette épître enflammée atteste que l'âme de Rousseau était un volcan. C'est un beau monument de passion, et il peut faire bonne figure dans l'histoire des amants célèbres.

Comme ces cœurs avides, qui se plaisent à évoquer des souvenirs d'amour dans les lieux mêmes qui les virent éclore, j'ai voulu visiter Eaubonne, la place où s'élevait la maison de la comtesse, et le parc immortalisé par Jean-Jacques, et les arbres contemporains de ces jours disparus, et les rejetons de l'acacia fameux dont les fleurs embaument à jamais les lettres françaises, et le ruisseau jaseur, et tout ce coin de terre privilégié...

Je restai là longtemps, mon regard et mon âme interrogeaient tour à tour l'eau, les fleurs, la verdure, la brise, et je m'anéantissais avec délices dans ces amours incandescentes et dans cette nature harmonieuse.

L'acacia de madame d'Houdetot n'existe plus,

1. Voir l'Appendice, § II.

il est mort en 1873. Il était planté presque en face du lavoir d'Eaubonne, près du mur et du ruisseau, à quatre mètres cinquante du presbytère. Avec les années il était devenu creux, et un essaim d'abeilles y séjournait toujours. Ignoraient-elles la gloire de ce poétique abri? N'avaient-elles point été envoyées là par quelque divinité mystérieuse? Un poète de l'antiquité eût reconnu, dans leur présence, la volonté des Dieux, et eût chanté, dans de beaux vers, ces gardiennes vigilantes d'un arbre consacré.

Pendant de longues années, les jardiniers, qui se succédaient, firent des fouilles au pied du vieil acacia, espérant y trouver un trésor caché, des écrits secrets, des lettres cherchées en vain. Puisqu'on parlait tant de cet arbre, puisque des visiteurs sans cesse demandaient à le voir, il fallait bien qu'il y eût quelque richesse enfouie sous ses racines!...

Le vieux tronc succomba, les abeilles s'envolèrent. Quelques jeunes tiges repoussèrent, mais les fervents laissaient à peine croître les branches. La dernière fut recueillie par un fidèle de Rousseau, et transplantée, le 25 octobre 1898,

dans le jardin du musée Jean-Jacques, à Montmorency. Nous espérons qu'elle y prospérera, et y deviendra à son tour un arbre vénéré.

Le ruisseau coule toujours avec un léger murmure, mais la cascade, dont le philosophe avait donné l'idée à la comtesse, n'existe plus : elle a été détruite, comme tout ce qui sort de la main des hommes. La chute d'eau n'a point complètement disparu; du chemin on la peut voir, à travers un grillage scellé dans la muraille de chaque côté, et permettant d'embrasser l'ensemble du domaine. Du temps de madame d'Houdetot, il n'y avait pas de pont sur la route, et on passait le ruisseau à gué. On sait qu'un charretier y embourba sa voiture le soir de mai 1757, pendant le fameux tête-à-tête. Ses jurons troublèrent la comtesse, et surtout Rousseau, et, grâce à ce fâcheux, comme l'a dit Paul Boiteau, « la poésie resta seule maîtresse de la nuit ».

Rousseau raconte avec des détails précis et fort curieux de quelle façon il allait de l'Ermitage à Eaubonne. Il suivait un petit chemin à mi-côte, devenu de nos jours le boulevard d'Andilly, et d'où l'on a une des plus jolies vues des environs

de Paris : « Je passais par les coteaux d'Andilly, qui sont charmants. Je rêvais, en marchant, à celle que j'allais voir, à l'accueil caressant qu'elle me ferait, au baiser qui m'attendait à mon arrivée. »

Toute sa vie, il conserva de ce chemin un doux souvenir. Réfugié à Motiers-Travers, en 1763, après les persécutions de l'*Émile*, il fait, dans une lettre au maréchal de Luxembourg, la description du Val-de-Travers, et compare la vue qu'on y a avec celle qu'il avait des hauteurs de Montmorency, le long des Champeaux, du côté d'Andilly. « Elle est d'un autre genre, dit-il ; elle ne flatte pas, elle frappe, elle est plus sauvage que riante. » On sent qu'il regrette les coteaux de la vallée de Montmorency, où la nature a tout rassemblé pour le plaisir des yeux.

Arrivé à Andilly, Jean-Jacques entrait dans le parc de M. de Margency par une grille voisine de la ferme, dont on voit encore le vaste colombier, puis il se rendait au Mont Olympe. « Il y avait sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le Mont Olympe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de

notre côté. J'arrivais le premier, j'étais fait pour l'attendre, mais que cette attente me coûtait cher! Pour me distraire, j'essayais d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurais pu tracer du plus pur de mon sang : je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvait quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvait voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étais en l'écrivant. »

Madame d'Épinay fut informée de ces rendez-vous. Dans une lettre à Grimm, elle dit : « On prétend que Rousseau et la comtesse continuent leurs mystérieux rendez-vous dans la forêt. Il y a trois jours qu'il me fit dire par le jardinier qu'il ne venait pas me voir parce qu'il était incommodé. Le même soir, j'envoyai chez la comtesse, il y était établi tête à tête, et y est resté deux jours. »

La faveur recherchée d'avoir la clé de la petite porte d'un parc révèle tout un côté des mœurs galantes du XVIIIe siècle. M. de Margency avait donné la clé de sa propriété à madame de Verdelin, son amie, qui habitait Soisy, et qui était liée avec madame d'Houdetot. « Comme le

jardin de Margency était sur le passage de madame d'Houdetot, pour aller au Mont Olympe, sa promenade favorite, madame de Verdelin lui donna une clé pour passer. A la faveur de cette clé, j'y passais avec elle. »

On s'est demandé où était ce fameux Mont Olympe, lieu de rencontre de Jean-Jacques et de son amie. Aucun des historiens, qui ont écrit sur la vallée de Montmorency, n'a pu le dire, ni d'Argenville, ni Dulaure, ni Lefeuve, ni Chalmel. Le Normand, dans ses *Lettres à Jennie* (1819), mentionne cet endroit, mais ne le décrit pas. Le conseil municipal de Margency fut appelé, il y a cinq ans, à délibérer à ce sujet, sur l'invitation d'un lettré du pays. Mais il ne poussa pas la question à fond.

Il résulte des recherches que nous avons faites sur les lieux mêmes, en compagnie de M. Julien Ponsin, que le Mont Olympe se trouvait dans le parc de M. de Margency. L'emplacement de cette petite éminence est facilement reconnaissable. M. Dhéret, cultivateur, en est actuellement le propriétaire. On y voit encore une sorte de kiosque que la comtesse de Rochefort y fit con-

struire. Il y avait là jadis une vue admirable. Tout a disparu en 1866, lorsqu'on perça des avenues, et lorsque le parc fut morcelé. On a bâti des maisons, on a planté des arbres, on n'aperçoit plus ni la vallée de Montmorency, ni le lac d'Enghien, ni « la retraite du vertueux Catinat », à Saint-Gratien. On peut dire aujourd'hui des campagnes ce que Baudelaire a dit des villes : leur forme

Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel!

Il n'est pas rare de rencontrer à Eaubonne et dans les environs des visiteurs qui, un guide à la main, cherchent à reconnaître les lieux mentionnés et consacrés par Rousseau. Ils ont peine à y parvenir, et ils interrogent en vain les gens du pays. C'est pour ces fervents d'une mémoire illustre que nous avons tenu à donner ces détails qui, dans l'histoire des émotions contemporaines, ont autant, sinon plus d'importance que de savantes et interminables discussions philosophiques.

IV

QUARANTE POÉSIES DE MADAME D'HOUDETOT.

Au contact des philosophes et des lettrés qu'elle rencontrait chez madame d'Épinay et dans d'autres salons, ainsi que dans la compagnie de Saint-Lambert dont le talent de poète n'était pas sans mérite, madame d'Houdetot perfectionna son éducation et développa ses dons naturels.

Elle avait un goût marqué pour la poésie, et éprouvait un grand plaisir à faire des vers, mais elle n'en tirait point vanité et n'affichait aucune prétention au bel esprit. Presque toujours, les pièces qu'elle composait étaient courtes, et elle les dédiait à ses amis, mais elle voulait qu'elles fussent connues seulement des personnes à qui

elle les destinait. Ce n'était que par ruse, et à son insu, qu'on lui dérobait quelques-unes de ses compositions.

La plupart des poésies de cette aimable femme sont perdues, ou gisent ignorées dans des papiers de famille, dans des correspondances dont les possesseurs oublieux ou ignorants ne soupçonnent point la valeur. Quelques pièces charmantes toutefois ont échappé au naufrage. Nous en possédons *quarante* recueillies de différents côtés. C'est la première fois, nous avons tout lieu de le croire, qu'une pareille gerbe est présentée au public lettré.

Nous les publions, en les groupant par dizaines, et en leur donnant, faute de dates, l'ordre qu'un tempérament de poète observe d'habitude dans ses compositions. Madame d'Houdetot a dû commencer par célébrer la nature, les lieux qui lui plaisaient, les jardins et les parcs qui charmaient son regard; puis elle a chanté les élans de son cœur si tendre, le bonheur d'aimer et d'être aimée; enfin, heureuse jusqu'aux limites de l'âge, elle s'est plu à célébrer ses amis, sa famille, les arts, la douceur de vivre, la sérénité de la vieillesse.

Première Dizaine.

I. — La comtesse, après un séjour au château de Fourqueux, qui appartenait à Michel Bouvard, conseiller d'État, écrivit ces vers où elle affirme son amour de la nature. Ce domaine était dans le voisinage de Marly.

LE CHATEAU DE FOURQUEUX.

Fourqueux, séjour charmant où l'on passe à son choix
Des demeures des rois aux demeures des sages,
    Qu'on préfère à celles des rois,
Qu'il est doux d'admirer vos charmants paysages,
L'appareil imposant de ces vastes forêts,
Le tableau plus riant des fertiles guérets,
Ces vignes, ces hameaux, cette riche étendue
Qui, sans la fatiguer, enchante notre vue!
De ces lieux fortunés le sage possesseur
Nous peint dans ses plaisirs les vertus de son cœur.
Tantôt s'enrichissant des biens d'une autre terre,
D'un arbuste étranger il enrichit sa serre,
En greffant de ses mains d'utiles arbrisseaux,
Rend les fruits de ses champs ou meilleurs ou plus beaux.
Et son goût aussi simple, aussi pur que lui-même,
Dans la seule nature a pris tout ce qu'il aime!

II. — Mimi, nous l'avons dit, n'avait pas trouvé dans son mari l'âme affectueuse qu'elle désirait; elle en souffrait, bien qu'enjouée toujours. C'est

dans un de ces moments de tristesse intime que, repliée sur elle-même, elle composa la pièce suivante qui renferme en germe toute sa philosophie de ne rien prendre au tragique.

LA MÉLANCOLIE.

L'effet de la douleur n'est pas toujours terrible,
Et l'âme peut jouir en s'y trouvant sensible.
Souvent un mouvement doux, tendre, intéressant,
Se change en volupté dans l'âme qui la sent!
Charme des tendres cœurs, douce mélancolie,
Tu consoles des maux qui poursuivent la vie;
Ton charme attendrissant se mêle à nos douleurs,
Et tu nous fais jouir même de nos malheurs!

III. — Nous ignorons le nom de la personne à qui le joli quatrain qui suit est dédié : ces vers rappellent les fragments d'élégie qu'on trouve gravés sur les marbres funéraires de la Grèce.

SUR LA MORT D'UNE AMIE.

Heureuse de t'aimer dès l'âge le plus tendre,
Quand la cruelle mort t'enlève à mes désirs,
Les pleurs que l'amitié verse encor sur ta cendre
Sont les derniers de ses plaisirs!

IV. — Le comte d'Affry, à qui les vers suivants sont dédiés, était le tuteur de madame d'Épinay.

A M. LE COMTE D'AFFRY.

Vous savez jouir sans prétendre;
Vous aimez tous les arts, vous avez tous les goûts;
Les talents se plaisent chez vous,
Chez vous, on aime à les entendre.
Goûtez bien de si doux loisirs :
L'amitié qui vous y convie
Doit, en les partageant, augmenter des plaisirs
Qui ne pourront cesser, pour vous, qu'avec la vie!

V. — Dans la pièce suivante, madame d'Houdetot doit, sous le nom de Damon, s'adresser à Saint-Lambert, au début de leur liaison. Nous reverrons ce nom de Damon revenir dans d'autres vers.

A UN AMI.

Damon, quelle misanthropie
Vient empoisonner tes beaux jours!
Par un sombre chagrin ton âme est poursuivie,
Même dans l'âge des amours.
Plus heureuse que toi, je sens à ma tendresse
Qu'il est des plaisirs purs que le Ciel fit pour nous;
Sans haïr les humains, mon cœur plaint leur faiblesse,
J'en blâme quelques-uns, sans les condamner tous.
D'autres mortels encor sont nés ce que nous sommes;
J'espère en d'autres cœurs ce que je trouve au mien,
Et mon cœur vertueux croit aux vertus des hommes...
Pour penser comme moi, Damon, connais le tien!

VI. — L'éloge de Marc-Aurèle par Thomas fut très remarqué quand il parut. Le caractère affec-

tueux et discret de l'auteur, son penchant pour l'amitié plaisaient à Sophie; aussi, elle ne l'oublie point, et lui dit :

A M. THOMAS, SUR SON ÉLOGE DE MARC-AURÈLE.

Thomas nous a peint les vertus
Dont sa vie offre le modèle.
Sous un autre Apollonius
Puissions-nous retrouver un autre Marc-Aurèle!

VII. — Madame Geoffrin avait reçu Mimi dans son salon fameux. Celle-ci, reconnaissante, ne l'oublia pas, quand elle songea à moins fréquenter le monde. Elle fait allusion ici à l'accueil bienveillant du roi de Pologne, recevant cette femme célèbre à Varsovie.

A MADAME GEOFFRIN,
EN LUI ENVOYANT UN PANIER DE FRUITS.

Vous que les rois ont accueillie,
Et qui plaisez encore au séjour des bergers,
Je vous offre de mes vergers
La dépouille que j'ai cueillie.
Dans cette solitude, où mon sort est si doux,
J'oublie avec plaisir un monde qui m'oublie,
Mais j'y pense souvent à vous!

VIII. — M. Watelet, homme de lettres et dessinateur, possédait au Moulin-Joli, près de Paris,

un jardin anglais renommé. Madame d'Houdetot le visita, et fut enthousiasmée. Peu après, elle reçut en cadeau un dessin de M. Watelet, représentant sa propriété. Elle le remercia ainsi :

A M. WATELET.

Que j'aime à voir ce charmant paysage
  Que ton art retrace à mes yeux!
C'est des lieux où tu vis l'intéressante image
Et de ton amitié le gage précieux!
A tout ce qui me plaît toujours il me rappelle;
Ta main a dessiné ce séjour enchanteur;
  Enfin, tout est cher à mon cœur,
  L'artiste, l'art et le modèle!

IX. — Sophie se trouvait un jour au château de Fourqueux. Elle alla se promener dans le parc, traversé par une petite rivière et rempli de fraîcheur. La source était abritée par un vieux chêne, et il y avait là un rond-point délicieux. Malheureusement, on entendait le bruit de la machine de Marly, bruit confus, formé de sons discordants et désagréables. Elle écrivit alors ces vers :

SUR LA MACHINE DE MARLY.

Cet appareil de fer et ces grands mouvements,
Ces efforts redoublés et ces gémissements
Offrent partout aux sens la nature offensée;
Elle semble gémir d'avoir été forcée,

Et, cédant à regret aux entraves de l'art,
Aux caprices des rois se plaint d'avoir eu part.
Oh! que j'aime bien mieux la modeste fontaine
Qui, dans ces prés fleuris, s'enfuit au pied d'un chêne,
Et qui, formant le cours d'un modeste ruisseau,
Arrose des gazons aussi frais que son eau!

Saint-Lambert, nous apprend un critique, trouva que ces vers méritaient d'être envoyés au patriarche de Ferney. Lorsque Voltaire revint à Paris en 1778, madame d'Houdetot alla le voir. Dès qu'elle fut annoncée, l'auteur de *Candide*, attention délicate, lui récita ces vers écrits depuis longtemps, et qu'elle se rappelait à peine.

X. — La baronne de Brejet perdit successivement sa mère et sa fille. Cette dernière, qui savait peindre, avait fait un portrait de sa grand'mère, pieux souvenir des deux défuntes pour celle qui leur survivait. Priée de composer des vers qui seraient mis au bas de ce portrait, madame d'Houdetot envoya ceux-ci, et fit parler en ces termes madame de Brejet :

VERS POUR UN PORTRAIT.

Je vivais pour les adorer;
Près de cette image si chère,
Ouvrage de ma fille, et portrait de ma mère,
Je vis encor pour les pleurer.

Monument cher à ma tendresse,
De deux objets que j'ai perdus
Vous entretenez ma tristesse;
Mais vous me tenez lieu d'un bonheur qui n'est plus!

Seconde Dizaine.

I. — Nous avons groupé ici les poésies amoureuses de Mimi. Plusieurs sont de petits chefs-d'œuvre, dignes de figurer dans une anthologie. On éprouve, en les lisant, un attendrissement qui fait du bien à l'âme, et lui ouvre des horizons enchantés.

Qui est le Robert dont elle parle dans la première pièce? Nous l'ignorons.

POUR UN JEUNE HOMME A QUI UNE JEUNE FEMME AVAIT ÉCRIT SOUS LE NOM D'UNE VIEILLE.

Du bon Robert vous connaissez l'histoire :
Ferme en amour et jamais rebuté,
Vous le savez, il servit avec gloire
Et la vieillesse et la difformité.
Des chevaliers en tous sens le modèle,
Soumis au sexe et toujours amoureux,
Il obéit, il fut heureux,
Et la beauté récompensa son zèle.
Ne pourrais-je espérer un jour
Le prix de son obéissance?
J'ai comme lui servi l'Amour;
N'aurai-je pas sa récompense?

II. — Voici une des perles de choix. Il n'y a là que huit vers, de forme brève, mais elle a su y mettre toute son âme. La forme est parfaite comme la pensée.

CHANSON SUR LE DÉPART DE SAINT-LAMBERT.

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voulait profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir!

Un soir, à l'heure où le jour tombe, dans la mélancolie si pénétrante du crépuscule, j'ai eu le bonheur d'entendre chanter ces paroles exquises sur un air de Mozart. Je me souviendrai toujours de la voix émue qui résonnait dans le silence de ce jour mourant... Quels accents de passion tremblante! Quelle tristesse infinie!

III. — Voici une pièce où revient le nom de Damon : il s'agit évidemment de Saint-Lambert.

MADRIGAL A DAMON.

Quand je pense, Damon, qu'une flamme constante
Doit éterniser nos amours,
Je sens que mon bonheur s'augmente
Par l'espoir de t'aimer toujours.
Non, je ne crains pas de survivre
A la perte des biens que tu me fais goûter;
S'ils pouvaient cesser d'exister,
Serait-ce la peine de vivre?
Par un si triste sentiment
Mon âme n'est point poursuivie :
Malheureux qui croit, en aimant,
Ne pas aimer toute sa vie!

Ces deux derniers vers révèlent la plus noble conception de l'amour qui puisse exister. Ils expliquent, en même temps, toute la force de sentiment du poète qui les écrivit.

IV. — C'est encore à l'heureux Saint-Lambert qu'est adressé ce quatrain :

AUTRE MADRIGAL.

A rendre heureux l'objet de mes amours,
Dieux, employez votre pouvoir suprême!
Pour son bonheur, faites qu'il aime;
Pour le mien, qu'il aime toujours!

V. — Arrivée à l'âge où les cheveux blanchissent, où les rides sillonnent le visage, et servent, hélas! « de tombeau à l'amour », suivant la tou-

chante expression de Lamartine, la comtesse résuma ainsi sa vie :

AIMER !

Jeune, j'aimai; le temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Toujours j'aimai, la raison me le dit.
Mais l'âge vient, et le plaisir s'envole;
Mais mon bonheur ne s'envole aujourd'hui;
Car j'aime encore, et l'amour me console...
Rien n'aurait pu me consoler de lui!

C'est là une profession de foi bien féminine : plus d'une grande dame du XVIIIe siècle aurait pu la revendiquer, mais avec moins de fidélité, sans doute, que madame d'Houdetot.

VI. — Le fils, les petits-enfants, les neveux et nièces de la comtesse la chérissaient. Elle se plaisait à les voir, à leur faire des cadeaux, à se mêler à leurs jeux, à leur offrir des fêtes, et aussi quelques poésies.

POUR MES ENFANTS.

Quand vous offrez aux regards de Sophie
Vos grâces, vos jeux, vos amours,
Son âme par vous rajeunie
Semble retrouver ses beaux jours!
Puisse à jamais une si douce ivresse
Durer au gré de nos désirs,
Et le charme de vos plaisirs
Embellir encor ma vieillesse!

VII. — Le même sentiment généreux est exprimé dans ce quatrain :

POUR MES ENFANTS.

Mon cœur, qui jouit dans les autres
Des biens que l'âge enlève à mes désirs,
N'a rien perdu de ses plaisirs,
Puisqu'il est le témoin des vôtres!

VIII. — Le jour de sa fête, une année, quelques-uns de ses amis avaient chanté des couplets en son honneur, au milieu de toute la famille réunie. Elle ne voulut pas être en reste, et répondit :

POUR MES AMIS.

Que mon destin doit faire envie,
Que j'en goûte bien la douceur!
Que je sois mère, amie ou sœur,
De tous également chérie,
Je n'aime que pour mon bonheur!
Quel autre bien ai-je à prétendre,
Que puis-je demander aux Cieux?
Ils m'ont fait le cœur le plus tendre,
Ils l'ont rendu le plus heureux!

IX. — Saint-Lambert mourut le premier, le 9 février 1803, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Son amie se trouva d'abord comme isolée sur la terre : leur liaison de plus d'un demi-siècle ne

s'était point émoussée avec le temps; ils éprouvaient toujours un grand bonheur à se voir. Elle écrivit alors ce quatrain, dont l'original conservé révèle une main tremblante :

SUR LA MORT DE SAINT-LAMBERT.

Depuis leurs plus beaux jours jusqu'au soir de la vie,
Ils avaient confondu leurs cœurs et leurs vertus...
Vous à qui ce destin sans doute fait envie,
Pleurez, l'un des deux ne vit plus!

X. — Nous terminerons cette dizaine par une courte pièce, pleine d'amour encore, qu'elle écrivit, dans un âge avancé, pour un de ses portraits.

DEVANT MON PORTRAIT.

Pour l'amitié, le ciel m'avait formée,
Et de ma vie elle a rempli le cours.
Les Muses et les Arts embellirent mes jours;
Mon destin fut d'aimer, mon bonheur d'être aimée!

C'est toujours le même désir harmonieusement formulé. Sans l'amour, la vie n'était pour Sophie qu'une vaine apparence. C'était pour lui qu'elle se sentait née, c'était vers lui que tendaient tous ses efforts, toutes ses espérances, tout son idéal.

Troisième Dizaine.

I. — Si nous avions un nom à donner aux dix pièces qui vont suivre, nous les nommerions poésies d'amitié. C'est, en effet, ce sentiment qui domine en elles.

Le comte de Tressan, de l'Académie française, qui habitait Franconville, dans la vallée de Montmorency, eut ses arbres en fleur dévastés par une gelée d'avril. Désolé, il adressa à madame d'Houdetot, sa voisine et son amie, la pièce suivante, faussement attribuée à Sophie par plusieurs écrivains :

A MADAME D'HOUDETOT.

Au coloris brillant de Flore
Un rouge noir a succédé,
Dans nos vergers, chacun déplore
La tendre fleur qui vient d'éclore;
Notre malheur est décidé.
Pangloss, viens dans cette vallée
Où l'on entendait ce matin
Chaque famille désolée
Se plaindre de la destinée,
Et donner raison à Martin!

Ce Martin était le jardinier de M. de Tressan. La comtesse chercha à consoler son ami par

cette jolie lettre que nous croyons devoir citer en entier :

« La nature nous traite mal, mon cher voisin; consolez-vous avec les Muses qui vous traitent si bien. Vos jolis vers m'ont presque consolée de nos calamités; vous ressemblez à l'oiseau qui chantait tout à l'heure en dépit du mauvais temps.

Ce matin encor dans nos champs,
Malgré le vent et la froidure,
Malgré le deuil de la nature,
Du rossignol j'écoutais les accents.
Ainsi votre muse charmante,
A sa voix suspendant nos pleurs,
Nous fait jouir et nous enchante
Même en nous peignant nos malheurs!

» Il est vrai que tout va assez mal dans ce monde, et Martin avait raison, mais il faut faire comme lui.

Du mal qui régnait sur la terre,
Martin ne s'embarrassait guère,
Et le sage doit l'imiter.
Le bonheur vient du caractère,
Le vôtre est de rire et de plaire,
Et rien ne pourra vous l'ôter!

» J'ai bien envie d'aller vous voir tantôt, mon cher voisin, afin de nous consoler ensemble; nos deux infortunes feront peut-être une consolation.

Notre sage d'Eaubonne (Saint-Lambert) travaille en ce moment, et son travail le console de tout; il vous est bien attaché ainsi que moi.

» Voulez-vous bien dire mille choses tendres à votre aimable fille, et faire agréer tous nos compliments à madame la comtesse de Tressan.

» LA COMTESSE D'HOUDETOT. »

II. — Voici encore une réponse qu'elle fit au même comte de Tressan :

D'une vive douleur atteinte,
Je vis les Grâces, l'autre jour,
Des maux dont tu sens le retour
Au tendre Amour porter leurs plaintes :
« Eh quoi! D'un vieillard inflexible
Faut-il toujours subir la loi?
Amour, n'est-il donc pas possible
De conserver les dons que nous tenons de toi? »
— L'Amour leur dit : « N'ayez plus de colère,
De votre ami je lui peindrai les traits;
A son pouvoir je saurai le soustraire...
Vieillir n'est que cesser de plaire,
Tressan ne vieillira jamais! »

III. — César d'Houdetot, son fils, avait épousé en premières noces Louise Perrinet de Faugues, digne belle-fille de Sophie, et poète comme elle. Elle a laissé un gracieux recueil de vers. C'était une nature fine et délicate. Elle mourut préma-

turément d'une maladie de langueur. Elle avait, dit Paul Boiteau, infiniment de grâce dans son esprit mélancolique. « A quoi pensez-vous? » lui disait-on un jour. « Je me regrette », répondit-elle. Elle n'avait plus que quelques jours à vivre. A une fête de la Saint-Louis, sa belle-mère la lui souhaita ainsi :

A MADAME LA VICOMTESSE D'HOUDETOT.

Votre destin n'est pas le même
Que celui du patron qu'on vous fait révérer.
Plus on était aveugle, et plus on dut l'aimer,
Mieux on y voit, plus l'on vous aime!

Pour bien comprendre le troisième vers, il faut se rappeler que Saint-Louis a fondé l'hôpital des Quinze-Vingts pour les aveugles.

IV. — La duchesse de La Vallière, née Marie-Thérèse de Noailles, vécut un siècle. Elle vint au monde en 1684, et mourut en 1784. Elle conserva sa fraîcheur et sa beauté presque jusqu'à la fin, ce qui lui valut cet hommage de Sophie :

A MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

La nature prudente et sage
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle n'aurait pu répéter!

V. — Le 22 avril 1781, Franklin, qui séjournait en France, se rendit à Sannois, afin de rendre visite à la comtesse. Elle fut très sensible à cette déférence, aussi composa-t-elle pour lui ces vers, en compagnie de M. de Tressan :

A FRANKLIN.

Ame du héros et du sage,
O Liberté, premier bienfait des Dieux,
Hélas! c'est de trop loin que nous t'offrons des vœux!
Ce n'est qu'en soupirant que nous rendons hommage
Au mortel qui forma des citoyens heureux!

Il n'eut pas besoin d'Egérie
Pour leur faire admettre ses lois;
La nature et l'honneur s'exprimaient par sa voix,
Quand il parlait à la Patrie!

Guidé par la main d'Uranie,
Il la tira de son berceau;
Il l'éclaira par le flambeau
Qu'il allume au feu du génie;
Et, détruisant la tyrannie,
Il en fit un peuple nouveau!

VI. — Le jour de sa visite[1], Franklin planta lui-même dans le jardin de madame d'Houdetot un acacia de Virginie. En mémoire de cet événe-

1. Voir l'Appendice, § III : Curieux détails sur la réception de Franklin à Sannois.

ment, elle fit graver la poésie suivante sur une table de marbre placée près de l'acacia :

SOUVENIR.

Arbre sacré, durable monument,
Du séjour qu'en ces lieux a daigné faire un sage,
De ces jardins devenu l'ornement,
Recevez-y le juste hommage
De nos vœux et de notre encens!
Et puissiez-vous, dans tous les âges,
A jamais respecté du temps,
Vivre autant que son nom, ses lois et ses ouvrages!

VII. — Elle avait voulu célébrer la plantation même de l'arbre par le grand Américain, et on chanta ces vers pendant que les augustes mains du vieillard le consolidaient dans le sol :

ARBRE PLANTÉ PAR FRANKLIN.

Que cet arbre planté de sa main bienfaisante,
Élevant sa tige naissante
Au-dessus du stérile ormeau,
De sa fleur odoriférante
Parfume l'air de cet heureux hameau!
La foudre ne pourra l'atteindre,
Elle respectera son faîte et ses rameaux.
Franklin nous enseigna par ses heureux travaux
A la diriger, à l'éteindre,
Tandis qu'il détruisait des maux
Pour la terre encor plus à craindre!

VIII. — Lorsque l'illustre savant quitta la comtesse, ce jour-là, et lui fit ses adieux, elle prit la parole à son tour, et lui adressa ce compliment :

ADIEU A FRANKLIN.

Législateur d'un monde, et bienfaiteur des deux,
L'homme, dans tous les temps, te devra ses hommages,
Et je m'acquitte dans ces lieux
De la dette de tous les âges!

IX. — En 1793, la comtesse rendit visite à la princesse de Beauvau et à la princesse de Poix, retirées dans leur solitude du Val, près de Saint-Germain. Charmée de retrouver en elles les souvenirs d'un monde disparu, elle composa ces vers :

POUR MES AMIES.

Malgré tant de malheurs, dans une paix profonde
Je passe encore ici les moments les plus doux.
Je puis auprès de vous oublier tout le monde!
Ce qu'il a de meilleur, je le retrouve en vous!
Ces grâces, ces vertus dont vous êtes l'exemple,
Je les ai vues s'évanouir,
Mais votre retraite est un temple
Où je viens encore en jouir!
Telle une colonne superbe,
Monument des jours de splendeur,
Ne peut nous dérober sous l'herbe
Le souvenir de sa grandeur...

Dans votre asile solitaire,
Heureuses de nous rassembler,
Cherchons au moins à nous distraire,
Ne pouvant plus nous consoler!

X. — Le poète Delille avait envoyé à madame d'Houdetot un exemplaire de son poème *l'Imagination*. Elle le remercia par une lettre qui est un vrai chef-d'œuvre de sensibilité et de tendresse. Cette lettre, datée de 1806, renferme un quatrain que nous pourrions reproduire séparément, mais, à notre avis, il convient de le donner encadré dans l'épître si belle et si touchante où nous avons eu la bonne fortune de le découvrir.

« Je ne puis, mon cher Delille, contenir ma reconnaissance et me taire sur le ravissement que j'ai éprouvé à la lecture de votre dernier ouvrage. Je dois tout encore à cette déesse que vous chantez si bien.

Toi qui m'as rappelé les jours de ma jeunesse,
Tous les rêves d'amour, de bonheur, de vertu,
Par toi viennent encore enchanter ma vieillesse;
Delille, tu m'as tout rendu!

» Hélas! je vis ici avec des souvenirs dont vous n'avez pu trop vanter la puissance, et avec des ombres animées par la force de celle qui

vous inspire, et qu'elle rend vivantes autour de moi. Pourquoi faut-il que je sois obligée de vous ranger au milieu d'elles?

» Oh! si vous vouliez encore venir quelques instants les invoquer autour de moi, vous réaliseriez un moment ces beaux songes à qui je dois encore tant de plaisirs. J'ai été tentée un moment d'être jalouse, pour la mémoire de mon ancien ami (Saint-Lambert), de tous les rayons de gloire qui vous environnent; mais je me suis dit qu'il en jouirait s'il vivait encore, et j'aime bien mieux m'associer à ses vertus.

» S'il est resté chez vous, mon cher Delille, quelque trace de ces moments délicieux que nous avons passés ensemble, réunis avec ce qui faisait la gloire et les plaisirs de notre temps, vous viendrez m'apporter, comme les dieux firent pour Énée, le rameau d'or nécessaire pour aller les retrouver dans l'Élysée. Songez que celle qui vous écrit a soixante et seize ans.

» LA COMTESSE D'HOUDETOT. »

Quatrième Dizaine.

I. — Ce dernier bouquet pourrait s'appeler chants de vieillesse. Sophie, en effet, y célèbre l'apaisement du soir de la vie, qui succède aux passions fiévreuses de la jeunesse et de l'âge mûr. Elle y montre autant de grâce qu'en son lumineux printemps, et son heureuse nature ne se dément pas.

Après avoir habité Eaubonne, dans le voisinage de Montmorency, elle était allée se fixer à Sannois, qui se trouve peu éloigné. Ce séjour lui inspira d'abord ces vers :

SUR SANNOIS.

L'amitié, les beaux-arts, la nature et l'étude
Dans ces lieux occupent mon cœur !
C'est ici seulement que, sans inquiétude,
J'ai goûté, je possède, et j'attends le bonheur !

II. — Elle exprime les mêmes sentiments dans la pièce qui suit :

AUTRES VERS SUR SANNOIS.

Quelques amis, Sannois et la santé,
Une douce société
Des beaux-arts la troupe chérie,
Voilà les objets de mes vœux,
Et les seuls objets dont je veux
Remplir le reste de ma vie !

III. — La comtesse aimait Voltaire, et nous avons dit qu'au retour de l'écrivain à Paris, en 1778, elle était allée lui rendre visite. Elle a laissé un quatrain sur les honneurs qui lui furent rendus par le peuple de Paris. Nous pensons qu'il s'agit de la fameuse sixième représentation d'*Irène*, où le buste du philosophe fut couronné sur la scène du Théâtre-Français, lui présent dans la salle, hommage qui fit pleurer de joie l'illustre vieillard. Peut-être a-t-elle voulu rappeler le souvenir de la fête de 1791, où les restes du grand homme furent portés au Panthéon. Quoi qu'il en soit, voici le quatrain :

HONNEURS RENDUS A VOLTAIRE.

D'un triomphe si mérité
La mémoire est insigne et doit être éternelle.
La gloire, qui n'eut point d'amant plus digne d'elle,
N'en aura pas de mieux traité.

IV. — L'indulgente tolérance du comte d'Houdetot, accordée par besoin de réciprocité, avait permis à sa femme de couler d'heureux jours dans la compagnie de Saint-Lambert. Elle lui en fut reconnaissante, et songea à accoupler quelques rimes en l'honneur de ce mari débonnaire.

POUR LE COMTE D'HOUDETOT.

Par vos soins j'ai vu d'âge en âge
S'étendre et s'embellir un sort plein de douceur.
Si le temps fit notre bonheur,
Il a respecté son ouvrage.
Aussi chéri que respectable époux,
Vivez longtemps au gré de mon envie;
Vous avez consolé tous les maux de ma vie,
Rien ne pourrait me consoler de vous!

Comme le seigneur Jupiter, dans l'*Amphitryon* de Molière, l'aimable comtesse, on le voit, savait « dorer la pilule ». Si le comte d'Houdetot eût fait des vers, nul doute qu'il n'eût répondu sur le même ton de galanterie et d'estime.

V. — Nous pensons que la pièce suivante n'a jamais été publiée. Elle nous a été communiquée par un de nos meilleurs amis, M. Julien Ponsin, architecte à Montmorency. Nous avons tenu dans nos mains le manuscrit original, et nous l'avons examiné avec un grand intérêt.

A MONSIEUR DE VINTIMILLE.

Du temps où nous vivions vous aviez tous les charmes,
Vous en aviez les goûts, l'esprit et les talents!
Même encor après tant d'alarmes,
Vous nous rendez ses agréments...

Votre aimable coquetterie
Du temps a démenti le cours :
Il n'est point d'âge dans la vie,
Lorsque l'on sait plaire toujours !

Il est facile de comprendre que ces vers ont été écrits après la Révolution. C'est le soupir de soulagement du naufragé après la tempête ; c'est aussi le regret résigné des jours lointains de la jeunesse dont rien ne remplace, hélas ! la splendeur et l'attrait. Du temps où nous vivions... !

VI. — Regrets encore du printemps de la vie dans ce ravissant petit poème :

SUR LA VIEILLESSE.

Oh ! le bon temps que la vieillesse !
Ce qui fut plaisir est tristesse,
Ce qui fut rond devient pointu ;
L'esprit même est cogne-fétu.
On entend mal, on n'y voit guère,
On a cent moyens de déplaire ;
Ce qui charma nous semble laid,
On voit le monde comme il est.
Qui vous chercha vous abandonne ;
Le bon sens, la froide vertu
Chez vous n'attirent plus personne ;
On se plaint d'avoir trop vécu...
Mais, dans ma retraite profonde,
Qu'un seul ami me reste au monde,
Je croirai n'avoir rien perdu !

VII. — Un jour, la comtesse envoya un jeune chat à mademoiselle Prévost, qui devait devenir sa belle-sœur, en épousant son frère, M. de La Live de la Briche. Le gracieux félin arriva avec ces vers pendus au cou :

A MADEMOISELLE ADÉLAÏDE PRÉVOST.

Belle Eglé, vous aimez les chats;
On les accuse d'être ingrats;
Avec beaucoup d'esprit, ils ont l'humeur légère,
Très volage et fort peu sincère.
Mais des gens avec qui l'on vit
L'on prend beaucoup, à ce qu'on dit.
Aimable Eglé, s'il peut vous plaire,
Ce chat auprès de vous gardera son esprit,
Et changera de caractère!

VIII. — Dans ses dernières années, madame d'Houdetot s'attacha très vivement à M. de Sommariva, gentilhomme milanais sentimental, beaucoup moins âgé qu'elle, et dont nous parlerons à la fin de cette étude. Il était venu, lui aussi, habiter la vallée de Montmorency. Ce fut l'ami des jours suprêmes. Il reçut l'hommage des dernières poésies de Mimi vieillie, prête à dire adieu à sa longue et heureuse destinée.

A MONSIEUR DE SOMMARIVA.

Je touche aux bornes de la vie,
Vous avez embelli les derniers de mes jours;
Qu'un si cher souvenir se conserve toujours!
Vivez heureux pour votre amie!
Si quelque sentiment occupe encor votre âme.
Ne vous refusez pas un bien si précieux;
Seulement, en goûtant ce charme,
Dites-vous quelquefois : « Elle m'aimait bien mieux! »

Madame d'Houdetot était fière de savoir aimer. C'est là, en effet, un titre de gloire; comme en toute science, les supériorités en amour sont rares.

IX. — Elle envoya son portrait à M. de Sommariva, en y joignant ce quatrain maternel :

AVEC MON PORTRAIT.

De ma tendre amitié ce portrait est le gage,
D'une mère et d'un fils il atteste l'amour!
Conservez jusqu'au dernier jour
Et cet amour, et cette image!

X. — A l'âge de soixante-dix-sept ans, elle adressa encore à M. de Sommariva cette pièce dernière, pleine de tendresse et de résignation devant la tombe :

POUR MONSIEUR DE SOMMARIVA.

J'ai bu la coupe de la vie,
Tantôt du mal, tantôt du bien.
A présent il ne reste rien
Que le tendre nœud qui nous lie!
Mais ce bien suffit à mon cœur;
S'il embellit ma dernière heure,
A quelque moment que je meure,
J'aurai vidé la coupe du bonheur!

Madame d'Houdetot souriait à la mort, comme elle avait souri à la vie. Nulle tempête n'apparaît dans sa longue existence; du premier au dernier jour, aucun chagrin ne la vint contrister, nul vain regret ne plissa son front serein, ne ternit son clair et doux regard, et elle s'en alla avec une sorte de rayonnement dans tout son être, ayant vu se réaliser les plus chers désirs de son âme.

En dehors des quarante poésies que nous venons de donner, il en est sûrement beaucoup de perdues, comme nous l'avons dit. Dans une lettre adressée à madame Necker, et que nous reproduisons plus loin, la comtesse fait allusion à une pièce de vers jointe à son épître, et qui devait être assez étendue. Elle n'a jamais été publiée.

La Harpe cite, sans nom d'auteur, un quatrain qui est d'elle certainement :

A UN PORTRAIT.

Absente de Damon, de ma douleur profonde
Quelques moments du moins tu charmeras l'ennui !
Mon amant me tient lieu de tous les biens du monde ;
Toi seul me tiendras lieu de lui !

A n'en point douter, ce portrait était celui de Saint-Lambert.

Au moment où nous écrivons ces pages, nous découvrons un nouveau quatrain qui date de sa vieillesse. Elle l'adressa à une de ses petites-filles pour le jour de son mariage.

A MA PETITE-FILLE.

Pour célébrer en vers cette heureuse journée,
Je sais que je ferais des efforts superflus,
Mais je bénis ma destinée :
Car j'aime encor si je ne chante plus !

A quinze ans, Mimi avait traduit le *Pastor fido* de Guarini. Qu'est devenue cette traduction ? A-t-elle été détruite ? Dort-elle, ignorée, au milieu d'un amas de papiers, ou dans les pages d'un

vieux livre, que nul n'a ouvert depuis cent cinquante ans? Elle fit des vers sur Jean-Jacques : que sont-ils devenus?

Les érudits, les curieux ont cherché longtemps la poésie que madame d'Houdetot récita un jour à Diderot, à la Chevrette, après un joyeux déjeuner? Ici, il faut citer le philosophe. Il écrit à mademoiselle Volland, le 30 septembre 1760 : « J'oubliais de vous dire que j'avais un peu enivré ma voisine, c'est-à-dire que j'avais trouvé mon vin blanc fort bon, que j'en avais usé peu sobrement, et que ma voisine était fort gaie. Madame d'Houdetot fait de très jolis vers; elle m'en a récité quelques-uns qui m'ont fait grand plaisir. Il y a tout plein de simplicité et de délicatesse. Je n'ai osé lui demander, mais si je puis lui arracher un *Hymne aux tétons* qui pétille de feu, de chaleur, d'images et de volupté, je vous l'enverrai. Quoiqu'elle ait eu le courage de me le montrer, je n'ai pas eu celui de le demander. »

Diderot commit ce jour-là une faute impardonnable. Sa retenue maladroite faillit nous faire perdre un trésor littéraire. Heureusement que cet

hymne suggestif a échappé à la destruction, et que nous avons pu l'arracher à la poussière de l'oubli [1]. Il servira, nous en avons la certitude, à fortifier l'opinion de d'Alembert qui disait que madame d'Houdetot avait tous les titres requis « pour être nommée académicienne ».

1. Voir l'appendice, § IV, au sujet du fameux Hymne, et d'une poésie intitulée : *L'Origine des Apozèmes.*

V

QUELQUES LETTRES DE MADAME D'HOUDETOT.

Madame d'Houdetot eut une correspondance très étendue, car elle aimait à écrire, elle possédait beaucoup d'amis et elle vécut quatre-vingt-trois ans. Que sont devenues ses lettres? La plupart sont, comme ses poésies, inédites ou perdues. De loin en loin, cependant, quelques-unes surgissent, soit dans les Revues, soit dans des Mémoires historiques, ou des Souvenirs littéraires, résurrection de la fin du XVIIIe siècle ou de la première moitié du XIXe. Éparses dans des ouvrages peu répandus, il est difficile de les découvrir et de les apprécier. C'est pourquoi nous en avons groupé un certain nombre. Leur rapprochement permettra de mieux connaître l'aimable femme qui les écrivit.

1° *Lettres à madame Necker.*

Nous devons à M. le comte d'Haussonville six belles lettres de l'amie de Saint-Lambert, adressées à madame Necker. Il les a trouvées dans les archives du château de Coppet, qui renferment de précieux trésors, puisque, comme le dit l'éminent académicien, « il y a peu d'hommes ou de femmes ayant tenu quelque place à la fin du siècle dernier, ou au commencement de celui-ci, depuis Voltaire jusqu'à Chateaubriand, et depuis la duchesse de Choiseul jusqu'à madame Récamier, dont l'écriture et le nom ne se trouvent dans les vingt-sept volumes de lettres adressées à M. ou à madame Necker, et dans les liasses à peine classées qui contiennent les papiers de madame de Staël [1] ».

Madame d'Houdetot fréquentait le salon de madame Necker, lorsque celle-ci habitait Saint-Ouen, dans le voisinage de la Chevrette, d'Eaubonne et de Montmorency. Ce salon était ouvert

1. *Le Salon de madame Necker.*

aux philosophes, aux gens de lettres, aux esprits novateurs. C'était l'heureux temps où l'ambition de comprendre et de sentir rapprochait les intelligences et les cœurs, où le plaisir de se voir était souverain.

Voici cette première lettre à madame Necker : elle lui parle des représentations théâtrales organisées à la Chevrette par madame d'Épinay, et l'engage affectueusement à y assister :

« Il y a un grand changement, madame, dans les spectacles de la Chevrette. Premièrement, on ne joue pas la pièce du chevalier (de Chastellux) mercredi, il n'y aura pas de spectacle ce jour-là. On ne le jouera pas certainement avant samedi, si même on le joue, ce qui commence à devenir fort incertain. On jouera demain mardi *Dupuis et Desronais* [1], et *le Muet de Bagdad*, pièce nouvelle d'un auteur qui ne se nomme pas; on en dit du bien.

» Je désirerais fort piquer votre curiosité pour cette pièce, et qu'elle vous déterminât à exécuter mardi la partie projetée pour mercredi. Je me

1. Comédie en trois actes, de Collé.

recommande à vous pour ne pas perdre le plaisir dont je me suis flattée de vous avoir ici encore une journée. M. de Saint-Lambert se joint à moi pour vous assurer que *le Muet de Bagdad* sera la plus jolie chose du monde.

» Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je désire fort ne rien perdre par ce changement de spectacle, et que je perdrais bien au delà du plaisir qu'il peut me faire si vous ne veniez pas. Je retourne toujours jeudi aux Ternes, et sens toute la joie possible de me rapprocher de vous.

» L'amitié que vous voulez bien me montrer, madame, et tous les charmes de votre société me consoleront de quitter ma retraite qui ne peut m'empêcher de sentir la distance qu'elle met entre nous, surtout dans cette saison.

» Sannois, ce dimanche, 4 novembre. »

Madame d'Houdetot fit un séjour au château de Novient, près de Pont-à-Moussson. C'était au début de ses relations avec madame Necker. De Novient, elle lui adressa cette lettre :

« Vous m'avez promis, madame, de me donner

de vos nouvelles, et cette promesse est trop flatteuse pour ne pas vous la rappeler. Au milieu des plaisirs et de la société aimable dont vous jouissez, n'oubliez pas une personne qui a senti si vivement le prix de la vôtre, et qui a tant d'empressement de la cultiver.

» Le pays que j'habite n'a rien d'assez piquant pour vous en entretenir, la vie y est douce sans être fort animée. Cependant, votre belle âme pourrait s'intéresser au spectacle de gens heureux par des goûts simples et honnêtes, et par tous les plaisirs domestiques et champêtres. J'appuierais davantage sur les derniers, s'ils étaient plus à votre usage. Mais vous connaissez et vous jouissez bien des autres. Je me trouverais fort heureuse, Madame, de vous en voir jouir longtemps.

» Je n'ai pu vous connaître, sans m'intéresser à votre bonheur, et sans faire une partie du mien d'obtenir quelque part dans votre amitié. Voulez-vous bien dire mille choses de ma part à M. Necker. Je sens le sacrifice que j'ai fait en m'éloignant de vous deux pour si longtemps.

» Ne m'oubliez pas l'un et l'autre, et recevez, madame, l'assurance de tous les sentiments que je vous ai voués pour ma vie et avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante.

» LA LIVE D'HOUDETOT. »

» M. de Saint-Lambert me charge de mille hommages. Il se flatte du plaisir de vous les offrir lui-même, mais il ne veut pas perdre une occasion de vous assurer de son respect et de son attachement. »

C'était longtemps après sa liaison avec Rousseau que madame d'Houdetot écrivait cette lettre, où respire le sentiment de la nature. Le comte d'Haussonville dit justement à ce propos : « Ne sent-on pas dans ces lignes comme un souffle de *la Nouvelle Héloïse*, et ces plaisirs champêtres que madade d'Houdetot reprochait indirectement à madame Necker de ne pas connaître, elle-même y aurait-elle été aussi sensible, si Rousseau ne lui eût appris à les goûter? »

Jean-Jacques fut, en effet, le grand initiateur de la vie simple, des beautés de la nature, pay-

sages ensoleillés, verts coteaux, ruisseaux coulant harmonieusement au fond des prairies, aspect si reposant des bois, air pur des montagnes...

Le comte d'Haussonville possède d'autres lettres où, dit-il, « cette même influence se laisse apercevoir dans certains morceaux philosophiques; mais, ne pouvant les citer toutes, j'aime mieux choisir celles où cette femme séduisante se peint telle que la nature l'avait faite, ardente et sensible, douce et passionnée, gaie et triste à la fois, mais toujours aimante et gracieuse[1]. »

La lettre suivante vient fort à propos à l'appui de cet éloge : madame d'Houdetot l'avait jointe à un envoi de fruits fait à son amie :

« Je vous envoie, ma charmante, l'article *Spartiate*[2] de M. de Saint-Lambert, et les dernières groseilles de mon jardin. L'un plaira à votre belle âme; je voudrais vous rappeler par l'autre à votre beau corps, que vous oubliez trop souvent, et je vous avoue grossièrement que

1. *Le Salon de madame Necker.*
2. Article destiné au *Supplément de l'Encyclopédie.*

j'aime assez à m'en occuper, et que j'ai quelque plaisir à vous donner, quand je puis, des sensations comme des sentiments agréables.

» Vous avez mes dernières fleurs, vous aurez mes derniers fruits, et vous êtes bien sûre d'avoir jusqu'au dernier moment de ma vie tous les sentiments de mon cœur.

» Nous avons été hier bien désagréablement interrompues ; je me reproche d'avoir trop occupé les derniers moments de notre dîner de mes tristes affaires. Aimez-moi : avec votre cœur, et celui de votre ami, je ne puis être malheureuse. *Vous savez que le seul être malheureux est celui qui ne peut ni aimer, ni agir, ni mourir*, et je suis bien de cette situation.

» Recevez les hommages de M. de Saint-Lambert, et toutes les assurances de notre tendre amitié. »

Nous avons souligné à dessein ces paroles : « Vous savez que le seul être malheureux est celui qui ne peut ni aimer, ni agir, ni mourir. » C'est là une maxime d'une profonde sagesse, qui prouve que madame d'Houdetot avait une haute

conception de la destinée humaine. Plus on médite sur cette sentence, plus on en reconnaît la triste et fatale vérité. Proclamons-nous donc disciples de la comtesse d'Houdetot. Aimons et agissons, pour ressentir le bienfait et la douceur de vivre !

La comtesse témoignait une véritable tendresse maternelle à la fille de madame Necker, Germaine, petite alors, et qui devait plus tard devenir si célèbre sous le nom de madame de Staël. Pendant l'absence de la mère, elle s'occupait de cette enfant prédestinée, allait la voir et écrivait à son sujet à madame Necker, à qui elle faisait part des menus incidents de sa vie de petite fille. M. le comte d'Haussonville, qui nous a fait connaître ces lettres, dit, à ce propos : « N'y a-t-il pas quelque intérêt dans ce rapprochement amené par le hasard, entre une femme qui représente si bien à notre imagination les grâces des temps passés, et une enfant qui devait prêter les accents de son élégance aux hardiesses des temps nouveaux ? »

Voici une de ces lettres écrite à madame Necker, qui prend les eaux à Spa :

« J'ai été voir votre enfant. Elle est dans le meilleur état du monde. Ses beaux yeux étaient bien brillants, bien pleins de vie. Elle est encore grandie; sa chair est ferme, son teint est excellent. Il lui est tombé deux petites dents de devant, les autres poussent bien. Il y en a une qui vient un peu enfoncée, j'ai montré à sa bonne comment en la poussant légèrement avec le doigt, plusieurs fois par jour, on peut sans autre soin lui faire reprendre sa place. J'ai prié qu'on me l'amenât quelquefois, et j'irai bien la voir. J'ai du plaisir à l'embrasser. J'ai senti combien l'amitié rend les sentiments semblables. Je croyais tenir mon enfant. »

Dans une autre lettre, elle dit :

« Encore un mot, de vous et de votre enfant. Je l'ai beaucoup examinée, je n'ai pas trouvé le moindre progrès dans cette grosseur de l'épaule droite qui vous inquiétait. Elle marche du pas le plus égal, ce qui prouve qu'il n'y a pas de faiblesse d'un côté. J'attribue la petite différence des deux épaules à l'exercice plus habituel du bras droit qui fortifie plus et grossit cette partie. J'ai

recommandé à sa bonne de la faire beaucoup agir de la main gauche. Ainsi, si vous la trouvez gauchère, en arrivant, vous m'en aurez l'obligation. »

On le voit par ces détails, madame d'Houdetot ne s'intéressait pas à demi à ceux qu'elle aimait. Elle avait reconnu dans Germaine Necker des dons supérieurs qui l'attiraient, et elle lui prodiguait les soins, les attentions que réclame une nature d'élite. Elle éprouvait une joie véritable en voyant grandir cette enfant si bien douée. Quand l'âge de celle-ci le permit, la comtesse entra en correspondance avec elle.

Citons encore ce passage d'une lettre adressée à madame Necker :

« Est-il possible que je puisse envisager la satisfaction prochaine de vous embrasser, de rendre mes tendres hommages à celui qui s'est attiré de ma part une sorte de culte, et de serrer dans mes bras cette aimable fille qui a les germes de tout bien comme de tout agrément, et dussiez-vous me taxer encore de frivolité, dont les grâces m'ont tant séduite, même celles dont mon âge, le cours

de mes idées et ma situation m'éloignent le plus. Ah! voyez avec indulgence croître à la fois tant de bonnes choses, et choisissez celles qui vous conviennent... Dites-lui bien qu'elle n'abandonne pas sa charmante gaieté en m'écrivant, qu'elle me plaît, quand même je ne puis y répondre, que je la sens, et que je dis non seulement que qui n'a pas l'esprit de son âge n'en a pas le bonheur, mais n'en a pas même le bon esprit. Aucune de ses grâces n'est perdue pour moi. Ce sont, ma charmante amie, les fleurs de votre vie. Amusez-vous à les cueillir. Vous saurez bien ne cultiver que celles qui promettront du fruit, mais convenez qu'elle en promet beaucoup. »

La comtesse voyait juste. Germaine Necker ne devait pas tromper les espérances qu'elle faisait naître. On sait quel rôle brillant elle joua plus tard, quelle place prépondérante elle prit dans l'histoire de son temps.

Une seule lettre subsiste de la correspondance de madame d'Houdetot avec la fille de madame Necker. Le comte d'Haussonville a vainement cherché dans les archives de Coppet, il n'a

trouvé que cette épître. Elle émane de l'amie de Rousseau, et elle fut adressée à Germaine grandie, devenue jeune fille.

« Quels remerciements ne vous dois-je pas, mademoiselle, de vous charger de me donner des nouvelles de madame votre mère, et de continuer avec moi une correspondance si nécessaire à mon cœur! Mon attachement pour elle, pour monsieur votre père et pour vous, indépendant des circonstances, n'a pas besoin de ce qui pourrait le renouveler; mais que d'occasions de le sentir plus vivement n'ai-je point encore dans ce moment? L'état de maladie de madame votre mère, la hauteur sublime où vient de s'élever monsieur votre père aux yeux de tout ce qui est raisonnable et sensible, cet intérêt si touchant, cette tendresse filiale si bien peinte dans votre lettre, mademoiselle, tout me fait de votre famille et de vous des êtres chers et sacrés, pour lesquels une sorte de culte se mêle à la tendresse... Le ciel vous a donné, mademoiselle, une grande tâche à remplir en vous faisant naître d'un tel père et d'une telle mère ; elle ne sera pas au-dessus de vos forces. Vous avez toutes les grâces, tous les agréments

qui séduisent; vous aurez aussi toutes les qualités, toutes les vertus qui seront la récompense des leurs.

» Pardonnez, mademoiselle, le ton de cette lettre; j'ai été entraînée à quitter en vous parlant d'eux le ton ordinaire d'une lettre, mais ils sont si peu dans l'ordre ordinaire, ils se montrent avec tant d'éclat, et je parle à une enfant aussi peu ordinaire qu'eux par son esprit et par son cœur. Donnez-moi de vos nouvelles, mademoiselle; toute ma lettre vous prouve combien elles me sont nécessaires, et que mes sentiments méritent ce soin. Embrassez pour moi vos parents, à qui j'adresse mes regrets, mes vœux, mon attachement le plus tendre et que je couvre de mes larmes. Encore une fois, pardonnez le ton de cette lettre. Adressée à toute autre jeune personne que vous, je sens combien elle serait déplacée; mais c'est votre cœur qui me juge, et c'est devant lui que le mien se répand.

» COMTESSE D'HOUDETOT. »

Cette lettre prouve une fois de plus combien madame d'Houdetot était aimante. Que de délica-

tesse dans son affection! Que d'attentions, que de soins touchants! Elle savait cultiver l'amitié comme l'amour, et y apportait le même zèle éclairé, le même don de soi, la même ferveur.

La jeunesse de mademoiselle Necker l'attirait, elle était heureuse de voir éclore cette fleur superbe : quand elle fut dans tout son éclat, elle la suivit de loin avec la vigilance du cœur, et dut lui écrire souvent pour la féliciter de ses succès littéraires, pendant les beaux jours de Coppet. C'était la vieille société saluant la nouvelle, le monde d'autrefois souriant à de nouveaux printemps.

Après cette digression, revenons aux lettres adressées à madame Necker, cette âme troublée, ambitieuse, ne sachant pas jouir de la félicité présente, tourmentée sans cesse devant l'avenir, dévorée par une trop subtile analyse de ses joies et de ses affections. Aussi ne peut-elle apparaître au regard de l'historien avec le charme et la grâce qui caractérisent madame d'Houdetot, toujours bonne, s'efforçant d'apporter des consolations à ce cœur endolori et malade, ainsi qu'on le voit dans la lettre qui suit :

« Je viens dire un mot à ma charmante amie, causer avec elle pour l'unique plaisir de lui dire que je l'aime, pour soulager mon cœur affligé d'avoir pu lui donner un instant de peine, sans attendre de réponse, sans en vouloir : elle ne saura seulement pas mon adresse. J'aime à lui donner les preuves désintéressées du sentiment qui m'attache à elle.

» Ma charmante amie, votre billet, qui répond à celui que je vous écrivis en partant, m'a fait verser bien des larmes. Soutenez la faiblesse de votre délicate machine par la force de votre âme usée par votre trop grande activité; jouissez du bonheur d'être parfaitement aimée de tout ce qui vous est cher, et de l'espérance de vivre et de leur conserver ce qui est devenu si nécessaire à leur félicité.

» Tout ce qui me fait vivre, tout ce qui embellit pour moi la nature et toute chose, c'est l'espérance de conserver les objets de mon amour. Sans eux, quels plaisirs pourrait m'offrir la vie, qui soit digne de l'âme ardente et sensible que le ciel m'a donnée? Puissé-je seulement ne les jamais affliger, car c'est une

des plus grandes peines que je puisse éprouver.

» Mais, pardonnez à des misères dont vous devez aimer la cause, et qu'il vous est facile de guérir. Mon aimable amie, la moindre de vos attentions, le moindre de vos sentiments aimables se fait sentir à mon cœur, et ce qui a le moindre air de négligence et d'indifférence a pu aisément m'affecter, mais un mot de votre bouche suffit pour tout réparer.

» Vous savez que je crois les autels moins sacrés qu'une simple parole. Ma charmante amie, qui mieux que moi sait sentir ce que vous valez. Ce sont toutes ces vertus, cette aimable sensibilité qui les accuse, enfin c'est votre amitié dont je ne puis, dont je ne veux jamais douter, qui forme le lien qui m'attache à vous pour le reste de ma vie. Je vous embrasse mille fois, je vous presse sur mon cœur. »

Nous ne connaissons pas les lettres de madame Necker à l'amie de Rousseau. Nous doutons fort qu'elles respirent une pareille sensibilité, une telle force dans l'affection, un tel don de soi. Non, jamais cette Vaudoise fiévreuse et dessé-

chée, mécontente d'elle-même et des autres, ne sut ouvrir son âme avec un si charmant abandon.

A propos de la lettre suivante, le comte d'Haussonville écrit lui-même que l'on y trouve « peinte dans leurs contrastes la nature des deux amies : l'une agitée, inquiète, se dévorant au sein du bonheur; l'autre paisible, enjouée, et glissant avec une mélancolie insouciante sur les peines de la vie ».

C'est au Mont-Dore, où elle se trouvait avec son mari, et Thomas, son grand ami, que madame Necker reçut de madame d'Houdetot cette remarquable épître :

Sannois, ce 11 juillet.

« Ma charmante amie a voulu elle-même me donner des preuves de son souvenir. J'espère qu'elle est assez persuadée que je ne pourrais jouir de ce dont j'aurais à craindre quelque mal pour elle, pour ne pas me donner un moment l'inquiétude de lui en causer. Cette seule confiance peut assurer ma tranquillité; elle m'a promis d'y avoir égard. Je la conjure encore de

ne pas l'oublier, et de me faire écrire un mot dès qu'il lui en coûtera le moindre effort à le faire elle-même. Je reçois donc avec transport ce que son cœur m'envoie.

» Je jouis du plaisir d'être aimée de vous et de voir que vous songez à moi. Je me fais un tableau bien touchant de votre arrivée au Mont-Dore, et de la reconnaissante sensibilité des gens à qui vous avez fait tant de bien. Les douces émotions ne sont point à craindre. Puissiez-vous vous y borner! Elles occuperont votre âme sans la fatiguer et animeront votre vie sans l'user. Prenez quelques nuances de la douce quiétude de monsieur Necker. Elle est moins piquante sans doute que la chaleur et l'activité de votre autre compagnon de voyage, mais elle sera plus salutaire. Reposez-vous, je vous le répéterai sans cesse, parce que je crois ce remède le plus nécessaire à votre état.

» J'ai fait un voyage agréable depuis votre départ dans des paysages absolument différents des nôtres. Des montagnes, des forêts, une vue riche et étendue, le voisinage de plusieurs maisons royales, très belles à parcourir, mais qu'on

quitte avec plaisir pour des lieux plus simples dont ils font mieux sentir le prix, enfin un pays poétique par ses aspects et ses contrastes.

» Dans le lieu même que j'habitais, je voyais un homme d'esprit honnête, aimable et simple, comme les beautés qui ornent son séjour. J'ai senti tout cela, je l'ai peint, je l'ai chanté; c'est encore un plaisir. *Je vous envoie ces vers*, ils vous amuseront un moment; ils vous diront que j'étais heureuse quand je les ai faits, et que je jouissais de quelques sentiments agréables.

» Mon âme est bien changée depuis que mon meilleur ami est guéri, et que ma meilleure amie, est, je l'espère, en chemin de l'être. Toutes les idées agréables sont revenues; vous savez que j'aime à m'y livrer. Ce qui me plaît, je le chante, et sans m'asservir à aucun travail, je passe mes jours sans contrainte, sans oisiveté et sans ennui, comme sans prétentions et sans ambition d'aucune espèce. *Qu'a-t-on à désirer quand on peut jouir de l'amitié et de la nature*? On peut glisser sur les autres peines de la vie.

» M. de Saint-Lambert m'a accompagnée; il veut toujours que je dise *nous* dans tous les sen-

timents que je vous exprime. Votre destinée est bien d'être aimée. Jouissez de ce bonheur, le premier de tous, et conservez-vous pour en jouir longtemps. Vos amis absents ou présents doivent vous rappeler sans cesse à cette douce idée. Au surplus, je ne suis point étonnée de la contenance des deux personnes qui vous accompagnent, et que vous me peignez si bien.

« On voit souvent, suivant son sort,
L'amour changer de caractère :
Heureux, un amant s'endort,
Malheureux, il veille pour plaire! »

Que de philosophie dans cette lettre! Que de sagesse! Que de sérénité! L'être qui se place à ces hauteurs et professe de telles règles de conduite ne craint rien de la destinée : il est supérieur à la fortune bonne ou mauvaise. Ne prétendre à rien, au milieu de l'universelle sottise, ne rien ambitionner, se contenter d'admirer la Nature, d'aimer, de comprendre, de sentir, loin, bien loin des vaines rumeurs de la société, n'est-ce point le suprême bonheur, en même temps que le signe d'une âme d'élite?

Telle était madame d'Houdetot. Mais cet idéal de vie n'était guère celui de madame Necker, dont l'orgueil entêté, sinon la vanité, faisait le tourment, le malheur et l'infériorité.

Que sont devenus les vers que la comtesse avait joints à sa magnifique lettre? Nous l'avons demandé au comte d'Haussonville, qui nous a dit les avoir vainement cherchés dans les archives de Coppet. Il eût été heureux de les découvrir et de les publier. C'est une perte littéraire, car, à en juger d'après les paroles de madame d'Houdetot, la pièce devait être assez longue.

Dans presque toutes ses lettres, la comtesse parle de Saint-Lambert et l'associe au témoignage de son affection. Elle dit dans un passage à la femme du ministre :

« Nous nous unissons, monsieur de Saint-Lambert et moi, pour vous aimer. C'est bien en cela qu'il me convient encore. La félicité de ma vie est bien de vous avoir rencontrés tous deux, et d'être aimée de vous. »

Madame Necker, de son côté, avait un grand

attachement pour les deux amis. Dans une lettre adressée à Saint-Lambert, elle dit :

« J'attends avec beaucoup d'impatience votre retour et celui de madame d'Houdetot; il me semble que mes pensées se renouvellent par les vôtres; et, pour employer un terme d'astronomie, mon esprit devient stationnaire loin des personnes qui l'intéressent, et qui lui donnent le désir de les intéresser. »

Dans les écrits d'elle qui ont été publiés, madame Necker cite quelques paroles de madame d'Houdetot, celle-ci notamment relative à l'auteur de *Candide* : « Voltaire retombe dans sa jeunesse. »

Dans une dernière épître à madame Necker, madame d'Houdetot écrit :

« Je vous l'avouerai, et vous l'ai dit dans les commencements de notre liaison, un peu de passion se mêle à mes attachements, mais qui m'en reprochera pour le petit nombre auquel mon cœur s'est livré?

» Quand je vous aime tous deux, quand j'aime mon digne ami Saint-Lambert, on peut douter si

c'est la vertu qui me fait aimer de tels amis, ou si ce sont eux qui me donnent le goût de la vertu. J'ose le dire dans la confiance d'une ancienne amitié, je n'ai rien aimé, rien goûté même qui ne m'offrît quelqu'un de ses traits. J'espère que vous me connaissez assez pour ne pas attacher l'idée de vanité à cet aveu.

» Ma charmante amie, ce sont mes titres auprès de vous; permettez-moi de les faire valoir pour me croire digne des mots touchants que vous employez pour m'exprimer vos sentiments. Si j'ai jamais goûté un bonheur pur, c'est quand je me suis vue estimée et aimée de ce que j'aime et estime si véritablement moi-même. »

Qui ne serait attendri par ces accents? De nos jours, écrit-on encore avec cette sincérité, cette franchise, ce sentiment élevé de l'humanité? De semblables états d'âme subsistent-ils dans les jours attristés que nous traversons? Y a-t-il toujours à travers le monde des âmes aussi belles, aussi généreuses, aussi naïvement passionnées?

Souvent, dans mes rêveries, au fond des vallées embaumées, à travers les forêts mystérieuses,

ou au sommet des grands monts, je me plais à évoquer ces amantes du temps passé, ces comtesses, ces marquises qui, vers 1760, étaient dans tout l'éclat de leur jeunesse et s'embarquaient pour Cythère avec un tendre et élégant nonchaloir. Je me rappelle une collection ancienne de pastels féminins que je fus admis à visiter un jour dans un château bourguignon. J'admirai longtemps ces visages charmants, ces vifs regards, ces fins sourires, ces tailles pimpantes...

En les quittant à regret, j'allai m'asseoir au fond d'un parc silencieux, et j'écrivis un poème dont quelques strophes me reviennent à la mémoire :

Quel charme, quel regret d'une beauté passée,
Devant ces vieux pastels saisissent la pensée!
Quel espoir séducteur, quelle plaie à guérir,
Quel rêve enseveli, quelles secrètes flammes
Se rallument soudain devant ces grandes dames
Qu'une toile légère empêche de mourir!

O femmes qui viviez au temps du roi Voltaire,
De Jean Jacques Rousseau, malheureux, solitaire,
Faites-nous le récit galant de vos amours!
Quels nobles chevaliers, ayant su s'introduire
Dans vos boudoirs coquets, cherchaient à vous séduire?
Avec nous, un moment, revivez ces beaux jours!

Près du feu lisiez-vous la *Nouvelle Héloïse*,
En tendant à la flamme une pantoufle exquise?
Les malheurs de Saint-Preux vous intéressaient-ils?
Entendiez-vous gronder l'ouragan populaire?
Fallait-il quelquefois composer, pour vous plaire,
Des bouquets à Chloris, orageux et subtils?

Au fond des anciens parcs, et dans les solitudes,
En tremblant, parliez-vous de vos inquiétudes
A la frêle verdure, au nuage lointain?
Ne vous mettiez-vous pas, certains jours, en bergères?
Aimiez-vous, sur les eaux, dans les barques légères,
Qu'on vous dît à l'oreille un conte libertin?

Combien furent charmés, ceux qui vous adorèrent!
Combien furent heureux, ceux qui vous possédèrent,
Belles femmes, riant encore en ces pastels!
Hélas! vous n'êtes plus! Et votre chère image
Dans l'ovale du cadre est sourde à mon hommage,
Visions du passé, dames des vieux castels!

Mais vos attraits défunts vivent dans ma mémoire!
Je trouve une douceur mystique en votre histoire;
Je songe à vous parfois le long de mon chemin,
Et, captivé longtemps par votre frais sourire,
C'est pour vous émouvoir que je voudrais écrire
Ces vers que l'oubli sombre emportera demain!

La comtesse d'Houdetot marche au premier rang de ces grandes dames du siècle dernier, dont le souvenir a tant d'attraits. D'autres ont brillé davantage, ont jeté autour d'elles un plus vif éclat, aucune n'a eu au même degré le rayonnement discret du vrai mérite.

2° *Lettres au comte de Tressan.*

Lorsque madame d'Houdetot habitait Sannois, vers 1777, elle avait pour ami et pour voisin de campagne, à Franconville, le célèbre comte de Tressan, de l'Académie française, grand seigneur lié avec presque tous les personnages marquants de son époque. Elle se plaisait fort dans sa société. Il avait alors soixante-douze ans, mais son esprit avait conservé le feu de la jeunesse. Il avait exercé de grandes charges à la cour du roi Stanislas et était resté l'ami de la reine Marie Leczinska. Les lettres l'attiraient, il les avait cultivées avec succès, la poésie surtout, à laquelle il resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie.

Il y avait entre Franconville et Sannois un échange fréquent de visites, de rendez-vous, de lettres en prose et en vers. Ici, comme partout, l'amie de Saint-Lambert se montra bonne, affectueuse, pleine de prévenances. Elle se plaît à choyer le vieil académicien dont la galanterie n'est pas en reste.

En dehors de la lettre que nous avons publiée

plus haut, nous en possédons quatre autres que nous devons à M. le marquis de Tressan, arrière-petit-neveu du châtelain de Franconville. Les deux dernières sont inédites.

Dans une première lettre, madame d'Houdetot mêle les petites commissions de voisinage et les nouvelles littéraires.

« J'attendais mon aimable voisin dans cette semaine; elle est bien avancée, je ne l'ai point encore vu; j'espère qu'il n'est pas incommodé, et que je le verrai incessamment. J'ai reçu non seulement la lettre d'avis, mais le beurre de M. de Vauxban; je lui dois des remerciements et une réponse, et de plus de l'argent; donnez-moi, mon cher voisin, les moyens de m'acquitter de tout cela. Je ne sais pas l'adresse de M. de Vauxban; peut-être est-il étonné de n'avoir pas ma réponse, mais je ne sais où la lui adresser, et j'ignore même le prix du beurre qu'il m'a adressé.

» Mille pardons de ce détail de cuisine, mais vous savez vous prêter à tout pour obliger. Nous avons un académicien qui est l'abbé Millot; les

ouvrages utiles qu'il a faits me rendent contente de ce choix.

» Nous avons déjà deux éloges de madame Geoffrin, en attendant un troisième; ils sont de main de maître : le premier est de M. Thomas, le second de l'abbé de Morellet, et le troisième sera de M. d'Alembert. C'est le gage de leur reconnaissance et le sceau de la célébrité de cette femme étonnante qui a su mériter ces éloges, et la place qu'elle a tenue dans la société, dont l'existence n'a pas eu de modèle parmi nous, et, je crois, n'aura pas de copie.

» Je ne dois ni ne veux prévenir votre jugement sur deux ouvrages de mérite; le second me paraît plus ressemblant, parce qu'il tient plus du naturel qui caractérisait l'original. Je crois qu'il vous plaira davantage; dites-moi si je me suis trompée.

» Adieu, mon cher voisin; ne m'oubliez pas près de votre aimable fille. Veut-elle toujours fuir la société, dont elle pourrait faire l'ornement? Nous avons deux tragédies nouvelles de votre ami; on les dit surprenantes.

Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes;
Tel jadis son vieux sang bouillonnait dans ses veines!

» Je commence à croire que l'esprit ne vieillit plus : vous êtes et vous serez, mon cher voisin, une des preuves de cette vérité, si jamais elle peut s'établir.

» LA COMTESSE D'HOUDETOT.

» Le 3 décembre 1777. »

» Voulez-vous bien faire agréer tous mes compliments à madame la comtesse de Tressan. »

Dans la seconde lettre, madame d'Houdetot invite le comte à assister, chez elle, à la réception de Benjamin Franklin, qui, ainsi que nous l'avons rapporté, vint à Sannois le 22 avril 1781.

« C'est un grand plaisir d'avoir quelques relations avec vous, mon cher voisin, même quand on ose toucher à vos enfants; je parle de vos couplets, car pour les autres il n'y a rien à faire. Je dis donc qu'il est trop heureux de s'attirer d'une manière quelconque les jolis billets que vous écrivez [1] : ils nous réveillent et nous amusent, en attendant que nous nous voyons; ce sera, j'es-

1. Voir à l'Appendice, § V, les vers de M. de Tressan dédiés à madame d'Houdetot.

père, vendredi à dîner avec votre aimable fille et M. Cazanove.

» Je ne sais si M. de Verneuil est encore chez vous, et s'il voudra bien me faire l'honneur d'être de la partie. Nous aurons de quoi bien recevoir le bon Benjamin; c'est un titre que j'aime encore mieux lui donner que celui de Grand, quoiqu'il les mérite tous deux. Il verra le plaisir que nous avons à recevoir un homme de bien et utile au monde. C'est le plus doux et le plus bel emploi des talents, et cet éloge est bien flatteur quand il est aussi véritablement senti que mérité.

» Ainsi, nous célébrerons à ce dîner tout ce qui fait supporter la vie et ce qui l'embellit : *la Liberté et les Grâces*. Il y aura toujours des autels pour tous deux.

» A Sanois, mardi matin. »

Que ces dernières lignes sont belles! Quel attrayant horizon elles ouvrent à l'esprit! La Liberté et les Grâces! Ne retrouvons-nous pas encore dans ces paroles l'influence profonde du philosophe de l'Ermitage? Elles annoncent que

des idées nouvelles sont dans l'air, et que la Révolution est proche.

Que d'amabilité dans l'épître inédite envoyée pour expliquer de petits malentendus de visites!

« Je n'ai, mon cher voisin, aucun des torts que votre lettre semble me reprocher. Dès que j'ai été arrivée à Sanois, j'ai envoyé chez vous : vous n'y étiez plus, et je vois par votre lettre qu'on ne vous a pas fait parvenir le billet que je vous ai adressé à Franconville.

» J'envoie savoir si vous êtes de retour, et quand vous voudrez venir à Sanois dont je ne sors plus, parce que j'ai du monde, et suis de plus assez souvent incommodée. Ma santé se trouve fort dérangée depuis que je ne vous ai vu. Dites-moi donc quand je vous verrai, vous et votre aimable fille, que je retrouverai avec tant de plaisir.

» Si vous n'êtes pas à Franconville, on mettra cette lettre à la poste pour Paris, où elle vous parviendra au moins, et vous saurez, mon cher voisin, que je ne puis ni cesser de penser à vous, ni ne pas chercher des occasions de vous voir, et de vous montrer ma reconnaissance de tous vos obligeants souvenirs.

» Recevez, et madame votre fille, un million de tendres amitiés.

» J'espère que nous aurons le plaisir de voir encore madame de Maupeou [1] avant ses couches, mais je ne puis désirer qu'elle les fasse à la campagne, cela peut avoir trop d'inconvénients.

» LA COMTESSE D'HOUDETOT. »

« M. de Saint-Lambert est ici, et vous fait mille tendres amitiés. Si vous voulez venir dîner avec nous, j'y serai tous les jours, excepté lundi prochain par extraordinaire. »

Le comte de Tressan avait envoyé un de ses ouvrages à madame d'Houdetot. Voici comment elle le remercia : cette lettre est aussi inédite :

« J'ai reçu, avec une reconnaissance bien sensible, l'agréable présent de mon cher voisin. Je le remercie mille fois de me faire jouir, même dans son absence, des charmes de sa belle imagination. Son livre que je vais relire va faire les délices du coin de mon feu, et j'en parlerai souvent avec des personnes qui savent sentir le prix des talents et des grâces.

1. C'était la fille du comte de Tressan.

» Mon aimable voisin sait ce que je pense de tout ce qui sort de sa plume délicate et riante, qui conserve ce feu sacré du bon goût que nous sommes si près de laisser éteindre. S'il se trouvait samedi à Paris, je serais bien heureuse qu'il vînt passer la soirée avec moi, ainsi que le chevalier de Tressan dont j'ignore la demeure.

» Je prie monsieur le comte et madame la comtesse de Tressan de recevoir mes plus tendres compliments.

» LA COMTESSE D'HOUDETOT. »

Quel poète n'eût été fier d'envoyer ses vers à une pareille femme? Il me semble voir son sourire devant les belles descriptions et les passages d'amour. C'était là le moyen de lui plaire et de l'ensorceler.

3° *Lettres à Jean-Jacques Rousseau. — Les quatre Lettres du Philosophe sur la Vertu et le Bonheur.*

Madame d'Houdetot échangea avec Rousseau de nombreuses épîtres, depuis le fameux jour où elle lui rendit visite à l'Ermitage, au printemps

de 1756, jusqu'au commencement de 1758, et plus tard encore.

Que sont devenues ces lettres? — Un certain nombre furent longtemps conservées par le philosophe. Lorsqu'il fut obligé de quitter Motiers-Travers, en 1765, il les confia avec d'autres papiers et toute une volumineuse correspondance à Du Peyrou, bourgeois de Neuchâtel, Américain de naissance, dont l'amitié était sûre, fidèle et éclairée. Du Peyrou, lui, pour assurer leur conservation, les légua à la Bibliothèque de Neuchâtel où elles sont encore, et où apparemment elles resteront toujours. Ces lettres de madame d'Houdetot sont au nombre de trente-neuf. La première est datée de l'été 1756, et la dernière du 8 décembre 1760.

Nous avons eu le plaisir, pendant un séjour à Neuchâtel, de lire cette correspondance, de tenir dans nos mains les manuscrits originaux, et de ressusciter le passé devant ces feuilles légères, qui, çà et là, ont conservé de la poussière d'or, et révèlent si bien le don d'aimer que possédait madame d'Houdetot.

Quelle émotion j'ai ressentie, en lisant, en

tenant, en contemplant ces lettres! Les vrais érudits connaissent la saveur du document original qu'ils peuvent étudier à loisir. Cette correspondance vraiment a eu pour moi un charme infini, et je me suis plongé en elle comme dans une source divine de jeunesse et d'amour.

En dehors de ces trente-neuf missives, respirant toutes la plus vive sympathie, une grande admiration et une solide amitié, Rousseau reçut de la comtesse un certain nombre de lettres plus affectueuses encore, pendant la période de tendresse qu'ils traversèrent, et qui les occupa fort dans la seconde moitié de l'année 1757. On sait qu'un refroidissement se produisit entre eux, et qu'une basse intrigue, dont Grimm était le coryphée, les éloigna l'un de l'autre. Madame d'Houdetot redemanda ses lettres d'intimité spéciale, Rousseau les rendit à regret, et à son tour redemanda les siennes. La comtesse embarrassée répondit qu'elle les avait brûlées et ne rendit rien. Jean-Jacques toutefois ne crut point à la destruction de ces lettres brûlantes, de ces aveux dont une femme a toujours lieu d'être fière.

A ce sujet, la vicomtesse d'Allard donne ce

témoignage : « Madame Broutain, mon amie (qui demeurait à Cernay, près d'Eaubonne), ayant demandé en ma présence à madame d'Houdetot s'il était vrai qu'elle eût brûlé les lettres de Rousseau, elle répondit : « Oui, je les ai brûlées ; mais » il y en avait une qui était un tel chef-d'œuvre » d'éloquence et de passion, que, ne voulant la » garder, ni la détruire, je l'ai remise à monsieur » de Saint-Lambert. » Madame Broutain demanda à monsieur de Saint-Lambert s'il l'avait conservée : « Je l'ai perdue dans un déménagement », fut sa réponse. Comme il était encore jaloux de Rousseau, je crois que ce sentiment la lui avait fait détruire. »

Saint-Marc Girardin tenait d'un de ses amis, M. Hochet, un récit analogue, au sujet de ces fameuses lettres.

« Je lui parlais un jour, dit-il, de la scène du bosquet. « Je connais bien ce bosquet d'Eau- » bonne, me répondit M. Hochet, et j'y ai bien » souvent causé avec madame d'Houdetot, vieille, » mais toujours aimable, et avec monsieur de » Saint-Lambert, vieux aussi, et un peu gron- » deur. Un jour je parlai de ces lettres, et madame

» d'Houdetot me répondit fort simplement qu'elle
» les avait brûlées, excepté quatre, qu'elle avait
» remises à monsieur de Saint-Lambert; je me
» tournai vivement vers celui-ci, en lui deman-
» dant ce qu'il en avait fait. — Brûlées aussi, me
» répondit le vieux philosophe avec un sourire
» et une grimace. Je me tus, malgré ma curiosité,
» qui me poussait à lui demander s'il les avait
» lues et si elles étaient bien ardentes... »

Malgré ces affirmations, nous l'avons dit, un doute n'a point cessé de planer sur la destruction des lettres d'amour de Rousseau, et même on nous a désigné la famille qui les aurait encore en sa possession.

Mais revenons à ces épîtres précieusement conservées à Neuchâtel, et donnons-en une brève analyse, avec les passages les plus caractéristiques.

Madame d'Houdetot, qui connaissait le caractère ombrageux de l'écrivain de la *Nouvelle Héloïse*, s'efforce presque toujours, quand elle lui écrit, de calmer son esprit, de le rassurer, de le consoler. Telle une sœur à l'égard d'un frère affectionné. Écoutons-la :

« Été de 1757... J'envoie avec inquiétude, mon cher citoyen, savoir de vos nouvelles. Vous n'étiez pas en bon état quand vous m'avez écrit, et votre incommodité m'inquiète. C'est trop d'être triste et d'être malade, et quoique votre imagination travaille souvent à vous rendre malheureux, vous n'en êtes pas moins à plaindre, et je ne m'en afflige pas moins de ce que vous souffrez. Qu'elle ne mette pas au moins au nombre de vos peines celle d'être oublié et abandonné de moi. Cela ne peut être. Je m'afflige sincèrement de ce que vous souffrez et plains tous vos maux comme vos injustices.

» Croyez qu'il m'en coûte beaucoup d'être si près de vous et de ne pouvoir pas vous voir. Faites-moi dire de vos nouvelles, et trouvez bon que je vous conjure au nom de l'amitié, si votre état a besoin de quelques secours, de vouloir bien vous adresser à moi; vous feriez un crime envers elle de me refuser ce que je vous demande. »

Peu de temps après, nouvelle lettre pleine de sollicitude pour amener un rapprochement entre Jean-Jacques, Grimm, et Diderot. Elle y

définit bien l'affection qu'elle veut et peut lui accorder :

« J'ose me placer dans votre cœur auprès de vos amis. Si la vivacité d'un sentiment que vous connaissez, et qui m'unit à un être (Saint-Lambert) dont je suis inséparable, dérobe quelque chose dans mon cœur à la perfection de l'amitié, il en reste une pour vous assez douce et assez tendre encore pour que vous me donniez quelque retour pour les sentiments que je puis vous donner, et que vous ne me fassiez point de reproche de ceux dont je ne puis disposer. Si l'amour et l'amitié réunis dans mon cœur pour un seul objet depuis cinq ans et pour toute ma vie, occupent la partie la plus sensible de mon âme, ils ne me laissent point sans sentiments pour le mérite et la vertu, pour un cœur sensible qui m'a promis de l'amitié et pour qui je conserverai toute ma vie toute celle dont je puis être encore susceptible. »

Certes, Rousseau ne demandait pas mieux que d'être apprécié pour son talent naissant, pour son génie qui montait à l'horizon, et pour les sentiments de vertu qu'il portait en lui : mais il eût

préféré encore les aveux de l'amour à ceux de l'amitié, si tendre fût-elle.

Dans cette même lettre, nous trouvons ces belles paroles : « Sachons gré aux hommes de leurs bonnes actions, et tâchons d'oublier leurs mauvaises, du moins autant que la prudence peut le permettre ; il est si dur de mal penser de quelqu'un ! »

Au mois d'octobre 1757, madame d'Houdetot se trouve à Paris : Rousseau se débat contre les perfidies de ses faux amis et a le cœur ulcéré. Elle lui écrit :

« Je vous en conjure, mon cher citoyen, ne vous livrez pas à la noire mélancolie qui vous obsède : c'est la première prière de mon amitié, et c'est la plus pressante. Ne vous croyez jamais seul sur la terre puisque vous y avez des amis, et ne leur faites point l'injure de penser qu'ils puissent vous oublier ou vous abandonner. Ne m'affligez plus par votre tristesse et ne m'outragez plus par votre inquiétude ; rendez-moi justice et soyez raisonnable, et nous serons contents l'un de l'autre. Il semble que votre cœur aigri se plaise

à nourrir et à augmenter les sentiments qui l'affligent; c'est sans doute l'effet de vos maux et de la saison. Quelle qu'en soit la cause, je vous plains; je suis plus en état de plaindre mes amis que de les consoler. D'ailleurs, il est souvent plus doux d'être plaint que d'entendre des consolations que le cœur ne reçoit pas toujours. Puisse la part que je prends à vos maux les adoucir! »

Madame d'Houdetot, on le sent, aimait sincèrement Rousseau. Elle le voulait heureux, calme, souriant comme elle. Elle atteint les dernières limites où puisse aller l'amitié : un pas de plus, ce serait l'amour.

Le 26 octobre, elle écrit une très longue lettre, où son cœur se fond délicieusement.

« Votre amitié, dit-elle, ajoute au bonheur de ma vie, que l'amour faisait déjà; je jouis du plaisir de les voir réunis pour embellir mes jours et pour me faire goûter toute la félicité dont une âme sensible puisse être susceptible. Si j'avais pu former encore quelque désir, ç'aurait été sans doute, après un amant tel que lui, d'avoir un ami tel que vous à qui je pusse parler, qui sût m'en-

tendre, qui l'aimât, qui sentît tout ce qu'il vaut, et à qui je pusse faire comprendre que l'amour, tel qu'il est dans mon âme, ne peut la dégrader, et n'est capable que d'ajouter à ses vertus. »

Madame d'Houdetot aborde ici ce sujet vaste comme le monde, l'amour. Elle nous en donne une admirable définition :

« Ne méprisons pas, mon ami, un sentiment qui élève autant l'âme que le fait l'amour, et qui sait donner tant d'activité aux vertus. L'amour, tel que nous en avons l'idée, ne peut subsister dans une âme médiocre, et il ne peut jamais avilir celle qu'il occupe, ni lui inspirer rien dont elle ait à rougir. »

Elle reviendra, dans une lettre suivante, sur la conception qu'elle s'est faite de l'amour, et sur la place qu'il occupe en sa vie. En attendant, elle enveloppe Rousseau de tendresse.

« J'avais besoin, mon ami, de vous parler de l'attendrissement que notre dernière entrevue m'a donné, le souvenir n'en sortira jamais de mon cœur. Après l'objet dont vous connaissez sur moi tout l'empire, vous m'avez paru ce qui était le

plus digne de mon amitié; croyez que je ne prodigue jamais ce mot respectable, et qu'il est pour moi, après l'amour, le plus délicieux des sentiments. Ne croyez donc pas que je le prodigue ou que je le profane, et comme après lui vous êtes de mes amis le plus sensible, vous êtes aussi celui que j'aimerai le plus. »

La situation de Rousseau vis-à-vis de madame d'Épinay, sa bienfaitrice, qui lui donnait l'hospitalité à l'Ermitage de Montmorency, devint de plus en plus tendue : le philosophe prit la résolution de quitter la maison offerte par l'amitié, et vécut dans l'anxiété jusqu'à ce que son projet fût mis à exécution. La bonne comtesse s'alarme, elle voudrait une réconciliation générale, elle multiplie ses lettres à l'écrivain, et intervient même auprès de sa belle-sœur, à qui elle dit :

« Vous avez su, ma chère sœur, une partie des vivacités de notre hermite. Accoutumée à son caractère depuis dix ans que vous êtes son amie, vous devez l'être à l'indulgence pour lui, et vous ne devez donner de valeur à ses propos que celle qu'il y donnera lui-même, quand il pourra y

songer de sang-froid. Je vous avoue que je l'ai pressé de ne point quitter l'Hermitage. Laissez-le quelque temps à lui-même et à ses réflexions, et vous le trouverez tel qu'il a toujours été pour vous, avec toute l'estime, l'amitié et la reconnaissance qu'il vous doit. »

Les efforts de madame d'Houdetot ne peuvent conjurer la rupture. Elle comprend qu'avec un homme sensible et impressionnable comme Rousseau, il n'y a point à lutter. Alors, elle se résigne et le gronde affectueusement. De Paris elle lui écrit le 2 décembre, et lui exprime le désir de le voir. Cette lettre renferme des paroles significatives sur l'amour; l'admirable femme s'y peint tout entière :

« Je m'occupe beaucoup de ma santé, mon cher citoyen; elle est trop chère à tout ce à quoi mon cœur s'attache pour n'y pas donner tous mes soins; c'est par eux que j'aime la vie, et c'est pour eux que je la veux conserver. O amour! O amitié! Tant que vous existerez pour moi, vous embellirez mes jours et vous me les rendrez

chers. Ne me demandez pas quelle est ma vie? Je remplis indifféremment les devoirs de la société, auxquels je ne fais que me prêter; je vais aux spectacles pour mon amusement et ma dissipation. Mais, mon occupation la plus chère, la plus continue, la plus délicieuse, c'est de me livrer aux sentiments de mon cœur, de les méditer, de m'en nourrir, de les exprimer à ce qui me les donne. Voilà ce qui compose ma véritable vie, et qui me fait sentir le plaisir d'exister. »

Quelle femme a jamais parlé de l'amour avec cette hauteur de vue, cette sincérité, cette franchise? Elle lui donne la première place, et de beaucoup la plus élevée; le reste, divertissements, plaisirs du monde, société, n'est que l'accessoire de la vie. Elles sont rares, les créatures d'élite qui pensent ainsi et trouvent un tel langage. Ce cri touchant, qui révèle le fond d'une âme, indique une essence supérieure, et correspond à l'idéal le plus noble qu'on se puisse faire de la créature humaine. Et quelle simplicité dans l'expression! C'est sans effort que madame d'Hou-

detot dit ces belles paroles, et fait cette confidence, bien digne du génie de Rousseau. Elle parle selon sa nature, selon son cœur.

Rousseau a quitté l'Ermitage, l'expérience qu'il vient de faire l'a navré, son caractère ombrageux voit partout des ennemis, et il veut rompre avec la comtesse même. Les lettres qu'il lui adresse alors ne sont pas toutes connues, mais on peut juger de leur ton amer et désolé par les réponses de madame d'Houdetot. Elle s'attriste de cette rupture proposée, et lui dit, le 9 janvier 1758 :

« Croyez que, malgré le parti que nous prenons, nous nous intéresserons toujours l'un à l'autre; nous nous devons de l'estime, et nous aurons toujours l'un pour l'autre de l'amitié. Je vous le dis encore, je rends justice à vos vertus, et, malgré vos injures et ce que je vois dans votre caractère qui ne s'accorde pas avec le mien, je ne cesserai point de vous estimer et même de vous aimer, et pour ne pas avoir un commerce si suivi, nous n'en serons que plus tranquilles et meilleurs amis. »

Le lendemain, 10 janvier, elle craint de l'avoir contristé, et reprend le langage du dévouement :

« Mon amitié pour vous ne peut s'accommoder du parti que j'ai pris. Je n'ai pu me résoudre à abandonner un ami dans le temps que les autres l'abandonnent, et, fût-ce par sa faute, il suffit qu'il soit malheureux et qu'il me soit attaché encore pour que je ne puisse m'y déterminer. M'eût-il offensée, je dois plutôt sentir son malheur que ses fautes, surtout tant que je pourrai penser que mon amitié peut être de quelque consolation pour lui. Je me repens donc, mon cher citoyen, de ce que j'ai fait; je ne rougis point de vous en demander pardon, et j'en suis trop punie si j'ai causé un instant de chagrin de plus à un être qui est déjà malheureux, et qui est mon ami. »

On se sent vraiment pris d'admiration devant tant de générosité, d'élévation de caractère, d'humanité.

La correspondance des deux amis se poursuivit encore jusqu'au printemps de 1758. A la date du 6 mai, madame d'Houdetot écrivait à Rousseau

une lettre qui le « plongea, dit-il lui-même, dans une affliction nouvelle, la plus sensible qu'il eût encore éprouvée. » Voici ce qui était arrivé : Diderot avait trahi le secret du philosophe, confié cependant sous le sceau du serment, en répétant de divers côtés qu'il était amoureux fou de la comtesse. La nouvelle se répandit dans les salons, et, de tous côtés, on en parla avec le sourire de la malignité.

Madame d'Houdetot fut très sensible à ces bruits fâcheux, qui atteignaient sa réputation ; de là la fameuse lettre du 6 mai à Rousseau.

« J'ai, dit-elle, à me plaindre de votre indiscrétion et de celle de vos amis. Je vous aurais gardé toute ma vie le secret de votre malheureuse passion pour moi, et je la cachais à celui que j'aime pour ne pas lui donner de l'éloignement pour vous. Vous en avez parlé à des gens qui l'ont rendue publique et qui ont fait voir contre moi des vraisemblances qui pouvaient nuire à ma réputation. Ces bruits sont parvenus depuis quelque temps à mon amant, qui a été affligé que je lui eusse fait mystère d'une passion que je

n'ai jamais flattée, et que je lui taisais dans l'espérance que vous deviendriez raisonnable, et que vous pourriez être notre ami. J'ai vu en lui un changement qui a pensé me coûter la vie. La justice qu'il me rend enfin sur l'honnêteté de mon âme et son retour à moi m'ont rendu mon repos; mais je ne veux pas risquer de le troubler davantage, et je me dois à moi-même de ne pas m'y exposer. Je dois aussi à ma réputation de rompre tout commerce avec vous, je ne puis en conserver qui ne soit dangereuse pour elle... Depuis qu'il est établi dans le monde que vous êtes amoureux de moi, il ne serait pas décent pour moi de vous voir en particulier. Je l'ai fait dans un temps où j'ai cru que votre passion resterait cachée, et où vous demandiez à mon amitié de vous aider à vous guérir... J'enverrai savoir de vos nouvelles avec intérêt, et soyez persuadé que, malgré le parti où ma réputation, le soin de mon bonheur et de mon repos m'obligent, je ne cesserai jamais de m'intéresser à vous. »

C'était la fin. Rousseau en reçut une blessure qui ne se ferma jamais complètement, mais il

avait une autre maîtresse, la gloire, qui le consola largement des déboires de son séjour à l'Ermitage. Des sommets où étincela bientôt son génie, il dut prendre en pitié les pygmées, comme Grimm, qui un moment avaient cherché à troubler sa vie, et continuèrent à s'agiter dans leur néant.

Le but odieux de Grimm, qui pourtant devait tant à Rousseau, avait été non seulement de l'obliger à quitter l'Ermitage, mais encore à s'éloigner de la France et à retourner à Genève. A ce prix seulement, Grimm aurait dormi content. C'est ainsi que je relève ce passage dans une de ses lettres à madame d'Épinay :

« Votre réponse à la lettre de Rousseau est très bien; mais on dit qu'il semble moins pressé de sortir de votre maison; pour moi, je crois qu'après tout ce qui s'est passé, vous ne pouvez l'y laisser sans vous manquer. »

On sent, à ces paroles perfides, combien il tarde à l'honnête Grimm que Jean-Jacques ne soit plus à l'Ermitage. Dégoûté, pensait-il, il quittera la France, et nous en serons délivrés, et il ne nous écrasera plus de sa supériorité.

Dans une lettre du 3 novembre 1757 à Rousseau, Grimm n'avait pu déguiser son intime désir, et lui disait :

« Il est vrai qu'ayant appris, à mon retour de l'armée, que, malgré toutes mes représentations, vous aviez voulu partir pour Genève, il y a quelque temps, je n'ai plus été étonné de la surprise de mes amis de vous voir rester, lorsque vous aviez une occasion si naturelle et si honnête pour partir. »

Quelle atroce perfidie! quelle bassesse!

La rupture entre le philosophe et madame d'Houdetot ne fut pas complète. Il ne chercha plus à la revoir, il est vrai, mais il continua à lui écrire. Dans une lettre datée du 12 juillet 1758, il y a un curieux passage : Rousseau y parle à la fois comme un ami et comme un maître dans l'art de penser.

« Je vous crois, dit-il, un bon naturel; c'est cette opinion qui m'attache encore à vous : mais une grande fortune sans adversité a dû vous endurcir l'âme; vous avez trop peu connu de

maux pour être fort sensible à ceux des autres. Ainsi, les douceurs de la commisération vous sont encore inconnues. N'ayant su partager les peines d'autrui, vous serez moins en état d'en supporter vous-même, si jamais il en vient : et il est toujours à craindre qu'il n'en vienne, car vous n'ignorez pas que la fortune même n'en garantit pas toujours; et, quand elles nous attaquent au milieu de ses faveurs, quelles ressources lui reste-t-il pour les guérir?

» Veuille le ciel tromper ma prévoyance! En ce cas, mes soins n'auront été qu'inutiles, et il n'y aura point de mal au moins à les avoir pris. Mais si jamais votre cœur affligé se sent besoin de ressources qu'il ne trouvera pas en lui-même, si peut-être un jour d'autres manières de penser vous dégoûtent de celles qui n'ont pu vous rendre heureuse, revenez à moi si je vis encore, et vous saurez quel ami vous avez méprisé. Si je ne vis plus, relisez mes lettres; peut-être le souvenir de mon attachement adoucira-t-il vos peines. Peut-être trouverez-vous dans mes maximes des consolations que vous n'imaginez pas aujourd'hui. »

Quelle profondeur d'idées! Quelle sagesse! Et, en même temps, quelle fierté d'homme supérieur!

Préoccupé de ses ouvrages, attiré et distrait par une autre société, celle de la maréchale de Luxembourg, n'étant plus troublé par la vue, la présence de la femme aimée, Rousseau sent l'apaisement se faire en lui; sa passion se calme, il semble sourire de ses transports défunts, et son amour, avec le temps qui s'écoule, cesse d'être un orage en son âme et dans ses sens, mais s'y transforme en paisible souvenir.

C'est, nous le pensons, à l'heure de ce coucher de soleil, de ce crépuscule baigné de fraîcheur et de rayons mourants, que le grand homme adressa à madame d'Houdetot les quatre Lettres fameuses sur *la Vertu et le Bonheur*, conservées dans la famille Moultou, et connues seulement depuis peu. Ces Lettres, qui constituent des copies, des doubles, ou des *brouillons* de celles qui furent envoyées à la destinataire, furent remises par Rousseau, avec le reste de ses papiers, à Paul Moultou, son ami qui, de Genève, lui rendit visite à Ermenonville peu de temps avant sa mort, en juin 1778. Paul Moultou, ministre pro-

testant, né à Montpellier, était, comme Du Peyrou, un homme sûr, un cœur excellent, un esprit élevé. Ainsi que lui, il avait pour le philosophe une affection, un dévouement à toute épreuve. En confiant et en léguant ses papiers, ses lettres, ses œuvres inédites, et le soin de veiller sur sa mémoire à ces deux hommes, Rousseau avait fait un bon choix. Nul n'était plus digne d'accomplir cette haute mission.

Dans les quatre Lettres dont nous parlons, l'écrivain semble rechercher, à la prière de Sophie, c'est-à-dire de madame d'Houdetot, quelle est la source, la base solide du bonheur : il conclut, en se citant comme exemple, qu'on n'y peut guère arriver que par la vertu.

Ce sont là des pages incomparables. Quand on les a lues, on reste confondu devant le génie de Rousseau. Au point de vue moral et intellectuel, elles font éprouver une impression de joie pareille à ce bien-être qu'on ressent sur la cime des montagnes, où l'air est pur et vivifiant, où l'œil découvre un magnifique horizon, où la nature se révèle dans tout son prestige, où l'âme enfin s'enivre de l'immortelle poésie de l'univers. De

ces Lettres jaillit sur Sophie qui les provoqua un reflet magique; c'est pourquoi nous voulons nous y arrêter un moment.

La première Lettre débute ainsi : « Vous cherchez à m'embarrasser plus qu'à vous instruire en me demandant qu'est-ce que la vertu? Je pourrais vous dire en deux mots que c'est ce que nul ne peut apprendre que de soi-même, et que vous ne saurez jamais, si votre cœur ne vous a répondu d'avance. »

Alors, dira Sophie, à quoi bon cette correspondance? Rousseau répond : « Ce que je n'aurai pu faire pour vous, je tâcherai de le faire pour moi-même. Se livra-t-on jamais sans fruit à l'étude de la vertu? Non, ses divins effets sont incompréhensibles, elle échauffe même avant d'éclairer, on l'aime aussitôt qu'on la cherche, on la sent avant que de la connaître; et dût ma raison s'égarer à sa poursuite, je me consolerai facilement d'une erreur qui me rendrait plus homme de bien. »

Un peu plus loin, je trouve ces lignes si profondément justes : « La nature nous a donné des sentiments et non des lumières, et comme on ne

peut sans injustice nous demander compte de ce que nous n'avons pas reçu, nous aurions trop à nous plaindre, si tant de savoir était nécessaire pour connaître la vertu. »

On pourrait écrire de longues pages sur cette vérité, en réalité très consolante. Il en ressort, en effet, que s'il faut de longues études et de patients efforts pour acquérir un peu de science, il suffit de naître et de grandir dans la simplicité et l'honnêteté pour avoir du cœur, sentir noblement et s'élever jusqu'à la vertu.

Rousseau reconnaît ensuite que, malgré les misères, les corruptions et les injustices de l'état social, l'homme doit cependant se montrer reconnaissant pour les bienfaits que la société lui apporte. Il s'élève alors à des considérations admirables :

« Mais un avantage infiniment supérieur à tous les biens physiques, et que nous tenons incontestablement de l'harmonie du genre humain, est celui de parvenir par la communication des idées et le progrès de la raison jusqu'aux régions intellectuelles, d'acquérir les notions sublimes de

l'ordre, de la sagesse et de la bonté morale; de nourrir nos sentiments du fruit de nos connaissances, de nous élever par la grandeur de l'âme au-dessus des faiblesses de la nature, et d'égaler à certains égards, par l'art du raisonnement, les célestes intelligences; enfin de pouvoir, à force de combattre et de vaincre nos passions, dominer l'homme et imiter la Divinité même. Ainsi, ce commerce continuel d'échanges, de soins, de secours et d'instructions nous soutient quand nous ne pouvons plus nous soutenir nous-mêmes, nous éclaire quand nous avons besoin d'être éclairés, et met en notre pouvoir des biens d'un prix inestimable, qui nous font mépriser ceux que nous n'avons plus. Voilà les vrais dédommagements qui consolent un honnête homme, au sein du malheur, des pertes de la nature et des abus de la société.

» L'antique vigueur de ses membres passe dans ses facultés, sa raison croît sur les ruines d'un corps débile; si l'on donne des entraves à sa liberté, son cœur acquiert un nouvel empire; il obéit à la voix du plus fort, mais il commande à ses passions, et tandis qu'on l'opprime ici-bas, son âme pure

s'élance dans le séjour céleste et jouit d'avance du prix de sa vertu. C'est Hercule qui se sent à la fois brûler sur son bûcher et devenir Dieu. »

Tels sont les précieux avantages que le sage peut retirer de la société, quels que soient ses imperfections et ses vices. En échange, il doit faire bénéficier ses semblables de ses talents, de ses lumières, de sa force, de son génie, sans quoi il serait un ingrat et un barbare.

« Car, dit supérieurement Rousseau, les individus à qui je dois la vie, et ceux qui m'ont fourni le nécessaire, et ceux qui ont cultivé mon âme, et ceux qui m'ont communiqué leurs talents, peuvent n'être plus; mais les lois qui protégèrent mon enfance ne meurent point; les bonnes mœurs dont j'ai reçu l'heureuse habitude, les secours que j'ai trouvés prêts au besoin, la liberté civile dont j'ai joui, tous les biens que j'ai acquis, tous les plaisirs que j'ai goûtés, je les dois à cette police universelle qui dirige les soins publics à l'avantage de tous les hommes, qui prévoyait mes besoins avant ma naissance, et qui fera respecter mes cendres après ma mort. Ainsi, mes bienfaiteurs peuvent mourir, mais, tant qu'il y a des hommes, je

suis obligé de rendre à l'humanité les bienfaits que j'ai reçus d'elle. »

Ces paroles ne sont-elles point touchantes et superbes? Elles devraient être inscrites en caractères d'or dans les écoles et les académies, au fronton des monuments publics, au seuil des temples, à la porte des assemblées délibérantes, partout où l'enfance et la jeunesse se rendent, partout où l'homme, le citoyen va demander un appui, réclamer la lumière, porter la vérité, ou chercher une consolation.

Dans la seconde Lettre et la troisième, Rousseau parle à Sophie des faiblesses de l'homme, au sein de la société, des incertitudes où il s'agite, des prétentions de chaque secte à posséder exclusivement la vérité, de la difficulté de se reconnaître au milieu du dédale des systèmes philosophiques, de nos facultés bornées, de nos sens imparfaits, de nos querelles, des haines, des doutes qui encombrent notre chemin... Que devenir, ô ciel, au milieu de tant de misères? Faut-il s'abandonner au désespoir, et végéter dans la vie comme des naufragés à bout de forces, que la

vague emporte, et va jeter sur le sable, ou briser contre les rochers de la rive? Existe-t-il au contraire un point d'appui pour nos espérances, et avons-nous chance d'en faire la découverte, et de nous y attacher? Rousseau examine cette question vitale dans la quatrième et dernière Lettre, morceau magnifique qui serait tout entier à citer, et dont la profondeur fait songer à Pascal.

« Mais, dit-il, c'est assez déprimer l'homme : Enorgueilli des dons qu'il n'a pas, il lui en reste assez pour nourrir une fierté plus digne et plus légitime. Si la raison l'écrase et l'avilit, le sentiment intérieur le relève et l'honore; l'hommage que le méchant rend au juste en secret, est le vrai titre de noblesse que la nature a gravé dans le cœur de l'homme. »

Le philosophe revient à sa thèse du début : Nous sommes petits par nos lumières, et grands par nos sentiments. Afin d'établir cette vérité, il est amené à parler de lui, ce qu'il fait, comme toujours, avec une éloquence simple et pénétrante. Sur le second penchant de la vie déjà, il s'arrête et tourne la tête vers les jours fiévreux de sa jeunesse. Il s'attendrit au souvenir de ses entraîne-

ments, de ses passions; et il se juge avec la sérénité de l'expérience et de la sagesse. Il écrit :

« Nous sentons en nous-mêmes une voix qui nous défend de nous mépriser; la maison rampe, mais l'âme est élevée...

» A mesure que j'avance vers le terme de ma carrière, je sens s'affaiblir tous les mouvements qui m'ont soumis si longtemps à l'empire des passions. Après avoir épuisé tout ce que peut éprouver de bien et de mal un être sensible, je perds peu à peu la vue et l'attente d'un avenir qui n'a plus de quoi me flatter, les désirs s'éteignent avec l'espérance, mon existence n'est plus que dans ma mémoire; je ne vis plus que de ma vie passée, et sa durée cesse de m'être chère depuis que mon cœur n'a rien à sentir de nouveau.

» Dans cet état, il est naturel que j'aime à tourner les yeux sur le passé duquel je tiens désormais tout mon être, c'est alors que mes erreurs se corrigent et que le bien et le mal se font sentir à moi sans mélange et sans préjugés. Tous les faux jugements que les passions m'ont

fait faire s'évanouissent avec elles. Je vois les objets qui m'ont affecté, non tels qu'ils m'ont paru durant mon délire, mais tels qu'ils sont réellement; le souvenir de mes actions bonnes ou mauvaises me fait un bien-être ou un mal-être durable plus réel que celui qui en fut l'objet.

» Ainsi les plaisirs d'un moment m'ont souvent préparé de longs repentirs; ainsi les sacrifices faits à l'honnêteté et à la justice me dédommagent tous les jours de ce qu'ils m'ont une fois coûté, et pour de courtes privations me donnent d'éternelles jouissances. »

Qui ne serait attendri à son tour par ce chagrin intime où le cœur de Jean-Jacques est comme noyé, submergé! Cette amertume, qu'il exprime avec tant d'intensité, devient, hélas! celle de tous les hommes, à un moment donné de leur carrière. Chacun de nous doit tôt ou tard se reconnaître dans ce tableau navrant, où le grand penseur renonce à l'espérance avec les années, et se réfugie dans le passé riant pour trouver encore quelque douceur à la vie. De là l'impression ineffaçable que laisse en notre âme ce cri si doulou-

reux, si poignant dans sa résignation et sa fatalité.

Nous comprenons maintenant où Rousseau va placer le principe du bonheur : ce n'est point la science qui le procure; elle semble, au contraire, nous troubler davantage, et le philosophe de Genève dirait volontiers avec un célèbre désabusé : « Malheureuse l'ignorance, mais plus malheureux le savoir! » Non, la félicité n'est point là, c'est la pratique du bien, de l'honnêteté, de la justice, bref de la vertu, qui la fait naître dans le cœur de l'homme. Une mauvaise action nous laisse le poison du remords, la joie au contraire succède à l'acte de droiture et de bonté.

« A qui, dit Rousseau, puis-je mieux parler des charmes de ces souvenirs qu'à celle qui me les fait si bien goûter encore? C'est à vous, Sophie, qu'il appartenait de me rendre chère la mémoire de mes derniers égarements par celle des vertus qui m'en ont ramené. Vous m'avez trop fait rougir de mes fautes pour que j'en puisse rougir aujourd'hui; et je ne sais ce qui me rend le plus fier, des victoires remportées sur moi-même, ou du secours qui me les a fait remporter. Si je n'avais écouté qu'une passion criminelle,

si j'avais été vil un moment et que je vous eusse trouvée faible, que je payerais cher aujourd'hui des transports qui m'auraient paru si doux! Privés de tous les sentiments qui nous avaient unis, nous aurions cessé de l'être; la honte et le repentir nous rendraient odieux l'un à l'autre : je vous haïrais pour vous avoir trop aimée, et quelle ivresse de volupté eût pu jamais dédommager mon cœur d'un attachement si pur et si tendre?... Me seriez-vous aussi chère, après avoir comblé mes vœux, que vous l'êtes après m'avoir rendu sage? »

Rousseau se place ici à un point de vue tout à fait élevé : il est sur les cimes, il plane au-dessus des régions mortelles, il domine les passions humaines, il raisonne et il parle comme le divin Platon.

Nous, hélas! faible enfant de la fin de ce siècle, ce n'est point sans de rudes efforts que nous pourrions suivre en son essor le maître sublime. Grande ombre, sois indulgente, et pardonne à notre humanité! Nous dirions, dans notre misère : « Ah! Sophie, combien vous m'êtes » plus chère, après avoir comblé mes vœux! La

» sagesse qui me viendrait de vos refus me
» semblerait bien amère, et je ne suis pas digne
» de la pratiquer!... »

Emporté par son lyrisme, Rousseau achève ainsi :

« Non, Sophie, il n'y a pas un de mes jours où vos discours ne viennent encore émouvoir mon cœur et m'arracher des larmes délicieuses. Tous mes sentiments pour vous s'embellissent de celui qui les a surmontés : ils font la gloire et la douceur de ma vie, et c'est à vous que je dois tout cela : c'est par vous du moins que j'en sens le prix. Ma chère et digne amie, je cherchais le repentir et vous m'avez fait trouver le bonheur.

» Tel est l'état d'une âme qui s'osant proposer à vous pour exemple ne vous offre en cela que le fruit de vos soins. Si cette voix intérieure, qui me juge en secret et se fait sans cesse entendre à mon cœur, se fait entendre de même au vôtre, apprenez à l'écouter, à la suivre; apprenez à tirer de vous-même vos premiers biens; ce sont les seuls qui, ne dépendant point de la fortune, peuvent suppléer aux autres.

» Voilà toute ma philosophie, et, je crois, tout l'art d'être heureux qui soit praticable à l'homme. »

Au fond, toute cette lettre n'est qu'un immense cri d'amour pour madame d'Houdetot. Rousseau l'aime à jamais. L'impérieux délire des sens est apaisé, il est vrai, mais l'âme est toujours délicieusement imprégnée du cher souvenir. Celui qui aime véritablement est heureux dans la volonté et par la volonté de l'être aimé. Le philosophe avait respecté celle de Sophie, et fatalement cette pensée devait l'enivrer de bonheur.

En 1760, il envoya à la comtesse un exemplaire de *la Nouvelle Héloïse*, et poussa même l'amitié jusqu'à faire pour elle une copie de ce célèbre ouvrage. Voici comment elle le remercia :

« Madame d'Houdetot accepte avec remerciement et sensibilité l'exemplaire de la Julie que M. Rousseau a bien voulu lui destiner. Elle était digne de cette distinction de sa part par le cas qu'elle fait de l'ouvrage, et celui qu'elle fera toujours de l'auteur. Elle le remercie encore de celui qu'il va lui copier; elle va l'attendre avec

impatience comme tout ce qui vient de lui. Elle lui fait mille sincères compliments. »

Dans la dernière lettre, du 8 décembre 1760, elle lui demande de vouloir bien faire pour elle une copie de l'*Émile*, et le remercie d'avoir consenti à communiquer, sur sa prière, une copie de l'*Héloïse* au roi de Pologne. « Madame d'Houdetot, dit-elle en terminant, fait mille compliments à M. Rousseau, et le prie de lui dire des nouvelles de sa santé. »

Cette façon de lui parler à la troisième personne devait souverainement déplaire à l'écrivain. C'est à peine s'il l'eût tolérée de la part d'un prince ou d'un roi. Il y a lieu de penser que dès lors toute vraie correspondance cessa entre son amie et lui. Ils ne se virent plus, ils ne s'écrivirent plus : ce fut fini entre eux par ce qui constitue extérieurement les relations humaines, mais ils ne s'oublièrent point. L'auraient-ils pu? — Non. Au fond de leur être, ils s'aimèrent toujours, et ces mystérieuses amours eurent pour eux, qu'on n'en doute pas, une félicité infinie.

« Nous nous intéresserons toujours l'un à

l'autre », avait écrit la comtesse. Elle le prouva en 1765, lorsque le philosophe, persécuté par l'intolérance et par l'envie, dut quitter l'île Saint-Pierre, où il goûtait un peu de bonheur, et se trouva errant par le monde. Saint-Lambert et elle furent au nombre de ceux qui lui offrirent un asile. Ils lui proposèrent de le recueillir en Normandie ou en Lorraine. Nous en avons comme preuve une lettre de madame de Verdelin, qui, à la date du 28 novembre 1765, dit à Rousseau : « Madame d'Houdetot, M. de Saint-Lambert, s'occupent de vous on ne peut plus honnêtement. L'un vous offre un repos en Normandie, l'autre en Lorraine. » Ce témoignage d'amitié fait honneur à la comtesse et au poète. Rousseau, dans une certaine limite, leur appartenait, était des leurs, par les liens passés.

Les souvenirs de la sympathie, de l'affection, d'un bonheur envolé goûté ensemble valent bien, dans certains cas, les liens de la famille, parfois si insignifiants, si pleins de perfidie, d'intrigues et de bassesse. Il est beau, il est consolant de voir les amants d'Eaubonne s'apitoyer sur les malheurs du grand homme, et tenter d'y porter remède.

L'affectueuse admiration de madame d'Houdetot survécut au philosophe, puisque nous la voyons, de longues années après sa mort, orner de son buste en marbre le parc de Sannois, sa nouvelle résidence, et parler de lui sans cesse avec le respect que l'on doit au génie.

VI

RELATIONS AVEC SAINT-JOHN DE CRÈVECŒUR. LETTRES A ALLY DE CRÈVECŒUR.

I. — Le comte d'Houdetot était lié de longue date avec une famille originaire, comme lui, de Normandie, la famille de Crèvecœur. Il s'intéressait spécialement à un de ses membres, Saint-John ou Saint-Jean de Crèvecœur, esprit scientifique, vulgarisateur ardent en fait de relations commerciales, écrivain de mérite, homme de cœur, qui, très jeune, était parti pour l'Amérique, et était rentré en France en 1781, âgé de quarante-six ans.

Le principal ouvrage de Saint-John de Crèvecœur a pour titre : *Lettres d'un Cultivateur américain*. Il fut très lu et très apprécié en son

temps, surtout par Turgot et les économistes. Marié en Amérique, Crèvecœur avait laissé sa famille en ce pays, sauf un fils, nommé Ally, qu'il avait ramené avec lui. Il retourna ensuite aux États-Unis, en qualité de consul de France à New-York, puis, après nous avoir rendu dans ce poste d'éminents services, il fut privé de sa charge au moment de la Révolution, et il revint définitivement en France, où il mourut en 1813.

Comme nous allons le voir, Crèvecœur eut des relations fort intéressantes avec madame d'Houdetot. Il devint son protégé et son ami; de plus, il nous a laissé sur elle des souvenirs et des documents précieux. Il était donc nécessaire de rappeler d'abord brièvement sa carrière.

Ce fut trois mois environ après son retour en France, à la fin de 1781, que madame d'Houdetot, sur la recommandation de son mari, invita Crèvecœur à venir la voir. Le nouveau débarqué, qui avait été absent pendant vingt-sept ans, parlait mieux l'anglais que le français. Il craignit de mal s'exprimer devant une femme de la société, et il ajourna sa visite. Il faut l'entendre raconter lui-même ses impressions, qu'il a consignées

dans des papiers de famille, des notes et quelques cahiers : nous avons le bonheur de les connaître par un de ses descendants, M. Robert de Crèvecœur[1].

Tout ce qui, dans ces papiers, se rapporte à madame d'Houdetot nous a paru avoir de l'importance, aussi y ferons-nous de larges emprunts. Ce sera, nous le pensons, une véritable bonne fortune pour les amis du XVIIIe siècle qui ne connaissent pas ces documents, de les avoir sous les yeux.

Avant de parler de la comtesse, Crèvecœur raconte que deux fois par semaine il allait chez Buffon, en compagnie de Turgot. Il écrit, à ce propos, cette page délicieuse :

« Ce fut à la table de M. de Buffon, ce fut dans son salon, pendant les longues soirées d'hiver, que, pour la première fois, je redevins tout à coup sensible aux grâces, aux beautés, à la timide pureté de notre langue qui, pendant mon long séjour dans l'Amérique septentrionale, m'était devenue étrangère, et dont j'avais presque perdu

1. *Saint-John de Crèvecœur, sa vie, ses ouvrages.*

l'usage, mais non la mémoire. Jamais je n'oublierai l'impression que firent sur mon esprit les conversations lumineusement instructives de ce grand peintre de la nature, dont je venais de lire les ouvrages, ni la complaisance avec laquelle il répondit à mes questions... J'ai eu le bonheur de conserver l'estime et la bienveillance de M. de Buffon jusques à sa mort. »

Il y a quelque chose de touchant à voir ce Français, qui a presque oublié sa langue, en saisir de nouveau l'harmonie et la beauté, dans le salon d'un de ceux qui l'ont le mieux parlée. Retrouver son idiome, c'est retrouver son berceau, sa patrie, le souvenir des aïeux. Quelle douce émotion! Quelle douce joie! Et comme je comprends qu'un esprit élevé et cultivé la ressente!

Revenons à madame d'Houdetot. Après avoir reçu sa première lettre, Crèvecœur dit :

« Comme je savais déjà, d'après ce que j'avais entendu dire à M. de Lacépède à la table de M. de Buffon, que madame d'Houdetot était extrêmement liée avec les savants les plus distingués, et était elle-même très instruite, l'idée un peu vani-

teuse peut-être de mon ignorance, même de ma langue, me frappa si vivement que, sous prétexte d'incommodité, je lui écrivis pour remettre à un temps indéfini l'honneur d'aller lui présenter mon respect et mes remercîments.

» Je ne sais plus ce qu'elle observa dans le style de ma lettre (que j'écrivis d'abord en anglais et ensuite traduisis tant bien que mal en français), mais les tournures bizarres de mes phrases, l'usage de mots qu'alors je croyais être français, au lieu de lui inspirer du mépris pour un homme qui ne savait même pas sa langue, augmenta encore le désir de le voir... Elle m'écrivit une seconde lettre plus aimable encore pour me dire qu'elle consentait à ce que je ne vinsse la voir qu'après mon entière guérison. Je m'applaudissais de mon succès; plus d'un mois de silence me faisait espérer qu'elle m'avait oublié, lorsque je fus inopinément menacé de voir cette dame venir me chercher. Ce fut Girard (secrétaire de madame d'Houdetot) qui m'apporta sa lettre! Vaincu par ce dernier trait de bonté que j'étais loin de mériter, je pris enfin le parti de me conformer à ses injonctions.

» De combien de petites anecdotes, d'incidents, de scènes touchantes ne pourrai-je pas vous entretenir! Comme cette dame m'accueillit! Avec quelle promptitude elle me devina, me rassura! Comme, à force de persévérance, de petites choses flatteuses, imperceptibles, elle fit de moi un nouvel homme! Quels progrès rapides dans la connaissance du français, dans celle des usages du monde, etc., le désir de mériter l'estime de cette nouvelle amie ne me fit-il pas faire!...

» Une suite de petits événements m'ayant mérité l'amitié et l'estime particulière de cette respectable famille, elle m'invita à demeurer chez elle, où je fus bientôt considéré comme un ancien ami.

» Bientôt après, madame d'Houdetot me présenta aux familles La Rochefoucauld-Liancourt, d'Estissac, Breteuil, Rohan-Chabot, Beauvau, Necker, etc. Vers la même époque, je fis connaissance avec les académiciens d'Alembert, Delille, La Harpe, Marmontel, Suard, Grimm, Rulhière. J'accompagnai cette nouvelle amie dans la plupart de ses visites, aux spectacles, aux concerts publics, et même aux châteaux de ses amis dans

les environs de Paris, tels que le Val, le Marais, Méréville, La Roche-Guyon, etc., où elle passait souvent plusieurs jours. »

Saint-John de Crèvecœur fut un heureux parmi les heureux. Quel lettré, quel savant, quel poète n'eût ambitionné d'être ainsi présenté dans les salons et les châteaux par la muse d'Eaubonne et de Sannois?

Au château du Val, il connut le maréchal de Beauvau et la maréchale, grande amie de madame d'Houdetot; le domaine du Marais appartenait au frère de celle-ci, Alexis-Janvier La Live de la Briche; le duc de La Rochefoucauld possédait La Roche-Guyon, et M. de Laborde habitait Méréville.

C'est au château de Méréville que plus tard, pendant les étés de 1807 et 1808, apparaît Chateaubriand, paré de sa gloire naissante. C'est là que, devant un auditoire choisi, il fit des lectures des plus belles pages des *Martyrs*. Il était friand, avide même des applaudissements et des suffrages que lui valaient ces lectures, faites sous de beaux ombrages, dans un cadre harmonieux de

verdure, de fleurs et de parfums, et devant les femmes les plus intelligentes, par conséquent les plus séduisantes de son époque.

Nous avons trouvé récemment une vieille estampe représentant ce séjour enchanteur, qui vit la comtesse d'Houdetot se promener sous ses beaux arbres, avant les orages de la Révolution. Il nous semblait l'apercevoir, au milieu d'un cercle attentif, égayant la conversation par ses spirituelles réparties, ou bien, assise à l'écart, sur quelque vieux banc du parc, crayonnant de jolis vers pour les amis qui lui donnaient l'hospitalité.

Madame Vigée Le Brun, qui visita Méréville, en parle avec enthousiasme. « Le père de M. de Laborde, dit-elle, dont la fortune était immense, a dépensé des millions pour embellir ce séjour vraiment enchanteur. Nulle part on ne peut voir des sites plus variés, de plus beaux arbres, une végétation plus abondante, et nulle part l'art n'est venu ajouter aux beautés de la nature avec un goût mieux entendu... Les rochers, qui sont immenses et qui ont dû coûter des trésors, les cascades, les temples, les pavillons, tout est à sa

place et concourt au charme du coup d'œil. Sur un des points les plus élevés du parc est une colonne dont la hauteur égale celle de la place Vendôme. Du sommet de cette colonne la vue embrasse l'ensemble du parc et une campagne magnifique dont l'horizon s'étend à vingt lieues. Un de ces temples, appelé le temple de la Sibylle, est la copie exacte de celui de Tivoli, mais restauré dans son entier avec un soin et un goût parfaits... Enfin, il serait trop long d'énumérer tout ce qui fait du parc de Méréville un lieu de délices, qui surpasse selon moi tout ce qu'on peut voir en Angleterre dans ce genre. »

C'était là, on le voit, un cadre digne de l'amie de Rousseau, comme de Chateaubriand. Les splendeurs de Méréville s'harmonisaient avec ces hautes et nobles intelligences ; ces rochers, ces cascades, ces temples, ces arbres magnifiques, toute cette nature enchanteresse et toutes ces merveilles de l'art devaient s'enorgueillir d'abriter de tels hôtes, et de leur donner la sensation de la Beauté.

Pour en revenir à Crèvecœur, madame d'Houdetot le considérait comme un grand écolier qu'elle devait former aux usages d'une société

qu'il ne connaissait plus. C'était pour elle un devoir et un plaisir. Il assistait à ses dîners de philosophes et de lettrés, ainsi qu'à ses réceptions du jeudi. Il écrit à ce propos :

« La conversation était un mélange délicieux d'anecdotes, de plaisanteries, d'aventures du jour, d'observations et de jugements sur des ouvrages nouveaux, de récits assaisonnés de tout ce que l'esprit, la vivacité et la gaieté française ont de plus séduisant.

» M. le comte d'Houdetot, qui était beaucoup plus militaire et homme d'affaires que savant, me disait souvent la veille de ces dîners : « Ah » çà! mon ami, ne vous avisez pas demain de » nous faire faux bond; vous me remplacerez, » entendez-vous? Cette surabondance d'esprit » souvent si bruyante me fatigue; j'irai dîner rue » de l'Université avec de bons amis qui, comme » moi, n'admirent que le bon temps renforcé... » Prenez garde de devenir savant; nous avons » déjà trop de ces messieurs... »

» Je voulus conserver quelques souvenirs de ces jours fortunés, entreprise que leur effrayante

rapidité ne me permit pas de continuer; cependant, tous les jeudis, j'étais obligé de rendre compte des principales observations que je faisais dans mes courses journalières.... »

M. Robert de Crèvecœur fait justement remarquer combien une pareille initiation devait charmer son aïeul, esprit novateur, toujours avide de sensations intellectuelles et de découvertes scientifiques. « Comment, dit-il, concevoir ailleurs que dans le Paris d'alors ces réunions charmantes où l'esprit et le savoir s'alliaient à la gaieté et à la galanterie, ces conversations pétillantes où les sujets les plus graves s'agitaient au milieu des madrigaux et des plaisanteries folles ? » Il cite ensuite fort à propos le mot de M. de Talleyrand : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre. »

Saint-John de Crèvecœur songeait à sa famille, qu'il avait laissée en Amérique, et son vif désir était de la rejoindre. Il attendait avec impatience que la paix fût conclue entre ce pays et l'Angleterre. La nouvelle en arriva enfin : madame d'Hou-

detot s'occupa alors activement de le mettre bien en cour, de façon à lui faire obtenir le consulat de New-York. Dans tous les salons, il n'était question que de la paix récente.

« A mon grand étonnement, dit le protégé, ma bonne comtesse, à qui je n'avais jamais entendu parler politique, se mit tout à coup à en raisonner aussi bien que les plus habiles... Mais, ce qui me surprit bien autrement, ce furent les voyages fréquents qu'elle fit à Versailles, voyages dont le comte et toute la famille paraissaient ignorer les motifs. Elle va probablement, me dis-je à moi-même, solliciter l'avancement de son mari...

» Telles étaient mes conjectures, lorsqu'au retour du cinquième voyage, elle ordonna à Girard de m'inviter à monter chez elle dès que je serais rentré. Le visage de ma bonne comtesse, plus animé que de coutume, me parut être l'indice de quelque chose d'heureux. « Réjouissez-vous, » mon ami, me dit-elle, je vous apporte un paquet » de bonnes nouvelles. »

Il s'agissait pour Crèvecœur d'aller à Versailles, et de rédiger un mémoire sur les colonies

anglaises pour le maréchal de Castries, ministre de la marine : c'était lui mettre le pied à l'étrier. Il sut en profiter, montra l'étendue de ses connaissances, et le consulat de New-York ne tarda pas à lui être accordé.

Ce trait de la vie de madame d'Houdetot peint la bonté de son âme plus éloquemment que les plus beaux éloges. Je comprends son bonheur, car elle ne songeait qu'à faire le bien autour d'elle.

Crèvecœur partit pour les États-Unis en 1783. Il fit honneur à sa protectrice, et remplit en savant et en patriote la mission qui lui était confiée. En 1785, il revenait en congé, et séjournait en France pendant près de deux ans. Une de ses premières visites, on le pense bien, fut pour la bonne comtesse. Elle l'accueillit comme un fils, et il recommença à vivre dans sa sphère mondaine. On le vit avec elle à l'Opéra français et italien. Mais cette existence ne le séduisait qu'à demi. « Je suis trop vieux et trop fatigué, disait-il, pour toutes ces fêtes. Rester tranquille au coin de mon feu est ce qui me convient le mieux. »

Le 13 février 1786, M. de Guibert était reçu à l'Académie française. C'était Saint-Lambert,

membre de la docte compagnie depuis 1770, qui devait lui répondre. Madame d'Houdetot ne pouvait manquer d'assister à la séance. Crèvecœur l'accompagna.

« Hier, écrit-il, j'étais à l'Académie française avec la bonne comtesse, dans une tribune où étaient le maréchal de Castries, le maréchal de Ségur, ministre de la guerre, la princesse de Beauvau, et quelques grands personnages. Le maréchal de Castries me fit rester et causa avec moi très aimablement. »

Deux des fils du consul de France étaient en Normandie. Il lui tardait de les revoir. Mais avant de s'éloigner de Paris, il veut faire ses adieux à sa protectrice. Il dit dans ses *Souvenirs* : « Hier j'allai à Eaubonne, chez M. de Saint-Lambert, où était la bonne comtesse, et j'ai reçu d'eux un adieu très affectueux. Ce matin, j'ai passé une heure avec la princesse de Beauvau, qui est toujours bonne et aimable. Aujourd'hui, le bonhomme comte (d'Houdetot) et moi dînons chez M. Target, l'ami Target, le meilleur des hommes. »

Crèvecœur, dont le congé avait été prolongé à plusieurs reprises, dut enfin repartir pour les

États-Unis. Au commencement de mai 1787, il passa quelques jours à Sannois, et fit des adieux touchants à l' « aimable comtesse ». Elle venait de lui donner une nouvelle preuve de dévouement, en adoptant pour ainsi dire ses deux fils, Ally et Louis, qu'il laissait en France. Voici en quels termes émus il évoquait ce souvenir dans une lettre à sa belle-fille, après plus de vingt-cinq ans.

« Comme si cette généreuse amie ne m'eût pas encore rendu des services assez importants, voici ce qu'elle me dit quelques jours avant mon départ pour Lorient : « Mon ami, vous laissez ici » des enfants chéris; vous connaissez ma ten- » dresse pour ces jeunes victimes des calamités » de la guerre. De ce moment, jusqu'à celui de » votre retour, je les adopte; de ce jour, je veux » qu'ils m'aiment et me considèrent comme si » j'étais leur mère, et qu'ils m'en donnent le nom. » Nous nous écrirons souvent. Tous les jeudis, » je les mènerai dîner chez M. Jefferson; tous les » dimanches, cet ambassadeur et vos enfants » dîneront chez moi; en temps et lieu, je les » mènerai au spectacle. Ils passeront leurs

» vacances avec moi, soit que je reste à Sannois,
» soit que j'aille les passer au Marais ou à
» Méréville. »

« Vous savez, chère fille, avec quelle constance cette mère adoptive a rempli ses promesses. »

Madame d'Houdetot, on le voit, était très dévouée à ses amis. Elle ne voulait que des heureux autour d'elle, et elle n'épargnait ni son temps, ni sa peine, ni son argent pour atteindre ce but.

La correspondance importante qu'elle eut avec Saint-John a été perdue. Celui-ci, sans nul doute, avait dû réunir en un seul paquet les nombreuses lettres de sa protectrice. Jusqu'ici les recherches faites par M. Robert de Crèvecœur pour les retrouver n'ont point abouti.

Pendant les sombres jours de la Terreur, madame d'Houdetot et son mari ne furent point inquiétés. L'orage passa sans les atteindre. Ils séjournaient tantôt à Sannois, tantôt à Eaubonne, chez Saint-Lambert, tantôt à Paris. Crèvecœur, rentré définitivement en France, parle ainsi de l'auteur des *Saisons* à cette époque : « Il rampe

vers son dernier repos, mais imperceptiblement. »

D'après lui, le comte et la comtesse, bien que fort gênés d'argent, continuaient à donner des réceptions. En février 1794, une soirée a lieu à l'hôtel d'Houdetot. « Que pensez-vous, écrit Crèvecœur, qui ait chanté chez elle? Notre ancien compagnon de voyage Nath, dont le père est sous les verrous. Elle est incapable de faire des économies, et de diminuer son train. Je crains beaucoup pour elle et son mari. »

Les années s'écoulent, la jeunesse est loin, bien loin, hélas! Depuis longtemps Rousseau n'est plus; le comte d'Houdetot, Saint-Lambert, à leur tour descendent dans la tombe. La comtesse leur survit, calme, apaisée, résignée sous les injures du temps, mais le cœur immuable. Crèvecœur ne cesse pas d'avoir des relations avec elle, il lui écrit, il va la voir. En 1809, il lui rend une visite qu'il raconte ainsi :

« J'ai enfin tâché de réparer mes torts envers la bonne comtesse, torts qui certainement ne son pas venus du cœur, mais uniquement de l'indéfi-

nissable paresse, de l'inactivité septuagénaire.... J'ai pris le parti d'aller déjeuner avec la plus ancienne et la plus respectable de mes amies, mon appui, ma protectrice, celle à qui j'ai dû tant de jours prospères, tant d'honorables connaissances, une existence enfin d'autant plus délicieuse que je sortais des prisons de New-York et des noires inquiétudes auxquelles j'avais été en proie pendant mon séjour à Dublin et à Londres.

» La paix n'a éprouvé aucune difficulté; je lui avouai ma faiblesse, je reconnus mes torts; le peu que je dis à table a eu le bonheur de plaire au signor Sommariva... C'est là le héros du jour, le successeur de Saint-Lambert et de Jean-Jacques! A quoi servent donc les lumières, l'esprit, l'expérience d'un âge avancé? »

Crèvecœur voyait d'un mauvais œil ce M. de Sommariva, qui vivait tout à fait dans l'intimité de madame d'Houdetot, et fut sa dernière affection. C'était un nouveau venu, et les amis des anciens jours ne pouvaient lui témoigner une bien vive sympathie. Il leur inspirait un sentiment de jalousie bien humaine. La place qu'il

avait prise dans l'existence de madame d'Houdetot attrista spécialement le bon Saint-John, et l'éloigna un peu de son amie. Cependant il lui gardait une profonde affection, et une reconnaissance inaltérable pour les services rendus.

Lorsque, accablée sous le poids de l'âge, elle s'éteignit le 13 janvier 1813, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il éprouva un grand chagrin, et lui consacra quelques pages émues, heureusement retrouvées dans ses papiers. Nous les citerons dans un chapitre suivant. Elles constituent l'hommage suprême de ce cœur affectueux, et sont en même temps un précieux document pour le philosophe et l'historien.

II. — Si les lettres de la comtesse à Saint-John sont perdues, il subsiste par bonheur onze épîtres adressées à son fils Ally. Neuf sont datées des années 1785 et 1786, la dixième est de 1798, et la onzième de 1799.

Ces lettres sont pleines de sollicitude maternelle. Elle avait promis au père de veiller sur ses enfants, elle s'en occupe comme s'il s'agissait de sa propre famille. Ici elle donne d'utiles conseils sur la manière d'employer son temps, là elle

apporte des consolations, ailleurs elle stimule l'amour-propre du jeune homme en lui faisant l'éloge de son père.

Eaubonne, 19 novembre 1785.

« Je vois souvent votre excellent papa, mon digne et cher ami. Quand il a quelque embarras ou quelque peine, il vient à moi. Il est sûr que je l'apaise ou le console ; j'y fais au moins ce que je puis... Il a souvent affaire à Paris ; il en a encore pour quelque temps, mais il faut être raisonnable et faire ce qu'on doit avant tout. M. Target, le bon ami de votre père et le vôtre, vient d'arriver. »

La lettre destinée à Ally se termine par ces mots pour son père :

Sannois, 29 avril 1786.

« Je vous adresse, mon excellent ami, cette lettre pour votre fils Ally. Je n'ai pas ici mon secrétaire, vous la lui lirez si mon écriture lui paraît trop difficile à déchiffrer. »

Cette lettre est signée : *Votre bonne maman de Paris*. La comtesse parle ici de son écriture difficile. Il fallait, en effet, bien la connaître, pour la

lire couramment. Nous avons eu sous les yeux des manuscrits originaux d'elle, prose et vers : Il faut un examen attentif pour les déchiffrer, suivant son expression.

Voici la lettre de 1798. Ally a grandi, il vient de se marier; sa *bonne maman* est heureuse.

Sannois, 10 juin 1798.

« J'avais déjà entendu parler de votre prochain mariage, mon cher Ally, mais c'est à votre cœur que je voulais parler. Vous ne pouvez douter que je ne sois heureuse de votre bonheur, et que votre mariage ne soit le complément des vœux que j'ai faits pour vous. Vous pouvez assurer l'estimable famille à laquelle vous allez vous allier que j'ose lui dire qu'elle ne pouvait faire un meilleur choix; qu'accoutumée à lire dans votre âme depuis votre enfance, je n'y ai rien vu qui n'ait dû faire le bonheur de ce qui vous appartient; qu'enfin l'heureux établissement que vous allez faire est pour moi la récompense des soins que j'ai pris de votre enfance. Je songe aussi à la joie de votre père et de votre grand-père; car mon affection a suivi les trois générations.

» A présent, mon cher enfant, vous vous occuperez de mon bon Louis (votre frère), car il me faut aussi le bonheur de celui-là. Quand vous viendrez dans ce pays-ci, amenez-moi votre compagne, que je vous donne ma bénédiction à tous deux.

» Adieu, mon cher Ally, je vous souhaite toute prospérité, le Ciel a béni votre bon cœur et votre bon sens. Tous vos amis d'ici se réjouissent avec moi, et chacun vient me faire son compliment.

» S. D'HOUDETOT. »

VII

LES PORTRAITS DE LA COMTESSE.

Existe-t-il un ou plusieurs portraits de madame d'Houdetot peints à l'huile, gravés, faits au pastel ou autrement? Nous allons dire le résultat de nos investigations. Saint-John de Crèvecœur, son ami, dans les pages consacrées aux derniers jours de la comtesse, fait allusion à un portrait qu'elle aurait donné vingt-cinq ans auparavant à une de ses anciennes femmes de chambre. Qu'est devenu ce portrait? A-t-il été détruit? Est-il resté dans la famille ou chez les héritiers de cette ancienne caméristе? Qui pourrait nous répondre?

Peut-être est-ce ce portrait qui a servi de modèle pour une gravure qu'on trouve assez faci-

lement dans le commerce, et représentant, dit-on, l'amie de Rousseau? Elle est représentée en buste, un peu décolletée, regardant de face, avec des roses dans les cheveux. C'est là une hypothèse assez vraisemblable.

La gravure dont nous parlons est due à un artiste peu connu, du XVIIIe siècle, nommé Corot.

Saint-John affirme que le portrait qu'il cite aurait été envoyé aux Gobelins, et que l'image de l'aimable femme aurait été faite d'après lui, et figurerait ainsi dans les collections de la célèbre manufacture. M. Robert de Crèvecœur a suivi cette piste, et fait des recherches. Il en résulte, dit-il, « que jamais le portrait de madame d'Houdetot n'a été fait aux Gobelins, et que même on n'y a jamais fabriqué de portraits d'hommes et de femmes illustres, en dehors des souverains et de leurs familles. »

Quoi qu'il en soit, il existe un portrait authentique de la comtesse, c'est une miniature que possède M. Robert de Crèvecœur, miniature dessinée au crayon noir, et rehaussée de gouache. Elle porte au revers du cadre ces mots écrits de la main de Saint-John : « *The right honorable*

lady Sophia, comtesse de Houdetot. » Elle a été gravée par L. Massard en 1883.

Madame d'Houdetot est vue de profil, et en buste, à l'âge d'environ quarante-cinq ans. Elle porte un fichu croisé sur la poitrine, et ses cheveux sont renfloués par derrière en un vaste rouleau. Le regard est affectueux, bon, et la figure est empreinte de douceur.

Deux lettres font mention de ce portrait. La première, adressée par Saint-John à son fils Ally, alors à Caen, le 30 avril 1786, et écrite en anglais, renferme ce passage : « Mon père part demain... Il s'arrêtera à Malliot, d'où il enverra Porée (le valet de chambre) à Pierrepont (près de Caen). Ce dernier, en passant à Caen, vous verra, et vous embrassera de ma part. Il vous remettra une boîte couverte en papier qui contient un portrait de la bonne comtesse, celui de Fanny, de M. Fellowes et de votre père. Les autres portraits en plâtre sont ceux de la famille de la Rochefoucauld. »

La seconde lettre, du 8 avril 1786, est de madame d'Houdetot à Ally. Elle lui envoie des livres, et lui dit : « C'est une des marques que je

vous ai données, mon cher enfant, que vous n'étiez pas oublié de votre bonne maman de Paris... Votre père vous portera encore un autre petit présent (*le portrait*) qui touchera votre cœur de plus près, quoiqu'il ne soit pas considérable.... »

Sans cette miniature authentique, les traits de la comtesse d'Houdetot seraient presque inconnus. M. Robert de Crèvecœur possède donc un document d'art et d'histoire de la plus haute importance.

Au cours de nos recherches sur le XVIIIe siècle, nous avons eu le bonheur de trouver un tableau du temps peint à l'huile, représentant dans leur vieillesse, madame d'Houdetot, son mari et Saint-Lambert, assis autour d'une table et jouant aux cartes. C'est l'intérieur du château de Sannois en 1802. La comtesse est coiffée d'un bonnet de vieille femme, et a les yeux fixés sur son jeu. On reconnaît le comte d'Houdetot à sa haute taille, à son maigre visage, et Saint-Lambert à sa figure plus remplie, et à son cou tout à fait ramassé. En contemplant ces personnages, dans

cet amusement familier du jeu de cartes, on a le sentiment qu'ils étaient indispensables l'un à l'autre, et en même temps très heureux par l'esprit, par le cœur, par tout l'ensemble du caractère.

Devant ce tableau, je me suis remémoré le jugement curieux d'un contemporain. « Ce qu'il y a, dit-il, de singulier et de réel, quoique peu vraisemblable, c'est que l'amant était brusque, emporté, violent, et d'un physique bien inférieur à celui du mari. La taille de Saint-Lambert était médiocre, petite même en comparaison de celle de M. d'Houdetot, son col était court, et sa tête enfoncée dans ses épaules. Mais il avait beaucoup d'esprit, et, quand il le voulait, l'amabilité la plus séduisante; il ne le voulait pas toujours, il avait de l'humeur, grondait souvent; ce qui contrastait avec l'inaltérable égalité de madame d'Houdetot. A voir celle-ci entre son mari et Saint-Lambert, recevoir les soins du premier, en prodiguer au second, tout étranger eût fait une méprise, et pris l'amant pour le mari. »

Devant ce tableau aussi, j'ai senti la mélancolie m'envahir, car, hélas! c'est la vieillesse qui y est

représentée, la vieillesse qui aime le repos et demeure inerte; c'est le déclin de l'âge, c'est le soir de la vie...

Une autre bonne fortune nous est arrivée, celle d'avoir sous les yeux un dessin rehaussé d'aquarelle où sont représentées, assises l'une en face de l'autre, madame d'Épinay et madame d'Houdetot. Ce dessin est sans doute de Carmontelle. Les deux belles-sœurs sont dans le rayonnement de la vie, c'est-à-dire aux environs de la trentaine. Une table les sépare, elles s'y appuient, et semblent converser. Madame d'Épinay, maigre comme l'a dépeinte Jean-Jacques, a la main droite posée sur un cahier dont on aperçoit l'écriture. On dirait qu'elle s'apprête à faire une lecture à son amie, qui, elle, par un heureux contraste, possède une opulente poitrine.

Ces deux femmes, c'est la grâce, l'esprit, la jeunesse, l'élégance enjouée du siècle. Quels beaux jours s'éveillent lorsqu'on les envisage!

Arsène Houssaye, dans une note de l'*Artiste*, affirme que La Tour a fait le portrait de la comtesse. Que n'a-t-il donné, à ce propos, d'utiles indications! Si ce portrait existe, ce que

nous avons peine à croire, où est-il conservé? Arsène Houssaye parle d'une lettre autographe de madame d'Houdetot, vendue soixante-quinze francs en 1867; elle s'adresse à Rousseau et aborde la question de son portrait. Voici le texte de cette épître qui, nous le voulons croire, est authentique :

« Répondez-moi, mon ami. Vous avez trop lu dans les astres pour ne pas savoir quelle figure nous avons là-haut. Je ne veux pas me ressembler : vous savez comme je suis ennuyée du miroir qui me renvoie mon portrait. Il n'y a que ceux qui m'aiment comme vous, qui aiment à me voir. Moi, je ne m'aime pas du tout, et je n'ai que du déplaisir à me rencontrer. Aussi vous savez comme M. La Tour et M. Greuze ont perdu leurs prières, quoique protégés par M. de Saint-Lambert. Voyons, mon ami, rassurez-moi contre la résurrection du corps. »

Il résulte de cette lettre que La Tour et Greuze ont tenté de décider madame d'Houdetot à poser devant leurs pinceaux, mais n'y sont point par-

venus. Quoi qu'il en soit, l'avenir réserve peut-être à nos recherches de nouvelles et agréables surprises. Nous serions reconnaissant à ceux qui, lisant ces lignes, voudraient bien nous donner les renseignements utiles qu'ils peuvent posséder. Il s'agit d'honorer la femme la plus séduisante du XVIIIe siècle.

En 1878, le portrait de la comtesse peint par Fragonard a figuré à l'Exposition universelle, au Trocadéro, dans la partie rétrospective. Ce portrait serait conservé, paraît-il, dans la famille d'Houdetot qui a encore quelques représentants. L'éditeur Jouaust, écrit M. Léo Claretie, « annonçait en 1887 qu'il mettrait en tête d'une nouvelle édition de la *Nouvelle Héloïse*, qui n'a pas paru, un portrait de la comtesse par Fragonard, la représentant au milieu des jardins de Sannois. » A n'en pas douter, M. Jouaust voulait reproduire la toile qui avait été exposée au Trocadéro, en 1878.

Au salon de 1834, le peintre Gigoux exposa une toile représentant Saint-Lambert et madame d'Houdetot. La comtesse, au bras de son mari sans doute, monte l'escalier d'un château qui,

d'après l'aile qu'on aperçoit, semble être celui de Versailles. Elle est en grande toilette, robe à paniers, décolletée, chapeau à plumes flamboyant. Elle se retourne, et apparaît dans toute sa grâce. Saint-Lambert, qui descend, en costume de brillant officier, lui remet en cachette une lettre dont elle s'empare prestement.

La scène est charmante. Le peintre a voulu représenter les deux amants au début de leur liaison, à cette heure de félicité suprême où il n'est pas facile de se voir, où l'on a toujours à se remettre quelque lettre brûlante de passion, où on se cherche, où parfois il faut se contenter d'un regard, d'un serrement de main, d'un signe de tête.

Le tableau de Gigoux a été reproduit en lithographie par Frey.

Madame la comtesse de B... possède une miniature représentant madame d'Houdetot. Elle apparaît de face, décolletée, portant un collier de perles, des boucles d'oreilles, et, dans les cheveux, sur le front, un cercle orné de pierreries. Un grand voile est rejeté en arrière de la tête, et donne à la comtesse l'air d'une jeune mariée, en

même temps qu'il permet à la figure d'être vue dans tout son relief. Madame d'Houdetot ici n'a guère qu'une trentaine d'années, un charme infini resplendit en elle. C'est la femme du XVIIIe siècle dans tout son charme. Nous sommes heureux de posséder une reproduction de cette gracieuse miniature.

On cite encore une gravure, signée Varin, représentant la comtesse, gravure dont l'authenticité aurait besoin, comme celle de Corot, rappelée plus haut, d'être étagée par quelques preuves. Nous ferons la même observation pour un autre portrait gravé, signé Geiger, d'après Füger.

En résumé donc, en dehors de ces trois gravures, il existe, à notre connaissance, cinq portraits de madame d'Houdetot à des âges différents, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse. Ces portraits sont la miniature de la comtesse de B..., le dessin que nous attribuons à Carmontelle, la miniature gravée par L. Massard, le portrait peint par Fragonard, et enfin le tableau représentant l'intérieur du château de Sannois. Cette intéressante collection s'enrichira, nous l'espé-

rons, de nouvelles découvertes, car ces documents artistiques sont trop précieux pour l'intelligence d'un personnage et de l'époque où il a vécu.

VIII

LES DERNIÈRES ANNÉES. — LA CLOCHE DE DEUIL. MORT DE SAINT-LAMBERT. — LA MORT DE LA COMTESSE.

Avant de raconter la vieillesse de madame d'Houdetot, je veux rappeler un acte de sa vie de jeune femme, que je connais depuis peu. En 1759, elle fut marraine d'une cloche, à Deuil, village voisin de Montmorency. Le parrain fut son frère, La Live d'Épinay, propriétaire alors du château de la Chevrette.

Le désir nous a pris de voir cette cloche, de lire sur son enveloppe sonore le nom de sa célèbre marraine, et de rattacher ainsi notre émotion présente à un témoin vivant du passé. Je suis donc allé à Deuil, en compagnie d'un ami et de mon jeune fils, nous sommes montés dans le vieux

clocher, nous avons vu, nous avons touché la cloche, nous avons lu le nom de Sophie sur ses parois de bronze.

Voici l'acte de baptême authentique, que M. le Curé de la paroisse a bien voulu copier aimablement pour nous sur les registres de la commune :

« L'an 1759, le 11 du mois de mai, par nous curé soussigné, a été bénite la grosse cloche de cette église, laquelle a été nommée Denise Sophie par M. Denis-Joseph de Lalive, escuyer, seigneur de Deuil, Épinay-sur-Seine, et autres lieux, et Élisabeth-Sophie-Françoise de Lalive, comtesse d'Houdetot, qui ont signé avec nous.

LALIVE D'ÉPINAY. LALIVE D'HOUDETOT.
MARTIN, curé.

L'an 1759! Au mois de mai! Quels lointains souvenirs, mais quelle radieuse époque! Que d'émotions naissent dans l'âme, quand l'esprit se reporte vers les élégances, le charme, l'entraînement, les amours de ces printemps disparus!

Il me semble apercevoir la comtesse d'Houdetot, à la date de ce 11 mai 1759, à l'heure où elle débarqua à Deuil pour être marraine de la

fameuse cloche. Le village était en fête, les enfants se pressaient autour du carrosse de la grande dame, les habitants recueillis la saluaient au passage... Jamais femme plus aimable ne présida à une cérémonie de ce genre. Quand le soir tombe, et que l'angélus sonne, il semble que la cloche reconnaissante redit à toute la vallée de Montmorency la bonté, l'attrait, le rayonnement, la douceur infinie de sa chère marraine.

Après les orages de la Révolution, madame d'Houdetot, sauvée du naufrage, continua à mener la vie harmonieuse qui lui était si chère, et qui comprenait l'amour, la bienfaisance, les plaisirs de l'esprit, la pratique de l'amitié, le sentiment de la nature. Saint-Lambert et elle donnaient toujours l'exemple de la fidélité dans leur attachement. On avait pris l'habitude de ne point nommer l'un sans l'autre. Dès 1770, l'abbé Galiani, retiré à Naples, disait à madame d'Épinay dans une lettre du 13 octobre : « Madame d'Houdetot se souvient-elle de moi? M. de Saint-Lambert sait-il que je l'aime toujours?... »

Ces vieux amants ne cessaient de s'adorer, et, se tenant par la main, souriants et charmés, ils

s'avançaient vers le XIXe siècle, avec les élégances et les souvenirs de l'ancien temps. Ils avaient cette beauté paisible des choses qui durent, et leur sourire disait les longs bonheurs et la science profonde de la vie. Partout on les respectait et on les aimait. Les générations nouvelles les considéraient avec une sorte de vénération spéciale, car ils offraient un spectacle rare, celui d'une immuable affection en dehors des conventions sociales, et par le fait de leur seule volonté.

Quand l'année 1800 ouvrit ses ailes, toutes frémissantes des triomphes et de la jeune gloire de Bonaparte, ils s'aimaient depuis un demi-siècle. Le comte d'Houdetot marchait dans leur orbite, comme un ami heureux de tant de bonheur. Le sien, d'ailleurs, était parallèle, aussi disait-il parfois, avec une pointe de malice : « Nous avions, madame d'Houdetot et moi, la vocation de la fidélité; seulement il y a eu un malentendu. »

En 1793, la femme qu'il aimait depuis quarante-cinq ans mourut : il se trouva isolé, et se rapprocha encore de sa femme et de Saint-Lambert. On raconte que, pendant cette terrible année 1793, il parcourut toutes les boutiques de Paris, dans un

jour de disette et d'émeute, afin de trouver de la poudre pour les cheveux de la comtesse qui, malgré ses soixante cinqans, étaient encore admirables.

Il avait meilleur caractère que Saint-Lambert, qui parfois montrait sa jalousie et sa mauvaise humeur. Ainsi, en 1798, madame d'Houdetot célébra avec son mari la cinquantième année de leur mariage, bien que leur union n'eût été en réalité qu'une apparence. Saint-Lambert assista au festin de ces noces d'or, mais il montra un mécontentement tel que le fait fut remarqué par tous les convives. Il était furieux de voir le mari fêté de la sorte. Or, la mariée avait soixante-dix ans, le comte d'Houdetot quatre-vingts, et le vilain jaloux de Saint-Lambert quatre-vingt-quatre. O amour-propre! comme il est vrai de dire que tu ne meurs qu'un quart d'heure après nous!

« La comtesse, dit Paul Boiteau, était aux petits soins toutefois pour ce jaloux, et jusqu'à en paraître ridicule. On se retirait chez elle à dix heures, lorsqu'on était à la campagne; mais elle restait jusqu'à minuit à jouer au loto avec Saint-Lambert. L'heureux homme qui, pendant plus de cinquante ans, fut le maître absolu d'une telle

âme! Ce n'était pas au moins faute d'esprit qu'elle s'assujettissait de la sorte, ni par un sentiment d'admiration excessive pour le poète, car elle a fait peut-être plus de vers à rappeler que Saint-Lambert. Lors de sa dernière maladie, Saint-Lambert lui disait : « Mourons ensemble. — Vivons ensemble » répondait-elle. Et monsieur d'Houdetot, au spectacle d'une amitié si constante, ne pouvait s'empêcher de dire : « Ah ! nous aurions été bien heureux ! »

La comtesse avait exercé sur son mari une salutaire influence. Ainsi, grâce à elle, il avait abandonné le jeu, dont il avait la passion, et qui lui fit perdre en sa jeunesse des sommes importantes, et jusqu'à une partie de la dot de sa femme. L'ensemble de sa vie prouve qu'il n'avait pas tous les défauts de caractère que lui accorde si bénévolement madame d'Épinay, en tout cas qu'il s'était assagi avec les années.

Parmi ceux qui virent madame d'Houdetot et Saint-Lambert à la fin de leur vie, il faut citer Chateaubriand. L'âme remplie de sensations philosophiques et religieuses inconnues aux hommes du passé, aux contemporains de Louis XV, il ne

comprit pas le mérite et l'attrait de ce couple vieilli, qui s'aimait encore sous les cheveux blancs. Il se montre sévère, et surtout injuste. Voici ce qu'il écrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, en reportant les faits à l'année 1802.

« J'avais aperçu monsieur de Saint-Lambert et madame d'Houdetot, au Marais[1], représentant l'un et l'autre les opinions et les libertés d'autrefois, soigneusement empaillées et conservées : c'était le XVIIIe siècle expiré et marié à sa manière. Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie pour l'immoralité parce qu'elle n'a pas cessé d'être, et que le temps l'a décorée de rides. A la vérité, deux vertueux époux, qui ne sont pas époux, et qui restent unis par respect humain, souffrent un peu de leur vénérable état: ils s'ennuient et se détestent cordialement dans toute la mauvaise humeur de l'âge : c'est la justice de Dieu.

Malheur à qui le ciel accorde de longs jours!

1. Château qui se trouvait entre Argenteuil et Bezons, près de Paris.

» Il devenait difficile de comprendre quelques pages des *Confessions*, quand on avait vu l'objet des transports de Rousseau. Madame d'Houdetot avait-elle conservé les lettres que Jean-Jacques lui écrivait, et qu'il dit avoir été plus brûlantes que celles de la *Nouvelle Héloïse*? On croit qu'elle en avait fait le sacrifice à Saint-Lambert.

» A près de quatre-vingts ans, madame d'Houdetot s'écriait encore dans des vers agréables :

.... Et l'amour me console!
Rien ne pourra me consoler de lui!

» Elle ne se couchait point qu'elle n'eut frappé trois fois à terre avec sa pantoufle, en disant à feu l'auteur des *Saisons* : « Bonsoir, mon ami! » C'était là à quoi se réduisait, en 1803, la philosophie du XVIIIe siècle.

» La société de madame d'Houdetot, de Diderot, de Saint-Lambert, de Rousseau, de Grimm, de madame d'Épinay, m'a rendu la vallée de Montmorency insupportable, et quoique, sous le rapport des faits, je sois bien aise qu'une relique des temps voltairiens soit tombée sous mes yeux, je ne regrette point ces temps. J'ai revu

dernièrement, à Sannois, la maison qu'habitait madame d'Houdetot; ce n'est plus qu'une coque vide, réduite aux quatre murailles. Un âtre abandonné intéresse toujours; mais que disent des foyers où ne s'est assise ni la beauté, ni la mère de famille, ni la religion, et dont les cendres, si elles n'étaient dispersées, reporteraient seulement le souvenir vers les jours qui n'ont su que détruire? »

Chateaubriand, qui nous a laissé de si beaux aperçus sur la vieillesse et la mort, n'est plus ici à la hauteur de ses grandes pensées habituelles. La page que nous venons de citer est écrite avec l'acrimonie, la mauvaise humeur d'un polémiste engagé dans une cabale; ce n'est point celle d'un penseur et d'un historien dominant les partis et leurs petitesses, et comprenant tous les élans du cœur humain, bien supérieurs aux conventions des sociétés.

En 1802, madame d'Houdetot avait soixante-douze ans : sa jeunesse était loin derrière le coteau, le charme de son printemps s'était évanoui au souffle glacé de l'âge, elle s'en allait vers la tombe du pas lent des vieillards, ayant conservé,

il est vrai, son aimable sourire, mais regrettant, à n'en point douter, comme toute créature humaine, le soleil radieux de ses vingt ans.

Et c'est vous, ô René, qui vous étonnez que Rousseau l'ait aimée! Vous n'avez pas voulu remonter le cours du temps, et deviner, sous les rides, sinon la beauté, du moins l'attrait de la jeunesse et de la grâce. Juge-t-on de la puissance d'une femme, quand elle est accablée par les années? Décide-t-on de l'enchantement d'une aurore empourprée, quand le jour est achevé, et que la pâle nuit enveloppe de son ombre les coteaux et la plaine?

On dirait qu'il y a du dépit dans la page du grand écrivain. Lui, dont tous les attachements furent éphémères, qui traversa plus de dix liaisons sans rester fidèle à aucune, et délaissa, pendant douze années, madame de Chateaubriand, il était étonné que la comtesse d'Houdetot et Saint-Lambert eussent été si longtemps unis, et il semblait jalouser rétrospectivement leur bonheur. Toutes ses critiques ici sont injustes, et tombent devant le raisonnement. Les plus grands, on le voit, ne sont pas exempts de petitesses.

Un autre écrivain, M. Guizot, vit aussi la comtesse à la fin de sa vie, mais il en parle avec respect. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il fut admis dans son salon; l'impression qu'il en ressentit ne s'effaça point de sa mémoire. Dans sa *Notice sur madame de Rumfort*, il écrit :

« Les mercredis, madame d'Houdetot donnait à dîner à un certain nombre de personnes invitées une fois pour toutes, et qui pouvaient y aller quand il leur plaisait. Elles s'y trouvaient en général huit, dix, quelquefois davantage. Point de recherche, point de bonne chère; le dîner n'était qu'un moyen, nullement un but de réunion. Après le dîner, assise au coin du feu, dans son grand fauteuil, le dos voûté, la tête inclinée sur la poitrine, parlant peu, bas, remuant à peine, madame d'Houdetot assistait en quelque sorte à la conversation, sans la diriger, sans l'exciter, point gênante, point maîtresse de maison, bonne, facile, mais prenant à tout ce qui se disait, aux discussions littéraires, aux nouvelles de société ou de spectacle, au moindre incident et au moindre mot spirituel, un intérêt vif et curieux :

mélange piquant et original de vieillesse et de jeunesse, de tranquillité et de mouvement. »

Le relief de cette peinture nous attriste comme tout ce qui rappelle le déclin de la créature humaine. Cependant, c'est une force peu commune de pouvoir jusqu'à la fin garder son sourire et sa grâce, et de descendre le versant des jours avec l'indulgence, la bonne humeur, la joie de vivre encore : c'est ainsi que nous apparaît madame d'Houdetot, qui sut conserver l'entrain de la vie jusqu'à sa dernière heure.

Parmi les témoignages des contemporains qui virent les amants d'Eaubonne et de Sannois, nous tenons à citer encore celui de madame Suard, la femme si remarquable de l'académicien, la sœur du célèbre éditeur Panckoucke. Son livre : *Essais de Mémoires sur monsieur Suard* est rempli d'intérêt; on y voit revivre les sociétés captivantes de la fin du XVIIIe siècle. C'est là qu'elle dit :

« M. de Saint-Lambert et son amie madame d'Houdetot furent du nombre de ceux dont j'ai reçu l'accueil le plus aimable. Il n'est per-

sonne qui, ayant entendu parler de la passion de Rousseau pour madame d'Houdetot, ne s'attendît à voir en elle une femme d'une figure aimable et intéressante; mais il était impossible de ne pas éprouver de l'étonnement en la voyant pour la première fois... L'habitude de la voir triomphait bientôt de ces premières impressions, en l'entendant produire dans la conversation l'imagination la plus vive, l'esprit le plus aimable et l'âme la plus douce et la plus bienveillante. Je disais quelquefois en l'écoutant : « Mon Dieu! » qu'un joli visage irait bien à cet esprit-là! »

» Elle n'était d'abord frappée que de ce qu'il y avait de bon et de beau dans les objets de l'art, comme de la nature. Elle découvrait le mérite des choses et des hommes avec une promptitude et une sagacité qui semblaient appartenir à l'instinct. On sait qu'elle faisait des vers aussi naturels que faciles et aimables. Ils sortaient de sa tête aussi promptement que la prose; et je l'ai entendue, à la suite d'une fête, en adresser de charmants à ceux qui la lui donnaient, et qui en faisaient partie.

» Elle disait qu'en mourant elle n'aurait pas à

se reprocher « d'avoir jamais donné le plus petit ridicule au plus petit plaisir ». Sa vie, en effet, présentait l'idée d'une personne qui voulait la remplir d'une suite non interrompue de jouissances. J'étais souvent à Sannois avec monsieur Suard; après le dîner, nous faisions toujours des courses, tantôt au Moulin-Joli, chez monsieur Watelet, tantôt à Saint-Ouen, chez madame Necker, ou dans la vallée de Montmorency. Madame d'Houdetot n'abandonnait pas, même dans la belle saison, les spectacles de Paris.

» Sa maison de Sannois, où Saint-Lambert était toujours, où on ne voyait en lui qu'un ami aussi tendre qu'attentif et complaisant, était aussi le rendez-vous des hommes les plus distingués et les plus aimables. »

L'éloge de madame Suard est précieux. Il nous fait très clairement comprendre le caractère des deux amants. Saint-Lambert, à n'en point douter, devait avoir dans l'intimité des qualités peu communes. Il avait supplanté Voltaire, et il tint Rousseau en échec. C'est là une gloire dont il devait secrètement s'enorgueillir, et qui l'aidait sans doute à supporter le poids des années : il

avait écrit sur la vieillesse d'assez beaux vers, ses meilleurs peut-être; les voici :

Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit autour de lui tout périr, tout changer :
A la race nouvelle il se croit étranger,
Et quand à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie!

L'écrivain Camille Selden explique ainsi les séductions de Saint-Lambert, et fait comprendre comment, dans sa jeunesse, il avait pu captiver madame d'Houdetot[1] : « Sa hauteur naturelle le préservait du ton de la galanterie vulgaire; il ne rendait guère d'hommages, et se contentait d'accepter avec froideur ceux qu'on lui offrait. Si grand d'orgueil, avec une estime aussi exagérée de lui-même, il avait trop d'esprit pour être fat, et se distinguait de la plupart des hommes du temps par un ton parfait, par l'habitude des allures discrètes et un peu froides qui trahissent immédiatement l'homme bien élevé, le gentilhomme.

1. Voir à l'appendice, § VI, une Épître de Saint-Lambert à la comtesse, et § VII, une Épître de Grimm.

C'est plus volontiers aux hommes de cet esprit et de ce caractère que se confient les femmes vraiment candides. Des allures trop ouvertement passionnées ou galantes les effarouchent, elles ne se méfient point de l'homme réservé et fier qui n'a pas l'air de guetter leurs suffrages, et croyant qu'il ne s'avance point, elles ne se retirent pas. »

Il apportait de la jalousie dans ses amours, ce qui jamais ne déplait à une femme. Aimé Martin, dans ses *Souvenirs*, raconte qu'un jour où il y avait fête dans la jolie maison de Sannois, après un dîner très gai, un des convives remit à madame d'Houdetot de charmants couplets de circonstance.

La comtesse, après avoir beaucoup loué les vers, se mit à les chanter d'une voix tremblante. Saint-Lambert, bien que très âgé, se leva tout troublé et sortit de table. Inquiète, son amie l'appelle, et parvient à le rejoindre, en se soutenant sur sa canne, avant qu'il ait gagné l'escalier. Elle lui criait :

— Monsieur de Saint-Lambert, monsieur de Saint-Lambert, qu'avez-vous? Êtes-vous incommodé?

— Non, madame, je ne suis point incommodé, lui dit-il, en frappant sa canne contre les planches, mais puisque je ne puis plus vous faire des vers, vous ne devriez en accepter de personne.

Et furieux, il tourne le dos à l'infidèle, et on ne le vit de toute la soirée.

Il s'éteignit le 9 février 1803, dans les bras de son amie. Il était âgé de quatre-vingt-six ans. Le seul dépit qu'il dut éprouver en mourant, ce fut de voir le comte d'Houdetot lui survivre. Madame du Deffand, qui aimait à mordre sur ses contemporains, écrivait à Horace Walpole : « Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux : il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même ; et, sans les roseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs rameaux, il aurait bien peu de choses à dire. »

Cette boutade de femme méchante, visant l'écrivain, n'enlève point à Saint-Lambert certaines qualités qu'il eut comme homme. Il était élégant, il aimait la nature, il savait se montrer sincère et fidèle dans ses affections. Comme on l'a dit, « tout en vivant dans les cercles les plus

raffinés, ce fut par le sentiment des grandes pensées naturelles qu'il se sentit de l'affection pour Rousseau. Parfait honnête homme, en outre, il n'avait pas deux morales ou deux justices, comme Grimm et tant d'autres. C'est cet ensemble de qualités que madame d'Houdetot aima en lui si fidèlement.... »

En résumé, bien qu'écrivain et poète de second ordre, n'ayant atteint les sommets ni par ses idées, ni par son style, il joua un rôle assez considérable dans son temps, et fut comblé d'avantages et d'honneurs. Il les dut « à des mérites, à des agréments et des succès dont l'influence tient à la vie et s'évanouit avec elle, et dont la postérité, qui s'en tient aux réalités, ne subit pas le prestige. A ses yeux, il n'est guère qu'un des types du gentilhomme libéral, du courtisan philosophe, du beau causeur de salon et de souper, du poète encyclopédiste, de l'honnête homme enfin dans le sens du XVIIIe siècle, plus favorable que le nôtre à des mérites aujourd'hui quelque peu discrédités. Rousseau et Voltaire eux-mêmes, qui avaient tant de raisons de ne pas surfaire sa valeur, n'ont pu lui refuser leurs éloges ».

Ce dernier jugement, dû à M. de Lescure, nous paraît d'une grande justesse, et donne, à notre avis, la note exacte. Il est certain aussi que la liaison de Saint-Lambert avec madame du Châtelet d'abord, puis avec madame d'Houdetot ensuite, contribua fortement à sa fortune et à sa renommée. A l'époque où il vécut, c'était un titre aux suffrages de l'opinion que de se montrer parfait amant. Voltaire ne lui avait point gardé rancune, puisqu'il lui adressait ce compliment, après l'apparition du poème des *Saisons* :

> Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
> Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle !

Diderot aussi lui rendait hommage. Dans une lettre à mademoiselle Volland, datée du 10 septembre 1760, et écrite à la Chevrette, il dit :

« Nous avons eu mercredi M. de Saint-Lambert, et madame d'Houdetot. M. de Saint-Lambert est un homme d'un sens exquis ; on n'a ni plus de finesse, ni plus de sensibilité que madame d'Houdetot. Ces heures-là se sont échappées : madame d'Houdetot me disait à

propos d'une tête de Platon que j'ai donnée pour une tête de Sapho, que j'étais bien vieux, et qu'à dix-huit ans je n'aurais pas fait cet échange-là. »

Madame Suard de son côté écrit à propos de Saint-Lambert : « Il ne plaisait dans la société qu'à ceux qui lui plaisaient à lui-même. Il avait, pour tout ce qui lui était indifférent, une politesse froide, qu'on pouvait quelquefois confondre avec le dédain ; mais quand il recevait ses amis dans sa jolie solitude d'Eaubonne, près de Sannois, on ne pouvait être plus animé et plus aimable. Là, il appartenait tout entier à ses convives ; ses dîners, où on respirait le parfum des fleurs dont sa table était semée, étaient aussi délicats qu'excellents ; et sa conversation, d'aussi bon goût qu'elle était spirituelle, rendait délicieux les jours qu'on passait auprès de lui. »

Après la mort de son ami, la comtesse éprouva cette douleur muette qui suit la perte des êtres vraiment aimés, devenus inséparables de notre existence, et transformés par le temps en partie intégrante de notre âme. Le lien affectueux avait

duré cinquante-deux ans, la vieillesse était venue, et seule la mort avait pu briser la liaison du poète. Tôt ou tard, hélas! il faut se dire adieu. Heureux le couple qui s'est rencontré, compris, aimé dès le début du voyage, aux heures charmantes de la jeunesse, et qui, au soir de la vie, s'assied encore et se regarde avec des yeux remplis de tendresse!

Dans les *Saisons*, Saint-Lambert, en maints passages, s'adresse à madame d'Houdetot, qu'il appelle Doris. Voici quelques vers qui nous plaisent, car une émotion sincère y respire :

Et toi, qui m'as choisi pour embellir ta vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie,
Toi qui sais de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sais plaire!
Le printemps te rappelle au vallon solitaire;
Heureux si, près de toi, je chante à son retour
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour!

En souvenir peut-être de ces jolis vers, la comtesse voulut composer elle-même l'épitaphe du poète, qui fut inhumé au cimetière Mont-

martre. Nous avons retrouvé ce curieux document :

CI-GIT
JEAN-FRANÇOIS SAINT-LAMBERT, NÉ EN L'AN 1716,
LE 16 DÉCEMBRE.
DE L'ANCIENNE ACADÉMIE FRANÇAISE,
MILITAIRE DISTINGUÉ,
POÈTE ET PEINTRE DE LA NATURE,
GRAND ET SUBLIME COMME ELLE,
PHILOSOPHE MORALISTE,
IL NOUS CONDUISIT AU BONHEUR
PAR LA VERTU.
HOMME DE BIEN SANS VANITÉ,
COMME SANS ENVIE :
IL AIMA, IL FUT AIMÉ.
LE MONDE ET SES AMIS LE PERDIRENT
LE 9 FÉVRIER 1803.
CELLE QUI FUT CINQUANTE ANS SON AMIE
A FAIT METTRE CETTE PIERRE
SUR SON TOMBEAU.

Cette épitaphe, gravée sur un marbre noir, était abritée jadis par l'ombre d'un peuplier et d'un cyprès. En 1809, un visiteur s'y arrêtait, lisait avec émotion l'inscription, et s'écriait plus tard dans ses *Souvenirs* : « O Saint-Lambert, poète sublime et brillant, philosophe aimable, quels nouveaux charmes tu sus ajouter aux beautés de la nature, et quel empire tes tou-

chantes leçons donnèrent à la sagesse, sur les cœurs les plus éloignés de ses maximes! »

J'ai voulu voir, à mon tour, la tombe de l'auteur des *Saisons*, qui m'intéresse surtout par son attachement avec madame d'Houdetot. Ses restes ne sont plus au cimetière Montmartre, ils ont été transférés au cimetière du Père-Lachaise, où sans doute maintenant ils reposent à jamais. Ne le quittons pas sans rappeler le dessein généreux qu'il avait formé, et qu'il exprimait ainsi à Rousseau, dans une lettre du 11 octobre 1757 : « Il y a dans mon cœur un désir continu d'unir et de rassembler ce que j'aime et ce que j'estime le plus, et je me suis toujours fait une image charmante de la manière dont je passerais ma vie à Eaubonne, entre madame d'Houdetot et vous, si nous pouvions vous engager à vivre chez elle. » Sans la passion de Jean-Jacques, ce noble projet eût pu se réaliser, le philosophe eût émigré à Eaubonne, et y eût coulé d'heureux destins.

En 1803, madame d'Houdetot avait encore dix années à vivre. Elle les passa dans la sérénité, entourée de soins, au milieu d'une société choisie, besoin impérieux pour son cœur et son esprit,

rappelant aux générations du premier Empire l'art de causer et les élégances du règne de Louis XV. Elle réunissait alors dans son salon « les débris de la bonne compagnie et de la société philosophique ». Les rares amis des anciens jours disparaissaient les uns après les autres. Combien déjà n'étaient plus! Avec son mari, la comtesse était presque la dernière survivante de la société de la Chevrette. Grimm, il est vrai, surnageait au désastre de la Révolution, mais les événements avaient bouleversé sa vie; effrayé, il avait quitté la France, et, solitaire, il achevait tristement sa carrière en Allemagne, répétant un mot désolé : « J'ai manqué l'occasion de me faire enterrer ».

Madame d'Épinay, Jean-Jacques, Duclos, M. de Croismare, Diderot, le baron d'Holbach étaient morts depuis longtemps. Le château de la Chevrette lui-même avait été en partie démoli au commencement de la Révolution, par ordre de M. de Belzunce, gendre de madame d'Épinay. Il en restait à peine quelques vestiges... Combien lointain déjà, et combien enseveli dans les ombres du passé ce jour heureux de 1760 que Diderot rappelle ainsi : « Madame d'Houdetot m'a demandé du

bout de la table où en était ma bouteille. Je lui ai répondu qu'elle devait le savoir mieux que moi. On a trouvé que je n'étais pas trop malheureux de boire de bon vin, et d'enivrer ma voisine. »

La comtesse se plaisait à rappeler la mémoire de ces morts illustres. De plusieurs elle avait reçu des souvenirs qui embellissaient sa maison de Sannois. Sur un petit meuble qui renfermait le manuscrit fameux des *Confessions*, copié pour elle par Rousseau lui-même, on remarquait un superbe buste du docteur Tronchin, par Houdon. C'était un legs de madame d'Épinay, qui, en septembre 1782, avait inscrit cette clause dans son testament : « Je donne et lègue à ma chère belle-sœur, madame la comtesse d'Houdetot, le buste de M. le docteur Tronchin, terre cuite sculptée par M. Houdon, et je la prie de l'accepter comme une légère marque de l'amitié que nous avons toujours eue l'une pour l'autre depuis notre enfance. » Cette clause est touchante, et fait honneur aux deux amies. C'est un rare trésor, en effet, qu'une amitié qui résiste aux vicissitudes, à la fortune bonne ou mauvaise, à l'âge, au dédain, au mépris, au scepticisme.

Sannois était devenu la résidence habituelle de la comtesse. « On peut dire de madame d'Houdetot, écrit Sainte-Beuve, que son idéal d'existence ne sortit jamais de cette vallée de Montmorency, où la flamme de Jean-Jacques a comme gravé son souvenir en chiffres immortels. Son printemps d'idylle y refleurit bien des fois : sa fraîcheur d'impressions se conserva jusqu'au dernier jour. »

Elle avait embelli son parc de statues et de bustes des grands écrivains. On y voyait, se faisant face, ceux de Saint-Lambert et de Rousseau, les deux hommes qui certainement l'avaient le plus aimée. Non loin d'eux, sous un dôme de verdure, s'élevait un petit monument consacré à la gloire de Voltaire. Nous avons parlé d'un arbre planté de la main de Franklin, et que chacun considérait avec un respect sacré. Le buste de l'auteur immortel de *Télémaque* portait cette inscription : « Fuis, méchant, Fénélon te voit ! »

Ce cadre si vivant s'harmonisait bien avec l'esprit de la comtesse. On respirait autour d'elle l'hommage dû à l'intelligence, à la pensée, à l'amour, au génie. C'est pourquoi j'aime tant

cette admirable femme. En elle rien de vulgaire jamais. Elle ne connut ni les vils calculs, ni les sots et bas commérages, ni les mesquines intrigues. Elle n'avait que de bonnes paroles, que des propos affables, que des encouragements élevés. Habituée aux chefs-d'œuvre des lettres et des arts, elle en reflétait la magie dans les actes les plus ordinaires de la vie, et une joie harmonieuse se dégageait d'elle. Voilà sa vraie supériorité, et c'est là, à n'en point douter, la raison de la passion qu'elle avait inspirée à Rousseau.

Une de ses distractions était de jouer aux échecs. Elle avait toujours aimé ce jeu. Diderot autrefois avait été son partenaire. Il mentionne le fait dans une lettre ravissante adressée à mademoiselle Volland, à la date du 15 septembre 1760. Le philosophe se trouvait alors installé à la Chevrette. Il s'exprime ainsi :

« C'était hier la fête à la Chevrette. Je crains la cohue. J'avais résolu d'aller à Paris passer la journée, mais M. Grimm et madame d'Épinay m'arrêtèrent. Lorsque je vois les yeux de mes amis se couvrir et leurs visages s'allonger, il n'y

a répugnance qui tienne, et l'on fait de moi ce qu'on veut. »

Diderot parle de ce qui se passa le samedi, veille de la fête, puis le dimanche matin.

« A midi, dit-il, M. de Villeneuve arriva.

» Nous étions alors dans le triste et magnifique salon, et nous y formions, diversement occupés, un tableau très agréable.

» Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, M. Grimm se faisait peindre, et madame d'Épinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait.

» Un dessinateur assis plus bas, sur un placet, faisait son profil au crayon. Il est charmant, ce profil; il n'y a point de femme qui ne fût tentée de voir s'il ressemble.

» M. de Saint-Lambert lisait dans un coin la dernière brochure, que je vous ai envoyée.

» Je jouais aux échecs avec madame d'Houdetot.

» La vieille et bonne madame d'Esclavelles, mère de madame d'Épinay, avait autour d'elle tous ses enfants, et causait avec eux et avec leur gouverneur.

» Deux sœurs de la personne qui peignait mon ami, brodaient, l'une à la main, l'autre au tambour.

» Et une troisième essayait au clavecin une pièce de Scarlatti.

» M. de Villeneuve fit un compliment à la maîtresse de la maison, et vint se placer à côté de moi. Nous nous dîmes un mot. Madame d'Houdetot et lui se reconnaissaient. Sur quelques propos jetés lestement, j'ai même conçu qu'il avait quelque tort avec elle. »

Quel vivant tableau de l'intelligente société que madame d'Épinay se plaisait à réunir autour d'elle dans l'éclat de son printemps !

La comtesse se plaisait aussi à se promener, malgré les fatigues de l'âge, dans son jardin et son parc de Sannois, pleins de nobles images, à y conduire ses hôtes, à évoquer là des félicités lointaines et de grandes renommées. Un visiteur, un jour, s'arrêta devant les bustes de Jean-Jacques et de Saint-Lambert : « Ce sont des amis, dit-elle, dont je conserve le souvenir. » L'étranger repartit :

— Quel génie, madame, que l'auteur de l'*Émile* et de *la Nouvelle Héloïse* !

— Son talent, répondit madame d'Houdetot, était dans son cœur ; voilà d'où naissent le charme et le secret de son style ! Puis, après un moment de silence, elle ajouta : Sa sensibilité fit souvent son malheur !

Ce visiteur, le lendemain, s'exprimait ainsi dans une lettre : « J'ai vu une dame âgée de quatre-vingts ans, charmante par sa conversation, par la justesse et la grâce de ses pensées, par l'esprit et l'à-propos de ses reparties, par ses manières aimables et polies, par sa bonté sans affectation, par une imagination presque aussi brillante et un cœur presque aussi aimant qu'au printemps de la vie : j'ai vu madame la comtesse d'Houdetot, célèbre par les *Confessions* de Rousseau, si elle ne l'était déjà par les qualités qui la distinguent... Je fus charmé de sa gracieuse urbanité ; je lui trouvai cette affabilité simple et naturelle, qui donne tout d'un coup de l'assurance et un certain aplomb qui manquent souvent dans une première visite... Elle avait un petit chien qui se coucha à ses pieds : « Pauvre animal, dit-elle en le caressant, tu as comme moi une maladie dont on ne guérit pas, c'est la vieillesse. »

Les années toutefois ne l'avaient point accablée; sa conversation, son entrain rappelaient l'épanouissement de la vie et non les glaces d'un âge avancé. « Elle est, disait alors confidentiellement un de ses familiers, beaucoup plus extraordinaire que Ninon; la beauté était le plus grand attrait dans celle-ci, tandis que madame d'Houdetot n'a jamais charmé par sa figure, qui n'était pas jolie, mais par les grâces particulières de son esprit; c'est la réunion des beautés morales, sans avoir rien des beautés physiques. »

En 1806, trois ans après la mort de Saint-Lambert, M. d'Houdetot s'éteignait à son tour, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait été pour sa femme non un mari, mais un ami, dans le vrai et beau sens du mot; c'est ainsi qu'elle le regretta. C'était un homme grand, bien fait, et dont la physionomie annonçait la bonté. Il n'avait cessé de prodiguer à celle qui portait son nom les attentions les plus touchantes, le dévouement d'un frère.

Lorsque, en 1788, la seconde partie des *Confessions* parut, madame d'Houdetot, qui y joue un rôle si prépondérant, devint l'objet de la

curiosité générale; son nom, connu seulement dans une société élégante, vola sur les ailes de la renommée, et acquit une rapide célébrité. Quelle est donc cette femme, disait-on, qui a été si passionnément aimée par le plus grand écrivain du siècle? Et on s'informait d'elle, et chacun la voulait voir. M. d'Houdetot redoubla alors de soins affectueux et délicats auprès d'elle, car il sentait qu'en ces moments elle avait besoin plus que jamais non seulement de son appui, mais des témoignages publics de son estime. Ce beau vieillard était doué d'un haut bon sens, d'un jugement droit, et avait le sentiment juste des convenances de son monde. Pour sa femme, sa perte fut celle d'un affectueux mentor.

Ayant vu disparaître ainsi les amis de son intimité, madame d'Houdetot, qui ne pouvait se passer d'aimer, eut une dernière affection, tout à fait à la fin de sa vie. Elle s'attacha à M. de Sommariva, ancien vice-président de la République Cisalpine. Il était né à Milan en 1760, et mourut en 1828. Jeune encore, il vint vivre à Paris dans les premières années de l'Empire. Il possédait une fortune considérable, et avait la passion des arts.

Il se rendit acquéreur des terres et domaines chers à madame d'Houdetot, dans la vallée de Montmorency, Épinay, Ormesson, la Barre, les restes de la Chevrette, Eaubonne, Saint-Gratien. Il fit venir des merveilles d'Italie, et installa au château d'Épinay une magnifique galerie de tableaux. On y admirait des émaux, des camées, puis, entre autres chefs-d'œuvre, deux toiles de Rosa de Tivoli, un tableau troublant représentant Vénus et l'Amour, et un buste de femme en marbre par Canova, expression d'idéale beauté, qui arrachait ce cri à une jeune enthousiaste : *Elle est belle à caresser!*

Différentes transactions mirent cet homme éminent, ce protecteur des arts, cet amateur éclairé en contact avec madame d'Houdetot, et une tendre amitié s'établit entre eux. Malgré la différence des âges, cette amitié revêtit toutes les apparences de l'amour et fit beaucoup parler les contemporains. Lady Morgan écrit à ce propos : « Le temps et les circonstances avaient tout changé, tout, excepté le cœur et l'imagination de madame d'Houdetot : l'un n'avait pas cessé de battre aussi vivement, l'autre n'avait rien perdu de son feu

ni de son brillant. A un âge où la mémoire même manque aux autres, les sensations de cette femme extraordinaire étaient encore si vives et son esprit si séduisant, qu'il se trouva dans sa solitude un autre Saint-Lambert qui fit naître en elle une amitié aussi tendre, aussi innocente que la tendresse d'un enfant... La belle maison de campagne de M. de Sommariva touchait presque au château de sa vieille, mais toujours attrayante maîtresse. Chaque matin voyait arriver chez lui un billet et un bouquet aussi frais, aussi élégant que l'esprit de celle qui l'envoyait. On demandait un jour à M. de Sommariva quel sentiment produisait en lui une passion qu'il avait inspirée, et qu'il ne pouvait partager au même point. « Sa charmante conversation, répondit-il, ses aimables lettres, ses fleurs, tout cela est devenu pour moi une douce habitude, et le premier jour où j'en fus privé ne fut certainement pas un des plus heureux de ma vie. »

En achetant les terres de M. de Bellegarde, M. de Sommariva avait acquis les plus précieux souvenirs de la famille, et « c'est le culte des souvenirs, dit Paul Boiteau, qui fit que madame

d'Houdetot aima si tendrement le dernier venu. »

Madame de Rémusat a parlé aussi de cette liaison avec une finesse de touche vraiment supérieure. C'est un plaisir de l'entendre. « Le besoin d'aimer, dit-elle, qui fut toujours le premier chez madame d'Houdetot, la conduisait à faire succéder à des amis qu'elle avait perdus d'autres amis plus jeunes qu'elle choisit avec goût, et dont la nouvelle affection la trompait sur ses pertes. Elle croyait honorer encore ceux qu'elle avait aimés, et dont elle se voyait privée, en cultivant dans un âge avancé les facultés de son cœur. Trop faible pour se soutenir dans sa vieillesse par ses seuls souvenirs, elle ne crut pas qu'il fallût cesser d'aimer avant de cesser de vivre. Une Providence indulgente la servit encore en préservant ses dernières années de l'isolement qui d'ordinaire les accompagne. Des soins assidus et délicats embellirent ses vieux jours de quelques-unes des couleurs qui avaient égayé son printemps; une amitié complaisante consentit à prendre avec elle la forme qu'elle était accoutumée de donner à ses sentiments. La raison austère et détrompée pou-

vait quelquefois sourire de cette éternelle jeunesse de son cœur; mais ce sourire était sans malignité, et sur la fin de sa vie madame d'Houdetot trouva encore dans le monde cette indulgence affectueuse que l'enfance aimable paraît avoir seule le droit de réclamer. »

Il est difficile de mieux peindre ces amours suprêmes de la comtesse et de M. de Sommariva. Celui-ci se laissait aimer, et, comme nous l'avons raconté, il reçut en hommage les dernières poésies de la muse de Sannois. Quand on l'interrogeait sur le caractère de cette liaison : « C'est, répondait-il, l'affection d'un fils pour une mère, et d'une mère pour son enfant. »

Parmi les amis des lointaines années, quelques-uns s'accommodèrent mal des faveurs de l'intimité accordées au nouveau venu. Ils regardaient M. de Sommariva d'un œil peu favorable, et s'attristaient même de sa présence. C'est ainsi que le dévoué et fidèle John de Crèvecœur, comme nous l'avons dit, le considérait presque en ennemi, et voyait dans ses assiduités un sujet de déshonneur pour madame d'Houdetot.

Dans ses *Mémoires*, madame de Genlis lui

rend hommage. « Madame de Choiseul, raconte-t-elle, me dit que M. de Sommariva était arrivé d'Italie et qu'elle me l'amènerait. Je fus charmée de faire connaissance avec un homme qui a le plus noble caractère, et qui est d'ailleurs un ami si éclairé des talents et des arts : je reçus cette aimable visite, et je fus charmée de sa conversation, qui est aussi spirituelle qu'instructive. »

La lampe, cependant, était sur le point de s'éteindre. Elle avait brillé jusqu'à la dernière goutte, et avait accompli son destin fortuné. L'aimable femme le comprit, et se résigna sans murmurer devant la nuit du tombeau.

Saint-Lambert était mort dans les bras de son amie. « La mort de madame d'Houdetot, dit Paul Boiteau, fut plus douce encore. Toute sa famille l'entourait lorsqu'elle ferma les yeux, la tête libre, et achevant de parler du plaisir qu'elle avait senti à vivre, comme une élève de Platon. »

Vivant-Denon la vit peu de temps avant sa fin : Il déclarait qu'il avait retrouvé dans ses manières, dans sa voix, dans ses regards, dans sa conversation, toutes les qualités qui avaient enchanté Rousseau, et fait le bonheur de Saint-Lambert.

Le célèbre Humboldt parlait dans les mêmes termes.

L'auteur des *Lettres à Jennie*, qui vit aussi la comtesse dans ses derniers jours, a laissé quelques notes précieuses sur sa mort. D'après lui, madame d'Houdetot, sentant venir sa dernière heure, voulut expirer dans les bras de l'ami qui lui était devenu si cher, M. de Sommariva. La veille de sa mort, le 27 janvier 1813, à Paris, elle dîna tranquillement avec lui, et joua un moment aux cartes, pour se distraire, comme elle en avait l'habitude. Le lendemain matin, 28, comme elle éprouvait une faiblesse extrême, elle envoya chercher son ami. M. de Sommariva ne se fit pas attendre, il arriva tout ému, et s'assit près de son lit. Elle lui serra la main avec la plus vive affection, et lui dit ces paroles : « Mon ami, je vous demande une dernière faveur. Malgré le spectacle déchirant pour vous de me voir mourir, promettez-moi de ne pas me quitter; je veux que vous receviez mon dernier soupir. »

Il le promit, et resta constamment près d'elle, en lui tenant les mains. On vint annoncer la visite d'un ecclésiastique, elle le reçut, en priant M. de

Sommariva de ne pas quitter la chambre. Il se retira vers la cheminée pendant ce pieux et dernier entretien, puis, après le départ du prêtre, il reprit sa place tout près du lit, et la comtesse expira dans ses bras. Son fils, ses petites-filles étaient présents aussi, et tous pleuraient à chaudes larmes.

Madame d'Houdetot, on peut le dire, accueillit la mort avec son sourire familier, avec la bonne grâce même que seule pouvait avoir une femme de son monde. Sans connaître les tortures de la souffrance et les affres de l'agonie, elle s'éteignit, comme elle avait vécu, avec une douceur infinie. Sa fin fut pareille à celle d'un beau jour. Elle en eut l'apaisement, la poésie, l'attrait mélancolique. Le divin Platon pensait que certaines âmes privilégiées entendent, avant le trépas, les accords d'une musique céleste. Madame d'Houdetot fut de celles-là sans doute, car, en fermant à jamais les yeux, tout son être respirait la sérénité, l'harmonie, et une espérance immortelle.

Un récit de ses derniers moments a été laissé par son protégé et son ami, Saint-John de Crèvecœur. Ce récit, qui n'était pas destiné à la publi-

cité, est écrit au courant de la plume. Crèvecœur l'adressa à sa belle-fille, à titre de causerie intime, et sur le ton familier de la conversation. M. Robert de Crèvecœur, à qui nous devons ce document précieux, dit justement que son ancêtre était, mieux que personne, à même de porter un jugement sur son amie, et qu'il avait le droit de vanter la bonté et l'indulgence de celle qui avait tant fait pour lui.

Nous laissons parler Saint-John :

« Conformément à vos désirs, voici quelques détails sur la perte que nous venons de faire, le départ édifiant et tranquille de notre chère et respectable comtesse, dont les préparatifs ont heureusement été fort courts.

» Sa belle et longue vieillesse, qu'aucune infirmité grave n'avait assaillie, s'est terminée sans plaintes, sans souffrances, ni douleurs; elle a conservé jusqu'à l'avant-veille de sa mort son goût pour la lecture, son activité, l'exercice de ses facultés intellectuelles, à l'exception d'un affaiblissement de la mémoire pour les choses récentes.

» Telle, cinq jours seulement avant de nous quitter, était encore cette chère et respectable

amie; le matin du second de ces jours, elle fut aux Gobelins avec M. de Sommariva... voir les portraits de plusieurs hommes et femmes célèbres du siècle dernier dont elle avait été la contemporaine... C'est à cette dernière excursion qu'elle doit, sans l'avoir prévue, une jouissance bien inattendue, que l'on pourrait considérer comme le premier suffrage de la postérité : la demande de son portrait. Mais la vanité de se faire peindre l'avait si peu occupée dans le cours de sa vie que, ne s'étant pas trouvé de tableau chez elle, on a été obligé d'avoir recours à celui qu'elle donna, il y a vingt-cinq ans, à une ancienne femme de chambre retirée depuis longtemps à la campagne. »

M. Robert de Crèvecœur, nous l'avons dit, s'est livré à une enquête pour contrôler l'exactitude du récit de son ancêtre, et pour retrouver le portrait dont il parle. Le résultat de ses recherches a été que jamais le portrait de madame d'Houdetot n'a été fait aux Gobelins, et que même on n'y a jamais fabriqué de portraits d'hommes et de femmes illustres, en dehors des souverains et de leurs familles.

Saint-John de Crèvecœur continue ainsi le récit des derniers moments de la comtesse :

« Comme preuve que l'affaiblissement de sa mémoire était moins l'effet de son âge avancé que celui de quelques chagrins domestiques, je vous dirai qu'il n'y a pas encore six semaines, elle me dicta les vers qu'elle fit à Sannois, en 1782, pour la fête du docteur Franklin, en 1783, sur la mort du Roi, et enfin, il y a deux ans, sur la vieillesse, dont je vous ai envoyé la copie...

» La nuit du 24 janvier, elle éprouva un léger accès de fièvre... Le médecin que l'on envoya chercher lui prescrivit trois cautères, l'un sur la poitrine, et les autres aux pieds. — Mon cher docteur, lui dit-elle, puisque autant vaudrait les mettre sur une bûche, il serait très ridicule de vous mettre à me brûler vive au moment où je vais mourir sans douleur.

» ... Je considère comme une marque du respect et de la reconnaissance que je dois à la mémoire de notre chère comtesse de vous transmettre ses dernières idées, telles que je les tiens de Girard (son secrétaire), ne fût-ce que pour vous donner une preuve du calme et de la présence d'esprit

qui ne l'a abandonnée que deux à trois minutes, avant que les glaçons de la mort ne l'aient éteinte pour jamais.

» Vers la fin du 28 janvier, pendant qu'elle avait paru plus fatiguée que malade, elle se plaignit d'un resserrement subit qu'elle éprouvait dans la gorge... Une heure après, ce resserrement ayant reparu, elle envoya chercher M. de Sommariva... « Je vous demande pardon, lui dit-elle, de la peine » que je viens de vous donner, et probablement » aussi de celle d'être témoin d'une scène lugubre » quoique instructive, la mort de votre amie. J'ai » fait un testament dont je vous prie d'être l'exé- » cuteur. Je désire que mon cœur soit porté à » Épinay pour être déposé dans l'église de ce vil- » lage, à côté de la tombe de mon père... Vous » direz à mon petit-fils Frédéric combien je re- » grette de n'avoir pas pu le voir avant de mourir. » Je recommande ma mémoire à son souvenir et » au vôtre. »

» Au moment où elle venait de cesser de s'entretenir avec M. de Sommariva, on la prévint à l'oreille que le curé de la Madeleine (l'abbé Jerphanion), homme dont la sagesse et la modération

sont bien connues, faisait demander si madame d'Houdetot voudrait lui permettre de la voir. « Qu'il entre, répondit-elle, je le verrai avec » plaisir. Mon ami, ne sortez pas de ma chambre ! »

» Après quelques instants de conversation que personne n'entendit (son ouïe était encore parfaite), M. le curé lui demanda à haute voix si elle consentait à recevoir les seuls secours de l'Église qu'il pouvait lui administrer dans ce moment pressant, les saintes huiles. « Avec plaisir, répondit-elle d'une voix ferme, avec plaisir ! » Sitôt que cette cérémonie religieuse fut terminée, en présence de toute la famille réunie, le pasteur s'approcha de la cheminée, s'entretint pendant un quart d'heure avec la vicomtesse d'Houdetot, et disparut. Il était dix heures du soir. Notre chère comtesse, dont l'une des mains reposait dans celle de son ami, n'éprouvait aucune douleur, causait doucement avec lui et, de temps à autre, adressait aussi quelques paroles à Girard... Tout ce qu'elle dit jusqu'à près de onze heures, distinctement prononcé, correctement exprimé, portait un caractère de douceur, de calme et de sang-froid extrêmement touchant... Elle parlait encore, mais d'une

voix considérablement affaiblie, quoique *audible*, lorsque, sa tête s'étant lentement inclinée sur son oreiller, elle parut s'endormir et, deux minutes après, elle rendit doucement, sans la moindre apparence de mouvement, le dernier souffle de sa belle et longue existence : le sommeil d'un voyageur fatigué n'aurait pas été plus tranquille. »

Voilà, certes, un précieux témoignage, et en même temps un hommage touchant. Ces notes, nous le répétons, n'étaient point destinées à la publicité. Elles n'en ont que plus d'intérêt et plus de valeur aux yeux de l'historien.

Le récit de Crèvecœur à sa belle-fille se termine par un jugement assez étendu sur la comtesse, qui mérite d'être connu.

« L'esprit, dit-il, et la mémoire de madame d'Houdetot, enrichis de la lecture des meilleurs ouvrages et de ses fréquents entretiens avec quelques-uns de ses savants amis, tels que Marmontel, d'Alembert, etc., fournissaient à sa conversation une inépuisable fécondité qui la rendait instructive et délicieuse... A ce talent, elle joignait une connaissance parfaite de sa langue, un jugement

et surtout un goût qui approchait souvent de l'infaillibilité. Voilà pourquoi elle était souvent consultée par de jeunes auteurs. Florian, l'aimable Florian, l'un des intimes de sa société, n'a pas publié un ouvrage, pas une fable, qu'il n'ait préalablement soumis à la sage et lumineuse critique de madame d'Houdetot, qui cependant a été toute sa vie bien éloignée de se croire savante et n'a jamais désiré d'être considérée comme telle.

» L'inviolable fidélité de madame d'Houdetot envers ses amis, l'aménité de son caractère, une simplicité naturelle que relevaient encore ses talents, l'égalité constante de son humeur, son indulgence envers tout le monde, l'ont constamment rendue chère à sa nombreuse société, et lui ont assuré l'estime de ceux qui ne la connaissaient que de réputation.

» Également éloignée par goût et par principe de tout ce qui tient à la médisance et à la malignité, elle n'a jamais eu d'ennemis. Je lui ai souvent entendu dire que le seul moyen d'éviter la satire et la médisance était de ne pas les mériter. Son silence envers ceux qui commettaient des actions indiscrètes ou répréhensibles n'était pas

moins remarquable que son talent à louer, apprécier et faire valoir les bonnes.

» Avant son départ pour l'Angleterre, le tendre, le passionné, le séduisant Jean-Jacques lui envoya les huit volumes de la *Nouvelle Héloïse*, écrits de sa main, dont la belle écriture m'a souvent frappé, en parcourant ce bel ouvrage dans la bibliothèque de Sannois.

» Vous connaissez M. de Saint-Lambert, dont les liaisons avec madame d'Houdetot ont été célèbres par leur durée et leur constance : j'ai ouï dire à cette respectable amie que la première origine de cet attachement mutuel était due à la reconnaissance qu'elle lui devait pour les sages conseils qu'elle en avait reçus pendant les années orageuses de la vie. Après avoir assisté comme ami de la famille au grand dîner de la cinquantième année de son mariage avec M. le comte d'Houdetot, j'eus le bonheur singulier d'être aussi l'un des convives du repas qu'elle donna, il y a huit ans, pour célébrer la quarante et unième de ses liaisons d'amitié avec M. de Saint-Lambert. Ayant malheureusement perdu les vers charmants qu'elle fit en mémoire de ces deux époques de sa

vie, j'espère en obtenir bientôt une nouvelle copie que je vous enverrai.

» Ce que je viens de dire ne devant être considéré que comme un épanchement rapide et incorrect de souvenirs d'amitié et de reconnaissance, j'ai pensé qu'en y ajoutant quelques aperçus relatifs à mon introduction chez M. et madame d'Houdetot, au bonheur d'avoir mérité leur amitié et leur estime, et à la prodigieuse influence que cette circonstance a eue sur mon sort et le vôtre, j'ai pensé, dis-je, que je ferais une chose qui vous serait agréable, même comme mémento de famille. »

Crèvecœur avait vécu dans l'intimité de la comtesse. Il avait donc pu observer de près son caractère, apprécier ses qualités, connaître l'attrait de son esprit, le charme de ses habitudes, le mérite de son cœur, bref le rayonnement fortuné qui était en elle, et que tous ceux qui l'approchaient ne tardaient pas à ressentir. Il écrit sous l'empire de la vérité, de la reconnaissance et de l'affection. Les quelques pages laissées par lui jettent sur la personnalité de sa bienfaitrice une douce clarté qui s'harmonise

agréablement, d'ailleurs, avec les divers jugements portés sur elle.

Quelques jours après la mort de madame d'Houdetot, le 6 février 1813, le *Journal des Débats* (*Journal de l'Empire*) publia un article consacré à sa mémoire. On l'attribue à Suard, qui avait beaucoup connu l'amie de Rousseau. Voici cet article, qui mérite toute l'attention du lecteur :

« Élisabeth-Sophie-Françoise de La Live de Bellegarde, veuve du ci-devant comte de Houdetot, lieutenant général des armées, est morte à Paris le 28 janvier, âgée d'environ quatre-vingt-trois ans.

» Cette mort laisse dans la société un vide difficile à remplir, et à ses nombreux amis des regrets bien amers. Le plus digne hommage qu'on puisse rendre aux qualités aimables qui ont embelli la société, et aux qualités plus précieuses encore qui y ont répandu le bonheur, c'est d'en conserver les souvenirs et d'en peindre les modèles.

» Madame de Houdetot avait un esprit plus piquant, un talent plus naturel, un goût plus exercé que la plupart des femmes qui se sont fait

un nom dans les lettres : elle eût aisément obtenu ce genre de gloire, si elle avait pu l'ambitionner; et elle était bien loin de désirer la célébrité qu'elle a acquise malgré elle.

» Le trait distinctif de son caractère était la bonté. Son âme active avait un besoin continuel d'être animée, et ce besoin la portait à chercher sans cesse les moyens de multiplier et de varier ses jouissances; mais elle avait un égal besoin de faire partager ses plaisirs à tout ce qui l'environnait. Elle aimait cette maxime d'un poète de l'Orient : « Jouissez, c'est le bonheur; faites jouir, c'est la vertu! » Cette leçon semble avoir été la règle de sa vie.

» Elle portait dans le monde un sentiment de bienveillance générale, d'indulgence naturelle, qui ne lui laissait voir, dans les personnes et dans les choses, que les côtés favorables. Il semblait que la nature lui eût donné une sagacité toute particulière pour découvrir promptement et sûrement ce qu'il y avait d'aimable dans la personne avec qui elle causait, comme ce qu'il y avait de plus louable dans l'ouvrage qu'elle lisait. Je ne crois pas que pendant toute sa longue vie elle ait

jamais montré à personne un sentiment qui pût lui déplaire.

» Également passionnée pour les beautés de la nature et pour celles des arts, elle passait constamment la belle saison dans une maison de campagne qu'elle avait ornée sans luxe et uniquement pour ses goûts; elle s'entourait de fleurs et de verdure; son jardin offrait à chaque pas les bustes des grands hommes, avec des inscriptions en vers composées par elle, où le bon esprit et le bon goût se faisaient remarquer. Des comédies et des proverbes, de la musique, une conversation spirituelle et animée, y offraient une succession d'amusements variés à une réunion choisie de personnes distinguées dans toutes les classes de la société.

» Son imagination vive et mobile embellissait encore ce qu'elle trouvait beau; les fleurs avaient pour ses sens plus d'éclat, plus de parfum que pour les autres; elle découvrait dans un tableau des intentions auxquelles le peintre n'avait jamais pensé; elle trouvait dans une symphonie de Haydn une suite d'idées qui aurait étonné le compositeur, comme elle voyait dans les nuages des

tableaux bien composés que personne n'apercevait. Ces innocentes illusions ne faisaient qu'ajouter des nuances plus vives aux impressions qu'elle recevait des objets. Tout en elle semblait arrangé pour sa plus grande satisfaction.

» Une si heureuse existence ne fut troublée que dans les dix dernières années de sa vie, et ce fut par des contrariétés et des peines passagères qui n'altérèrent point sa bonté naturelle, son goût pour les plaisirs de l'esprit, des arts et de la société; elle avait même conservé son talent pour la poésie : six semaines avant sa mort elle avait fait, pour la fête d'un ancien ami, quelques vers où un sentiment aimable était exprimé avec esprit et naturel.

» Jamais on n'a loué avec plus de grâce et de sincérité. Ses opinions, comme ses sentiments, s'exprimaient dans un langage remarquable par l'élégance et la précision, et par des formes piquantes qu'elle trouvait sans effort. On connaît d'elle un assez grand nombre de poésies fugitives, inspirées par des circonstances, et qui ont mérité de survivre aux circonstances. On trouve dans toutes de la grâce, du trait, de la facilité, et le

sentiment, devenu très rare, du véritable langage poétique. Quoiqu'elle eût particulièrement le genre de talent qui semble le plus propre à aiguiser le trait d'une épigramme, jamais elle ne s'en permit aucune. La bonté de son âme contrariait l'aptitude de son esprit.

» Aucune infirmité grave ne faisait présager une fin prochaine à madame de Houdetot. Elle s'était couchée sans éprouver aucun mal; sa nuit avait été calme; à son réveil, elle fut saisie d'une douleur d'estomac à laquelle elle était sujette, mais qui devint rapidement si vive, qu'elle sentit qu'il n'y avait plus de remède. Elle ne demandait à son médecin que de prolonger assez son existence pour rassembler auprès d'elle les personnes qui lui étaient le plus chères; elle obtint cette consolation; on la vit jouir avec sensibilité de leurs soins et de leur tendresse, en leur témoignant le regret de les faire assister à un si triste spectacle. Dans la journée, elle s'éteignit sans agonie. Le ciel devait une si douce mort à une si douce vie.

» Je crois remplir un devoir, et je satisfais un sentiment naturel en rendant ce léger hommage

à une femme qui, pendant près de cinquante ans, m'a montré une constante bienveillance, et dont la société m'a procuré des jouissances dont, malheureusement, les éléments n'existent plus.

» Mes vœux seront comblés si les lignes que je viens de tracer pouvaient porter le moindre adoucissement à la douleur trop légitime d'une famille nombreuse et respectable, dans laquelle on peut retrouver, différemment répartis, les dons de l'esprit et les vertus sociales dont madame de Houdetot lui a offert le modèle. »

Ce panégyrique, déposé comme un bouquet funèbre, sur la tombe de madame d'Houdetot, par la main respectueuse de Suard, n'est point exagéré. Il résume bien sa vie, et donne un relief mérité aux qualités de son cœur et de son esprit, aux nobles occupations qu'elle recherchait, au charme de son commerce, bref à l'excellence de sa nature. Rousseau, en se passionnant pour elle, n'avait point manqué de clairvoyance. On comprend qu'il ait trouvé, pour lui dire son amour, des accents, des aveux comme peu de femmes en ont entendus.

Dans son éloge, Suard jette un regret mélancolique sur les relations de société si agréables avant la Révolution, et « dont les éléments, dit-il, n'existent plus ». C'était là l'universelle nostalgie de ceux qui avaient connu ces beaux jours.

Madame Vigée Le Brun, dans ses *Souvenirs*, nous parle du salon de madame de Verdun, à Colombes, près Paris, où elle avait rencontré madame d'Houdetot, et elle écrit : « La conversation habituelle ne permettait pas que l'ennui nous gagnât, tant elle était vive et animée. Il serait inutile aujourd'hui de chercher à retrouver les jouissances qui provenaient alors du charme de la conversation. L'abbé Delille m'écrivait de Rome : « La politique a tout perdu; on ne cause plus à Paris... » Nous avons vu finir, comme tant de choses, ce qu'on appelait la conversation, c'est-à-dire un des plus grands charmes de la société française. »

Ce charme puissant, madame d'Houdetot avait contribué dans une large mesure à l'entretenir pendant sa longue carrière, et jusqu'à son dernier jour. Il semblait avoir survécu à la grande tem-

pête avec la douce et aimable femme. Quand elle eut fermé les yeux, on eût dit qu'il s'était subitement éteint, et qu'il reposait avec elle dans le silence du tombeau.

Que sont devenus les restes mortels de madame d'Houdetot? Elle avait spécifié, dans son testament, que son cœur fût séparé de son corps et porté à Épinay, près Paris, pour être enseveli, dans l'église du village, et dans le tombeau même où reposaient déjà son père et sa mère, M. et madame de La Live de Bellegarde. Ce vœu suprême, qui révélait jusqu'au delà de la tombe, la tendresse de son âme, fut scrupuleusement respecté. Mais les lois nouvelles s'opposant à toute inhumation dans les églises, et la faveur d'une exception n'ayant pu être obtenue, le cœur de madame d'Houdetot fut déposé dans le cimetière d'Épinay, voisin de l'Église, et un petit monument fut construit pour abriter cette relique sacrée, et marquer la place où l'on pouvait la reconnaître et la saluer parmi les morts.

Pendant de longues années, ce cœur aimant, devenu inanimé, goûta là le repos suprême,

s'éparpilla et s'anéantit dans l'inénarrable silence de la campagne et dans la magie des paysages de la vallée de Montmorency. Durant sa vie, la comtesse avait animé et paré de son sourire cette belle vallée, qui s'harmonisait si bien avec sa grâce infinie; elle était destinée à s'y répandre, après sa mort, en atomes impalpables, et à y éterniser de toute façon son cher souvenir.

L'église d'Épinay possède une chapelle qui jadis appartenait aux seigneurs du château. M. de Sommariva, nous l'avons dit, était devenu possesseur de la terre d'Épinay et des privilèges qui y étaient attachés. Après la mort de madame d'Houdetot, il fit placer dans la chapelle une plaque de marbre noir portant cette inscription :

EXTRAIT DES DERNIÈRES VOLONTÉS
D'ÉLISABETH-SOPHIE D'HOUDETOT,
NÉE DE LA LIVE DE BELLEGARDE
DÉCÉDÉE A PARIS
LE 28 JANVIER 1813 :
« J'ORDONNE QUE MON CŒUR SOIT MIS A PART
ET PORTÉ DANS LE TOMBEAU
OU PRÈS LE TOMBEAU DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE
EXISTANT A ÉPINAY. »

Près de cette inscription, on voyait une pierre sépulcrale, pierre dure et blanche, sur laquelle étaient gravés ces mots :

CY-GISENT
LOUIS-DENIS LALIVE
DE BELLEGARDE
ET SON ÉPOUSE MARIE-JOSÉPHINE PROUVEUR,
ANCIENS SEIGNEURS DE CE LIEU.
PARFAITEMENT UNIS
PENDANT LEUR VIE,
ILS ONT VOULU ÊTRE RÉUNIS ICY
A LEUR MORT.
CETTE PIERRE DÉTRUITE PENDANT LES TROUBLES DE 1793
A ÉTÉ RESTAURÉE PAR LE RESPECT
ET LA PIÉTÉ FILIALE
L'AN 1807.

Enfin, une troisième inscription apparaissait. Elle était ainsi conçue :

« Priez pour l'âme d'Émile de Sommariva, lieutenant au 10e de hussards français, mort à l'âge de vingt-trois ans sur le champ d'honneur, à la bataille d'Albuera près Badajoz, le 16 mai 1811.

« Cette pierre attestera pour toujours la profonde douleur de son père qui eut le malheur de lui survivre. »

Ces pierres et ces inscriptions subsistent encore dans l'église d'Épinay : on les a même réparées en 1898.

Tout passe, hélas! tout change, tout se transforme. Le vieux cimetière, qui était dans le voisinage de l'église, n'existe plus. En 1822, il a été supprimé, et son emplacement a été vendu à différents possesseurs qui y ont bâti des maisons, ou installé des jardins.

Qu'est devenu le monument de madame d'Houdetot? Qu'est devenu son cœur? Ces vestiges sacrés ont-ils été dispersés, détruits, confondus avec d'obscures poussières? Ce cœur est-il à jamais perdu dans le sein de la Nature? N'a-t-on point épargné l'urne qui le renferme?

Nous avons vainement essayé d'éclaircir la question. Les documents utiles, les sources d'informations n'existent plus. Lorsque, en 1822, le nouveau cimetière d'Épinay fut inauguré, une translation d'ossements eut lieu, et un procès-verbal en fut dressé. Nous pensions trouver cette pièce à la mairie, avec l'espoir d'y constater une mention relative à madame d'Houdetot.

Déception! Le registre de l'année 1822 a dis-

paru, dérobé sans doute pour des raisons inconnues, par une main fanatique. En 1844, on constata la disparition de ce registre, qu'il est presque impossible de reconstituer aujourd'hui.

Nous avons poussé plus loin encore notre enquête, mais sans pouvoir arriver à un résultat précis. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que le cœur de l'amie de Rousseau fut porté à Épinay, et son corps enterré à Paris, selon toute probabilité au cimetière Montmartre, où la famille d'Houdetot possède une sépulture [1].

Que de mélancolie en nos rêves de gloire!

1. Voir l'Appendice, § VIII.

IX

JUGEMENTS PORTÉS SUR MADAME D'HOUDETOT PAR MADAME VIGÉE LE BRUN, MADAME DE RÉMUSAT, MADAME D'ÉPINAY, ETC. — HISTOIRE DU CHATEAU DE LA CHEVRETTE.

Bien que, au cours de cette étude, nous ayons fait d'assez nombreuses citations propres à mettre en relief le caractère de madame d'Houdetot, nous voulons, avant de terminer, présenter quelques jugements d'ensemble portés sur cette femme célèbre par des écrivains qui la connurent, ou, dans la suite, s'intéressèrent à elle et se plurent à recueillir les souvenirs qui la concernaient. De leurs témoignages rapprochés naît une lumière propice, qui nous permet de mieux comprendre cette séduisante figure, son milieu, sa société et son temps, lumière douce qui réjouit l'âme et fait le charme de l'histoire.

Voici ce que, dans ses *Portraits à la plume*, dit madame Vigée Le Brun :

« J'ai connu la comtesse d'Houdetot longtemps avant la Révolution; elle s'entourait alors de tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes d'esprit et d'artistes célèbres. Comme j'avais un grand désir de la voir, madame de Verdun, mon amie, qui la connaissait intimement, me conduisit à Sannois, où madame d'Houdetot avait une maison, et me fit inviter à passer la journée. Je savais qu'elle n'était point jolie, mais d'après la passion qu'elle avait inspirée à J.-J. Rousseau, je pensais au moins lui trouver un visage agréable; je fus donc bien désappointée en la voyant si laide, qu'aussitôt son roman s'effaça de mon imagination. Il faut dire toutefois que son aimable esprit pouvait faire oublier sa laideur.

» Madame d'Houdetot était bonne, indulgente, chérie avec raison de tous ceux qui la connaissaient, et, comme je l'ai toujours trouvée digne d'inspirer les sentiments les plus tendres, j'ai fini par croire, après tout, qu'elle a pu inspirer de l'amour. »

Madame Vigée Le Brun exagère, on le sent, la laideur de la comtesse, et y insiste avec une cruauté bien féminine. Elle reconnaît volontiers que l'amie de Rousseau avait les qualités du caractère, mais, petitesse humaine, il lui en coûte de dire qu'elle fut aimée.

Une autre femme, madame de Rémusat, a laissé, elle aussi, un portrait de madame d'Houdetot. Ce sont de belles pages, on y sent la supériorité en tout, idées, style, jugements. En les lisant, on s'aperçoit combien madame Vigée Le Brun est inférieure. Dans une lettre datée du 31 juillet 1809, elle écrit :

« J'ai passé la semaine dernière chez madame d'Houdetot. Elle était seule avec madame Chéron [1]. J'étais là fort bien, je vous assure. Cette aimable vieille anime tout autour d'elle... Il y a tant de cœur dans ses souvenirs et dans sa conversation ! Nous l'avons fait beaucoup conter. Elle était à son aise; elle se fiait à nous, car elle était bien sûre que nous l'entendrions comme elle voulait être entendue, et n'est-ce pas la base de toute

1. Nièce de l'abbé Morellet.

confiance? Que vous avez raison d'aimer les vieilles femmes! Celle-ci nous parlait beaucoup de Rousseau. Elle a conservé quelques-unes de ses lettres, que nous avons vues. Elle était fière d'avoir inspiré tant et d'avoir résisté à tant d'amour. Elle se vantait du sentiment qui l'avait défendue, enfin elle était vraie, naïve, dans tous ses récits. Elle n'a pas l'apparence d'un regret, et croit avoir rempli tous ses devoirs de femme, en dévouant sa vie à l'amour. »

Ce fragment de lettre n'est qu'une esquisse, un souvenir; voici le vrai tableau, « un doux pastel », bien digne de vivre dans la mémoire des âmes délicates. Madame de Rémusat prend pour épigraphe le mot de Massillon, net comme un axiome : « C'est l'amour qui décide de tout l'homme », et elle dit :

« On ne peut guère porter plus loin que madame d'Houdetot, je ne dirai pas la bonté, mais la bienveillance. La bonté demande une sorte de discernement du mal : elle le voit et le pardonne. Madame d'Houdetot ne l'a jamais observé dans qui que ce soit. Nous l'avons vue

souffrir à cet égard, souffrir réellement, lorsqu'on exprimait le moindre blâme devant elle ; et dans ces occasions elle imposait silence d'une manière qui n'était jamais désobligeante, car elle montrait tout simplement la peine qu'on lui faisait éprouver.

» Cette bienveillance a prolongé la jeunesse de ses sentiments et de ses goûts. L'habitude du blâme aiguise peut-être l'esprit beaucoup plus qu'elle ne l'étend ; mais, à coup sûr, elle dessèche le cœur et produit un mécontentement anticipé qui décolore la vie. Heureux celui qui meurt sans être détrompé ! Le voile clair et léger qui sera demeuré sur ses yeux donnera à tout ce qui l'environne une fraîcheur et un charme que la vieillesse ne ternira point. Aussi, madame d'Houdetot disait-elle souvent : « Les plaisirs m'ont quittée, mais je n'ai point à me reprocher de m'être dégoûtée d'aucun. » Cette disposition la rendait indulgente dans l'habitude de la vie, et facile avec la jeunesse. Elle lui permettait de jouir des biens qu'elle avait appréciés elle-même, et dont elle aimait le souvenir ; car son âme conservait une sorte de reconnaissance pour toutes les époques de sa vie.

» Par une suite de la même disposition expansive, elle avait éprouvé de bonne heure un goût très vif pour la campagne. Avide de saisir tout ce qui s'offrait à ses impressions, elle s'était bien gardée de ne pas connaître celles que peut inspirer l'aspect d'un beau site et d'une riante verdure; elle demeurait en extase devant un point de vue qui lui plaisait; elle écoutait avec ravissement le chant des oiseaux, elle aimait à contempler une belle fleur, et tout cela jusque dans les dernières années de sa vie. Jeune, elle eût voulu tout aimer, et ceux de ses goûts qu'elle avait pu garder sur le soir de ses ans embellissaient encore sa vieillesse, comme ils avaient concouru à parer cette heureuse époque qui nous permet d'attacher un plaisir à chacune de nos sensations.

» ... Rentrée dans le monde quand nos troubles cessèrent, elle y rapporta sa bienveillance accoutumée, et chercha à jouir encore des biens qui ne pouvaient lui échapper... Elle a prouvé, par le courage et le calme qu'elle a montrés dans ses derniers moments, que l'exercice prolongé des facultés du cœur n'en affaiblit point l'énergie. Elle a senti qu'elle mourait, et cependant, en

quittant une vie si heureuse, elle n'a laissé échapper que l'expression d'un regret aussi tendre que touchant : « Ne m'oubliez pas, disait-elle à ses » parents et à ses amis en pleurs autour de son » lit de mort; j'aurais plus de courage s'il ne » fallait pas vous quitter, mais du moins que je » vive dans votre souvenir! »

» C'est ainsi qu'elle ranimait encore par le sentiment une vie prête à s'éteindre, et ces seuls mots : *J'aime* ont été le dernier accent que son âme, en s'exhalant, ait porté vers la divinité. »

Ces nobles pensées, ces aperçus élevés, cette compréhension de la vie du cœur, suprême besoin pour certaines natures privilégiées, sont dignes de madame d'Houdetot. Madame de Rémusat savait planer dans les hautes régions et s'honorer en parlant de son amie. Madame Vigée Le Brun, elle, n'était pas suffisamment douée pour la comprendre. Il importe, au cours de l'existence, de ne point se laisser trop approcher par les âmes vulgaires, et il faut soigneusement tenir à distance leur basse curiosité. La bonté n'exclut ni le discernement, ni le mépris des sots, ni de solides

barrières opposées à l'envie et à la perfidie qui prennent le masque de l'amitié.

Nous avons un troisième témoignage de femme à enregistrer, celui de Lady Morgan, Anglaise de mérite, qui séjourna en France au commencement du siècle, et fit un recueil de ses impressions, de ses observations, de ses souvenirs. Elle ne vit pas madame d'Houdetot, n'étant venue à Paris qu'après sa mort en 1813, mais elle entendit parler souvent d'elle dans les salons par des personnages éminents, la nièce du baron d'Holbach, madame de la Briche, belle-sœur de la comtesse, Vivant-Denon, Humboldt...

Lady Morgan est loin d'égaler madame de Rémusat. Elle raconte plus qu'elle ne pense. Il y a toutefois d'intéressants détails à glaner.

« Madame d'Houdetot, dit-elle, est un brillant abrégé du caractère féminin français... Il est curieux d'opposer au tableau animé de gaieté, de jeunesse et de vivacité fait par Rousseau, madame d'Houdetot dans la même vallée de Montmorency, après un intervalle de soixante ans, assise devant son métier à broder, entourée de ses petits-enfants,

touchant presque à l'âge avancé de quatre-vingt-dix ans, et ayant encore préservé toute la chaleur de son cœur de l'attaque des glaces de la vieillesse; conservant sans la moindre flétrissure toute la fraîcheur de son imagination, nourrissant les plus tendres affections, et récitant comme d'inspiration ces charmantes effusions de goût et de sentiment, ces poésies que sa modestie ne lui permettait pas de transcrire, et qu'elle composait avec la même facilité que les fleurs qui naissaient sous son aiguille. C'est ainsi qu'on me l'a décrite dans ces cercles auxquels elle n'avait été enlevée que depuis peu de temps, et où la moindre de ses actions et de ses paroles était encore toute fraîche dans la mémoire de l'amitié. »

Lady Morgan raconte à sa manière le mariage de madame d'Houdetot, sa liaison avec Saint-Lambert, la passion de Rousseau, puis elle ajoute :

« Le secret de son influence sur les cœurs de tous ceux qu'elle voulait intéresser consistait dans l'ardeur et la sensibilité de son caractère, dans la tournure tendre et passionnée de ses manières, dans l'enjouement et l'abondance de son imagination puissante et créatrice. La vieil-

lesse perdait ses années en l'écoutant, et les jeunes gens oubliaient qu'elle était vieille, en l'entendant parler. Qu'on mette dans la balance ses qualités et ses faiblesses, ses vertus et ses fautes, il faudra toujours reconnaître que la France seule pouvait produire une telle femme, et que ce n'est qu'en France qu'une telle femme pouvait être appréciée à sa juste valeur. »

Ce dernier passage est celui qui a le plus de valeur dans le récit de Lady Morgan. Il constitue un jugement curieux, et devient caractéristique quand on se rappelle qu'il émane d'une femme anglaise.

C'est ici le lieu de citer encore le récit de Maria Edgeworth, autre Anglaise contemporaine de madame d'Houdetot, et qui eut son heure de célébrité comme écrivain. Elle aussi visita la France, séjourna à Paris, et vit la comtesse. C'est dans sa correspondance qu'elle parle d'elle. Le 10 janvier 1803, elle écrivait de Paris à miss Mary Sneyd, son amie :

« Nous étions en voiture à neuf heures pour aller chez l'excellent abbé Morellet, chez qui nous étions tous invités à déjeuner, afin de nous

trouver avec madame d'Houdetot, l'amie de Rousseau, l'inspiratrice de la création de Julie. Julie, maintenant âgée de soixante-douze ans, nous apparut sous les traits d'une femme fluette, coiffée d'un chapeau noir... Elle n'eut pas plus tôt parlé qu'elle m'eut conquise, et dès que je fus assise à côté d'elle, je découvris dans sa physionomie une expression de bienveillance et d'amabilité. Sa conversation invite à la confiance et ne peut manquer de l'obtenir. Elle paraît aussi gaie et aussi en dehors qu'une jeune fille de quinze ans; il a d'ailleurs été dit d'elle que non seulement elle ne fit jamais aucun mal, mais qu'elle ne le soupçonne même jamais. Madame d'Houdetot possède ce don inappréciable de saisir le bon côté de chaque chose, don que lord Kames disait préférer à tous ceux qui sont distribués par la reine des Fées. Malgré de grands chagrins, elle sait encore se rendre heureuse et rendre heureux ses amis.

» Même pendant les horreurs de la Révolution, si elle trouvait sur son chemin une fleur, un papillon, un parfum agréable, une belle couleur, elle leur donnait son attention, suspendant pendant un instant les sentiments douloureux, et

cela, non par frivolité, mais par pure philosophie. Personne n'a mis plus d'énergie au service de ses amis. Je subis près d'elle le charme d'un heureux caractère, de manières douces et attrayantes, de l'enthousiasme que l'âge ne peut éteindre, et qui, sans se consumer, peut quelquefois se répandre sur des objets de peu d'importance, mais jamais sur des inutilités. Je désire vivement être ainsi à soixante-douze ans!

»... Un jour à dîner, chez madame d'Houdetot, il y avait une belle pyramide de fruits. Rousseau en se servant prit la pêche qui en formait la base, et tout le reste s'écroula. « Rousseau, lui dit-elle, » voilà ce que vous faites avec toutes nos organi- » sations sociales, vous jetez tout par terre d'un » simple geste; mais, qui rebâtira ce que vous » détruisez? »

Voici le témoignage de Marmontel, qui dit à ses enfants : « Vous avez entendu dire mille fois par votre mère, et dans sa famille, quel était pour nous l'agrément de vivre avec M. de Saint-Lambert et madame la comtesse d'Houdetot, son amie; et quel était le charme d'une société où

l'esprit, le goût, l'amour des lettres, toutes les qualités du cœur les plus essentielles et les plus désirables nous attiraient, nous attachaient, soit auprès du sage d'Eaubonne, soit dans l'agréable retraite de la Sévigné de Sannois. Jamais deux esprits et deux âmes n'ont formé un plus parfait accord de sentiments et de pensées; mais ils se ressemblaient surtout par un aimable empressement à bien recevoir leurs amis. Politesse à la fois libre, aisée, attentive; politesse d'un goût exquis qui vient du cœur, qui va au cœur, et qui n'est bien connue que des âmes sensibles. »

Madame Suard, dans les Mémoires qu'elle a rédigés sur la vie de son mari, fait l'éloge de la comtesse, et confirme les impressions des écrivains que nous avons cités déjà. Voici le passage essentiel de son récit : « Madame d'Houdetot n'était d'abord frappée que de ce qu'il y avait de bon et de beau dans les objets de l'art, comme de la nature. Elle découvrait le mérite des choses et des hommes avec une promptitude et une sagacité qui semblait appartenir à l'instinct... Elle disait qu'en mourant elle n'aurait pas à se repro-

cher « d'avoir jamais donné le plus petit ridicule » au plus petit plaisir. »

Voir, avant tout, ce qui est bon et beau, fermer les yeux devant les laideurs et les méchancetés de ce monde!... Combien peu ont ce don et cette volonté! La plupart des hommes se complaisent dans le dénigrement, la moquerie, la critique gonflée de venin, la raillerie prétentieuse, bref la méchanceté et la haine. Fortunées les âmes harmonieuses, dont l'affection a pour base la recherche, le culte, la passion de la Beauté!

Le témoignage de madame la vicomtesse d'Allard mérite aussi d'être rappelé :

« Ayant habité une campagne voisine de celle de madame d'Houdetot, j'ai, l'espace de treize ans, vécu habituellement dans sa société, et même pendant deux de ces années, je l'ai vue presque tous les jours. Tout ce que Rousseau a dit de son caractère et de son amabilité est parfaitement vrai; je crois qu'il n'a pas rendu tout à fait justice à son esprit. Il avait assurément le droit d'être fort difficile, et de peu admirer à cet égard, mais en comparant madame d'Houdetot à

d'autres femmes, il aurait pu la louer davantage. Plus vaine et moins paresseuse, elle se serait fait un nom dans la littérature; elle était tout à fait sans prétention. Je citerai des traits qui le prouveront.

» Quoique Rousseau avoue qu'elle n'était point belle, il a vu sa figure avec illusion. Ce sera une consolation pour les femmes laides d'apprendre que madame d'Houdetot, qui l'était beaucoup, a dû à son esprit, et surtout à son charmant caractère d'être si passionnément et si constamment aimée... Comme le dit Rousseau, ses mouvements avaient de la gaucherie et de la grâce; sa vue, très basse, lui donnait de l'incertitude, mais comme elle était bien faite, qu'elle avait eu pour maître à danser le fameux Marcel, elle avait de la grâce. Sa gorge était belle, ses mains et ses bras jolis, ses pieds mignons.

» Madame d'Houdetot avait l'imagination vive, le cœur tendre et une bonté parfaite. Je crois que, dans sa jeunesse, elle a dû très souvent agir sans réflexion, et peut-être même n'a-t-elle jamais été tout à fait corrigée de ce défaut. Mais son cœur était droit et son esprit juste; il était rare, lors-

qu'il s'élevait une discussion, qu'elle ne la terminât par un aperçu juste et fin qui ne laissait plus rien à dire. J'ai vu des gens qui étaient blessés de cette qualité de son esprit. « Elle nous réduit » au silence », disaient-ils. Avec la laideur dont j'ai fait une description vraie, jamais elle n'a éprouvé la moindre envie contre les belles femmes; elle les louait avec plaisir et de bonne foi : tendre et point vaine, étant aimée, elle ne désirait rien de plus.

» L'attachement de madame d'Houdetot pour Saint-Lambert a toujours conservé les illusions, la pensée habituelle, le dévouement et tous les petits soins de l'amour, mais rien n'a pu me donner l'idée qu'il ne fût pas, depuis longtemps, aussi pur que l'amitié...

» Je dois dire qu'il n'est pas étonnant que madame d'Houdetot, ayant eu pendant cinquante ans l'habitude de soins et d'attentions extrêmes, qui ne changèrent point quand l'amour fut devenu amitié, elle crut qu'ils étaient inséparables de l'attachement, et c'est ce qui a causé les formes extraordinaires et inusitées de son amitié pour M. de Sommariva.

» Madame d'Houdetot n'a été privée d'aucun des avantages que la naissance de son mari et sa fortune pouvaient lui procurer. Sa maison était tenue d'une manière fort honorable, et elle a été assidûment à la cour tant qu'a vécu la reine Marie de Pologne. Cette reine, qui aimait l'esprit et qui en avait, traitait fort bien madame d'Houdetot; mais, lorsqu'il y eut une jeune cour, elle se trouva trop vieille pour y paraître...

» Je passais un jour avec madame d'Houdetot devant sa maison d'Eaubonne : elle me dit : « C'est sous cet acacia, au bord de ce ruisseau, » que Rousseau me lisait son *Héloïse*, à mesure » qu'il la composait! » On voit par cette exclamation, au bout de trente ans, qu'il lui était resté de tout cela un souvenir agréable. »

La vicomtesse d'Allard fait ressortir et détruit les méchancetés de madame d'Épinay à l'égard du comte d'Houdetot. Le récit de ses souvenirs est plein d'intérêt, comme l'atteste le dernier fait qu'elle cite, au sujet d'Eaubonne. Mimi vieillie repassant devant son ancienne demeure, et

revoyant l'acacia fameux, témoin des aveux brûlants de Rousseau! Quel réveil pour cette âme aimante! Quels regrets de sa jeunesse lointaine! Quel attendrissement de tout son être!

Choderlos de Laclos a tracé, lui aussi, de madame d'Houdetot, un intéressant portrait, qui ne doit pas être laissé dans l'ombre. Voici les passages essentiels :

« Madame d'Houdetot, vraie, bonne, généreuse, commença par aimer avec tendresse, et finit par tomber dans l'admiration, sentiment qu'exigeait son philosophe ami. Il ne se contentait pas à moins... Son amant fit son bonheur, ses amis firent sa gloire. Jamais on ne connut mieux la délicatesse de ce sentiment si doux; jamais on n'en fit plus aimer les devoirs. Des nombreuses qualités de l'esprit, la simplicité est celle qui rend la plus heureuse celle qui la possède, et les moins malheureux ceux qui la voient dans les autres. Cette simplicité précieuse est le grand trait caractéristique de madame d'Houdetot; elle n'a jamais fait de livres; elle ne s'est point

exposée à l'orage des chutes, ni à l'ivresse des succès, et cependant la littérature a été sa constante occupation : entourée de beaux esprits, d'amateurs, d'artistes, elle a dû prendre part à cette foule de productions qui se multiplient à Paris plus qu'ailleurs...

» L'amour fut pour elle ce qu'il doit être, l'occupation et le bonheur de sa vie. Ce sentiment est une faiblesse quand il ne s'explique que par les sens, quand il ne flatte que la vanité, quand il ne remplit que les vides des journées; mais, lorsqu'il nous assujettit un second être, quand il est la source de toute notre existence, alors il est pour nous ce que le soleil est à la terre, ce que la rosée est à la végétation, ce que l'électricité est à tous les corps...

» Elle eut la passion des voyages, sans presque jamais la satisfaire. Tout plaisir la flattait, s'il s'accordait avec la paresse : non pas cette apathie destructive de toute espèce de jouissances, mais cette insouciance combinée qui préfère la privation de toutes les peines aux soins qui accompagnent tous les projets. Madame d'Houdetot vécut avec des athées, avec des dévots, avec des prudes,

avec des étourdis, et vécut avec tous sans jamais leur sacrifier rien de son caractère primitif : tous n'eurent pas également à s'en louer, aucun n'eut à s'en plaindre. »

Brissot raconte, dans ses *Mémoires*, qu'il eut l'occasion de voir la comtesse en 1787. « Elle était, dit-il, vieille, laide, spirituelle. » Puis il ajoute quelques réflexions méchantes, qui ne méritent pas d'être relevées. Il ne porte pas un jugement véritable.

Le dernier témoignage des contemporains que nous voulons citer est celui de madame d'Épinay qui, dans ses *Moments heureux*, fait un portrait de sa belle-sœur, à la date de 1755.

« Dès ma plus tendre enfance, j'ai vécu avec madame d'Houdetot. J'ai toujours eu du penchant pour elle; il n'y a cependant que deux ans que j'ai désiré véritablement de l'avoir pour amie. Je lui ai de tout temps reconnu de la franchise, de la bonne foi, de la douceur, une patience et une discrétion à toute épreuve. Jamais de lendemain à craindre pour elle; et son mérite à cet égard est

d'autant plus grand qu'elle est naturellement distraite, enfant et étourdie.

» Elle est née tendre et sensible. Elle est bonne et compatissante. Elle a l'imagination vive. Sa tête se prend ordinairement avant son cœur, mais il ne la dément jamais, et une fois touchée pour un objet, aucun autre ne peut l'en distraire. »

Madame d'Épinay parle discrètement de la liaison de la comtesse avec Saint-Lambert, rappelle un séjour qu'elle fit à la Chevrette, et termine ainsi :

« Je conclus qu'à tout prendre, il n'y a pas de femme qui vaille madame d'Houdetot. Elle a l'esprit et le cœur excellents. Sa tête pourra lui faire faire plus d'une faute. Elle est légère, mais elle est constante. Elle est légère, en ce que le plaisir et la peine ne laissent guère de traces chez elle : tout s'efface avec autant de promptitude qu'elle sent vivement dans le premier instant. Elle est aussi essentielle en amitié que tendre en amour. Jamais elle n'a dit ni cru de mal de personne; et quiconque entreprendra sa critique finira, comme moi, par son éloge. »

*
* *

Nous venons de nommer une fois encore la Chevrette. Avant de clore cette étude, disons un dernier adieu à ce château célèbre qui abrita des personnages illustres, des femmes exquises, des lettrés, des philosophes, des princes de la pensée et du langage, bref qui fut un des foyers intellectuels les plus captivants du XVIIIe siècle. Quand madame d'Épinay voyait sa maison remplie de grands seigneurs et de grandes dames, d'écrivains, de poètes, d'artistes, elle rayonnait, elle se sentait vivre, elle était heureuse. Elle eut vraiment de beaux jours dans ce coin de terre privilégié où séjournait souvent madame d'Houdetot, et qui, à ce titre, mérite d'être rappelé ici avec quelques détails.

La Chevrette, dont le nom subsiste encore, est située sur la commune de Deuil (Seine-et-Oise), à 12 kilomètres de Paris. Le château, bâti sous Louis XIV par le marquis de La Vrillière, fut acquis sous Louis XV par M. de La Live de Bellegarde, fermier général, qui le céda à son fils aîné,

Denis-Joseph d'Épinay, le mari de la femme célèbre, amie des philosophes.

Le gendre de M. d'Épinay, M. de Belzunce, neveu du fameux évêque qui s'illustra lors de la peste de Marseille, fit démolir en partie la Chevrette avant d'émigrer, vers 1789. Ce qui reste aujourd'hui du château proprement dit est insignifiant, et consiste simplement dans un fragment de l'aile gauche, confondu au milieu d'une construction bâtie par la suite. Le tout forme une sorte de villa sans caractère et sans style, entourée par une partie assez étendue de l'ancien parc.

Le château disparu était superbe; à l'intérieur comme à l'extérieur on reconnaissait une demeure fastueuse. Dans le salon, parmi différentes œuvres d'art, on remarquait l'histoire de Psyché peinte par Natoire.

Il y avait une chapelle à la Chevrette. Elle avait été décorée par Jacques Blanchard. On y mariait les amis de la famille, comme en témoignent les registres de l'état civil de Deuil. C'était l'abbé Martin, curé de cette paroisse, qui officiait Il était un des familiers du château. Diderot l'aimait beaucoup, ainsi que madame d'Houdetot, et se

plaisait à discuter avec lui. « Notre pasteur, disait-il, est un des meilleurs esprits qu'il y ait bien loin. Il n'y a pas d'homme dont les passions se peignent plus vivement sur son visage; c'est peut-être le seul qui ait le nez expressif; il loue du nez, il blâme du nez, il décide du nez, il prophétise du nez. Grimm dit que celui qui entend le nez du curé a lu un grand traité de morale. »

Le château renfermait aussi une salle de théâtre, où l'on jouait la comédie. La troupe d'amateurs était composée, au début, vers 1749, de madame de Maupeou, de madame d'Houdetot, de M. de Jully, frère du marquis d'Épinay, de madame d'Épinay elle-même, de Francueil, son ami intime, qui dirigeait tout, et de quelques autres personnes. Les invitations étaient très recherchées. Une des premières pièces jouées fut l'*Engagement téméraire*, comédie de Jean-Jacques Rousseau, qui avait été présenté depuis peu à madame d'Épinay, et pour lequel elle éprouvait une vive sympathie.

Des embarras d'argent forcèrent La Live d'Épinay à louer la Chevrette, qui fut alors habitée par le riche financier Savalette. Celui-ci

déploya un grand faste, et voulut marcher sur les traces de la marquise en organisant des représentations théâtrales, une entre autres qui fut un événement littéraire dont s'entretint tout Paris.

Cette représentation, qui mérite une mention spéciale, comprenait *Roméo et Juliette* de Shakespeare. C'était une nouveauté fort intéressante, car le grand dramaturge anglais était à ce moment très peu connu en France. Quelques-unes de ses pièces commençaient à peine à être traduites et lues dans notre pays. C'est un honneur pour la Chevrette d'avoir rendu hommage à son génie, dès la première heure et avant tous, par une représentation de *Roméo*. Le chevalier de Chastellux, qui avait pour maîtresse l'étincelante marquise de Gléon, nièce de Savalette, avait arrangé un peu à sa façon le beau drame de Shakespeare. Les lettrés et le monde se disputèrent les invitations, et comme l'a écrit l'érudit M. Jusserand, « la route se couvrit de carrosses, tout Paris fut à la Chevrette ce jour-là ».

La mode et le goût alors étaient tout à l'anglaise. Savalette transforma les jardins et le parc

de M. d'Épinay, en suivant les caprices du jour. La Chevrette fut transfigurée. M. d'Épinay ne consentit qu'à regret à ces changements qui faisaient disparaître les beaux parterres de sa propriété, souvenirs du grand siècle, ainsi que les groupes et les statues de marbre. Il adressa au financier une épitre en vers, où l'esprit ne manque pas, et qui renferme ces strophes :

Savalette a fort bien tourné
  Le parc de la Chevrette
Mais son goût anglais a coiffé
  Mon parterre en vergette.
En fait de goût, soit mal, soit bien,
  Chacun trouve un apôtre;
Je fais un très grand cas du sien,
  Mais j'aime mieux Le Nôtre!

Groupes, qui m'avez tant coûté,
  J'ai réglé votre usage;
Puisqu'on vous a tous mutilés,
  Fuyez à l'Ermitage!
On m'a fait niche en vous brisant,
  Mais aux fêtes de Pâques
Vous servirez de monument
  Et de niche à Jean-Jacques!

En 1797, au mois de février, on fit l'inventaire à la Chevrette des biens mobiliers ayant appartenu à M. de Belzunce, gendre de M. d'Épinay, comme nous l'avons dit, et dernier seigneur du

château. Il restait peu de chose, puisque celui-ci, avant d'émigrer, avait fait démolir en partie l'habitation.

Cet inventaire est lamentable, et indique le trouble de cette époque orageuse, le désordre des départs précipités, des fuites hâtives où la tête était en jeu. D'après un document du temps, on trouva, entre autres objets : « Dans le vestibule de l'ancienne comédie, des planches, une table, deux vieux paravents, un grand coffre, une armoire... Dans la cour à droite de la grille, dans une remise, un carrosse à quatre roues et un cabriolet ».

O fuite rapide du plaisir et de la gloire! Le cœur du poète se serre devant cette nomenclature d'objets inférieurs, seuls vestiges des beaux jours évanouis, de la Chevrette de madame d'Épinay, de la famille de La Live, de Diderot, de Francueil, de Grimm, de Rousseau, de madame d'Houdetot, de madame Necker, de toute la belle société qui venait y faire assaut d'esprit, et y donner carrière à son élégant scepticisme.

Ces planches, cette table, ces deux paravents, ce coffre, c'étaient les accessoires du théâtre. Ils

avaient connu les belles soirées, ils avaient figuré dans les intrigues, et donné l'illusion au spectateur. Et ce vieux carrosse, ce cabriolet! Je les vois tout couverts de poussière, mangés par la vermine, abandonnés tristement au destin des choses qui finissent. Naguère, ils brillaient de luxueuse propreté, on y sentait le parfum des marquises et des comtesses, et quand ils passaient sur les routes, roulant sous le trot de chevaux superbes, les passants les contemplaient d'un œil d'envie, et songeaient que jamais sans doute ils ne seraient transportés de la sorte... Aujourd'hui, épaves d'un riant passé, d'un monde bouleversé, d'une grandeur évanouie, nul ne les contemple sans quelque apostrophe de risée ou de pitié. Ainsi passent les vanités humaines!

En dehors de l'aile gauche du château, dont nous avons parlé, il subsiste encore de l'ancienne Chevrette une partie des communs, reconnaissables à leur toit mansardé en tuiles. Ces communs étaient très vastes. Ils servaient d'abri à de nombreux et larges carrosses qui y stationnaient, en attendant le retour pour Paris de la belle société qu'ils avaient amenée. Dans ces derniers temps,

ils servaient de serres à un cultivateur qui y entretenait des vignes pour avoir des primeurs, et y récoltait force raisins.

Mais le souvenir le plus éloquent du passé, c'est la grille d'entrée. Elle n'a pas changé de place. Elle a fort grand air avec ses pilastres à consoles et ses douves où il n'y a plus d'eau. Au printemps dernier, visitant ces lieux célèbres, transformés par la spéculation, j'ai pu contempler cette grille en fer forgé, qui vit passer tant de gens d'esprit, tant de femmes aimables, tant d'écrivains. J'évoquais avec délices ce monde d'autrefois qui avait avec élégance la passion des idées, et je ressentais l'amer regret de ne l'avoir point connu.

Parlant de ces vestiges de la Chevrette, Paul Boiteau écrivait un jour avec émotion :

« Un fossé revêtu de pierre et entouré d'une balustrade de bois, une porte, une grille, un reste d'allée, un commun qui est devenu l'habitation principale, et de l'autre côté de l'allée, dans une claire futaie, une petite maison moderne, voilà tout ce qui reste du fastueux château, qui fut démoli même avant 1789 par le gendre de madame

d'Épinay. C'est égal, le fossé, la porte et la grille suffisent. C'est par là qu'entraient Rousseau, et Diderot plus tard; c'est là que passait la voiture qui amenait madame d'Houdetot et Saint-Lambert, et que de fois il y eut foule et fête autour de ce triste fossé stagnant et du gazon maigre qui l'entoure! Le XVIIIe siècle des poètes et des philosophes a laissé sa trace, visible pour qui sait voir!... »

Après avoir admiré la grille, je fis le tour de l'emplacement du domaine, jardins et parc, devenus la proie de maraîchers, qui y cultivent des légumes de toute espèce. Je reconnus l'endroit où commençait le parterre; plus loin était le bassin aux eaux jaillissantes; plus loin encore la grande pièce d'eau avec ses cygnes que Diderot se plaisait à taquiner, ce qui faillit lui faire casser le pied. A chaque extrémité de la pièce d'eau s'élevait un pont élégant. Tout ce qui en reste consiste en deux superbes consoles en pierre sculptée, qui sont enfoncées dans la terre, et servent maintenant de bornes à un chemin de culture.

Des artichauts et des navets poussent à la place des allées et des bosquets où Jean-Jacques et madame d'Houdetot parlaient d'amour, tandis que Saint-Lambert était à l'armée. La pièce d'eau des cygnes est comblée. On ne la reconnaît qu'à une dépression du terrain. Je cherche en vain Diderot, Rousseau, la comtesse, Saint-Lambert, madame d'Épinay. Je n'aperçois que des garçons jardiniers qui travaillent, et qui de temps en temps se redressent pour regarder les trains de voyageurs, car le chemin de fer est tout près. Ainsi tout passe, tout change, tout s'en va.

Nous venons de mentionner deux consoles de pierre : ces blocs abandonnés, où l'art jadis mit sa marque élégante, sont navrants à voir. Je n'ai pu les considérer sans ressentir une mélancolie profonde, et à chacun d'eux j'appliquais ce que Lucain dit de Pompée vaincu :

... Stat magni nominis umbra!

Quoi de plus triste, en effet, qu'un objet destiné à une décoration magnifique, et qui ne sert plus qu'à un vil usage? Détourné de sa fin première, l'intérêt l'a transformé et dénaturé, et il

apparaît lamentable et déchu à qui reconnaît ses nobles destins d'autrefois.

Pauvres pierres sculptées! Vous avez vu briller de riants soleils; vous avez vu passer l'esprit, l'élégance, la grâce, le génie; vous avez été l'ornement d'un parc plein de vie; vous avez entendu les aveux, les serments de couples qui s'aimaient; vous avez, c'est tout dire, embelli la Chevrette dans ses jours de splendeur et de gloire!...

Aujourd'hui, au milieu d'un champ vulgaire, enfouies inégalement dans le sol, négligées, maltraitées, vous n'êtes plus que des débris méconnus, et vous gisez misérablement parmi des cultures inférieures!

Ah! quelle âme haut placée, émue de votre décadence, vous arrachera à l'obscur maraîcher qui vous possède, vous recueillera dans quelque jardin fleuri, dans quelque parc verdoyant, et vous fera renaître, vestiges touchants d'un passé enchanteur, au prestige des anciens jours!

M. de La Live de Jully, frère de madame d'Houdetot, qui était un graveur de mérite, a laissé par bonheur une vue du château de la Chevrette. C'est une pièce très intéressante, mais elle est

devenue fort rare : la Bibliothèque nationale elle-même ne la possède point dans sa collection d'estampes. Nous avons pu en obtenir communication d'un ami, et nous en avons fait faire une reproduction pour orner cette étude. C'est la première fois, nous le pensons, qu'elle est ainsi publiée. L'art est le grand sauveur. Grâce à lui, l'éclat du passé ne meurt point tout entier.

Il nous a été doux de nous arrêter un moment à cette demeure disparue qui rappelle tant d'attrayants souvenirs. Mais reprenons maintenant la suite des jugements portés sur madame d'Houdetot.

*
* *

Dans ses *Mémoires* et sa correspondance, madame d'Épinay parle de sa belle-sœur en maints passages. Elle le fait toujours avec amitié, malgré quelques critiques où on sent encore l'affection. Lorsque la comtesse se lia avec Saint-Lambert, madame d'Épinay fut une des premières à deviner cet attachement. Dans une lettre à

M. de Lisieux, elle dit à l'automne de 1754 : « La comtesse d'Houdetot doit venir passer huit jours avec nous; elle n'ira point cette année dans sa terre. Il me semble qu'elle s'est liée intimement, mais très intimement avec M. de Saint-Lambert. Elle ne parle que de lui, elle ne cite que lui. C'est un enthousiasme si franc, si excessif que le comte pourrait bien en mettre son bonnet de travers.... elle l'amènera; *je suis curieuse de les voir ensemble!* »

Ces derniers mots, que nous soulignons à dessein, sont charmants. Elle est curieuse de les voir ensemble, ce qui veut dire : je m'y connais, je suis une fine mouche, et je saurai bien reconnaître, en les observant, ces bons apôtres-là, si ce que je soupçonne est vrai. La spirituelle marquise fut servie à souhait.

Elle avait raison : deux amants, dans une société, se trahissent toujours. Ils ont beau cacher la tendresse qui les enchante, avoir recours à des ruses naïves ou savantes pour n'être point devinés... malgré eux, leurs paroles, le ton de leur voix, les regards de leurs yeux baignés d'amour, leurs gestes tremblants, le sourire divin

qui les anime, tout en eux révèle et crie la passion. Madame d'Épinay, lorsqu'elle eut vu ensemble, comme elle le souhaitait, la comtesse et Saint-Lambert, fut tout à fait éclairée.

A l'automne de 1756, elle écrit : « J'aime la comtesse de tout mon cœur; mais, lorsqu'elle est entourée de ses chiens et de sa madame de Blainville, j'en aime mieux une autre qu'elle. » Cette madame de Blainville était une belle-sœur de madame d'Houdetot, que personne ne pouvait supporter. Rousseau la caractérise d'un mot, et l'appelle « une mégère ».

En 1757, la marquise écrit à Grimm : « La comtesse d'Houdetot est venue me dire adieu. Que c'est une jolie âme, naïve, sensible et honnête! Elle est ivre de joie du départ de son mari (pour l'armée), et vraiment elle est si intéressante que tout le monde en est heureux pour elle : elle était folle hier comme un jeune chien. Le marquis de Saint-Lambert était avec elle... » Quelle ravissante peinture! Tous les traits portent, et jettent une clarté profonde sur la physionomie intime de celle dont la vie est remplie désormais par un amour partagé.

Un peu plus tard, madame d'Épinay écrit encore à Grimm :

« La comtesse d'Houdetot est venue souper hier avec nous, et nous a amené sa grosse madame de Blainville. La première est entrée comme une folle, et l'autre comme une sotte. Le marquis de Saint-Lambert était avec elle, il venait m'apprendre son départ pour l'armée... Mon Dieu! que j'ai d'impatience de voir dix ans de plus sur la tête de cette femme! Si elle pouvait acquérir un peu de modération, ce serait un ange. Mais si son mari continue à la contrarier, elle n'en sera que plus longtemps ivre. »

La marquise, on le voit, si elle est indulgente pour sa belle-sœur, ne cesse pas d'être injuste pour le comte d'Houdetot. Il ne songeait guère, certes, à contrarier sa femme, puisque, par un besoin de réciprocité, il tolérait sa liaison avec Saint-Lambert. Nous avons déjà mentionné sa réponse à la marquise d'Aubeterre qui, la bonne âme charitable, venait l'aviser de l'attachement de la comtesse, au risque d'amener des catas-

trophes. Voici, d'après un témoin, cette réponse complète : « Madame d'Houdetot et moi, nous avons été mariés par nos parents, très jeunes et sans nous connaître; en nous connaissant il s'est trouvé que nous ne nous convenions pas, quoique nos caractères soient bons. Je ne puis rendre ma femme heureuse; je n'ai le droit que de lui demander de la décence dans sa conduite. » La perfidie de madame d'Épinay à l'égard de son beau-frère est flagrante.

Nous avons trouvé, dans les *Mémoires de Bachaumont*, un détail curieux qui prouve que les Américains connaissaient madame d'Houdetot, et savaient qu'elle avait brillamment reçu Franklin. C'est pour ce fait sans doute qu'en 1785 elle fut nommée *citoyenne américaine* dans une assemblée générale tenue à l'Hôtel de Ville de Newhaven, assemblée à laquelle assistaient le maire, les aldermen et les habitants. La maréchale de Beauvau, Condorcet, Saint-Lambert et quelques autres personnages éminents reçurent le même hommage en cette occasion.

La raison d'adoption, dit la délibération, est que ces personnes sont non seulement distinguées

par leur rang, leurs lumières ou leurs talents, mais encore recommandables par leur philanthropie et leur zèle pour la liberté et le bonheur des États-Unis en général, et pour la prospérité de Newhaven en particulier.

Dans un charmant petit livre de 1784, orné de gravures, livre devenu très rare et intitulé : *Description d'une partie de la Vallée de Montmorency et de ses plus agréables jardins*, l'auteur, ancien professeur à l'École militaire, consacre quelques lignes à la comtesse. Voici ce qu'il écrit :

« Il est une autre personne du sexe, madame la comtesse d'Houdetot, que je ne puis omettre, quoiqu'elle ne se soit pas fait connaître par des ouvrages imprimés. Sa maison est en quelque sorte celle de beaucoup d'auteurs qu'elle dirige par son goût, et qu'elle éclaire par ses connaissances.

» Sa maison de campagne est à Sannois, lieu où elle passe la plus grande partie de l'année. Si son jardin n'offre pas les beautés qu'on trouve ailleurs, il n'en plaira pas moins par son élégante simplicité. Ce qu'il y a de plus remarquable est un monument érigé à la gloire de Vol-

taire, pratiqué dans un enfoncement de murailles, et situé au milieu des bois, monument absolument semblable à celui que madame d'Épinay avait fait construire à Rousseau, lors de son séjour à l'Ermitage qu'elle avait fait bâtir pour lui près de Montmorency.

» On y voit encore un arbre, planté, dit-on, par M. Franklin... »

Nous trouvons un grand attrait dans ces témoignages des contemporains, qui nous font très bien comprendre l'influence bienfaisante de la comtesse, son goût pour les lettres, son respect, son culte pour les grands écrivains, le soin qu'elle prenait de rappeler leurs souvenirs par de petits monuments symboliques, et de consacrer ainsi le prestige de leur génie.

Lord Byron, dans *Childe Harold*, fait allusion à madame d'Houdetot. C'est dans le passage célèbre où il rend hommage au génie de Rousseau. Le grand lyrique raconte qu'il visite la Suisse, qu'il est heureux d'y respirer un air pur, et d'être l'hôte passager de cette terre où Rousseau vint au monde.

« Son amour, dit-il, était l'essence même de la passion. Comme un arbre foudroyé, il était embrasé et brûlé par la flamme céleste. C'est ainsi qu'il était amoureux. Mais, ce n'était pas l'amour d'une femme vivante, ni d'une ombre chérie qui plane sur nos rêves; c'était l'amour d'une beauté idéale. Cette passion, si insensée qu'elle paraisse, devint sa vie : elle déborde dans ses pages brûlantes.

» Ce sentiment d'idéal amour anima Julie de son souffle, et la revêtit d'un charme romanesque et doux. Rousseau sanctifia ce mémorable baiser *que déposait chaque matin sur sa lèvre tremblante celle qui ne répondait à son amour que par l'amitié. Mais, à ce doux contact, une flamme dévorante allait embraser son cerveau et son cœur, et tout son être était absorbé dans une ineffable jouissance, que ne donne point aux amants vulgaires la possession de l'objet aimé.* »

L'attrait profond des rendez-vous d'Eaubonne n'avait pas échappé à Byron. Il avait dû noter les pages des *Confessions* où ils sont racontés.

Nous pourrions citer encore d'autres écrivains,

plus rapprochés de nous, qui se sont occupés de la comtesse : Capefigue, de Lescure et Arsène Houssaye, entre autres; mais leurs études ne renferment ni documents nouveaux, ni jugements hors de pair. Ils rendent tous hommage à madame d'Houdetot, en rappelant ce que Jean-Jacques a dit d'elle. Nous nous bornons donc à les mentionner, en reconnaissant toutefois que M. de Lescure a apporté un soin plus grand dans son travail, et a étudié plus sérieusement la vie de la muse de Sannois. Capefigue raconte que ses amis, M. de Barante et le charmant baron de Bazancourt, qui avaient connu la comtesse, ne cessaient de faire son éloge.

Sainte-Beuve, qui a tout dit en termes exquis, s'exprime ainsi sur elle :

« Madame d'Houdetot était de ces âmes qu'on peindrait d'un mot : elles ont passé dans le monde en voyant le bien. C'est encore une manière de le faire, au moins tout auprès de soi. L'heureuse illusion dont s'enveloppe une nature aimante, rayonne autour d'elle et en rend ou en prête aux autres. »

En 1865, un écrivain peu connu de notre géné-

ration, Camille Selden, a parlé à son tour de l'amie de Saint-Lambert dans une étude qui n'est pas sans mérite. Voici quelques passages qui nous ont plu davantage :

« On ne se sent jamais plus aimable que lorsqu'on se sent aimé; les femmes surtout n'atteignent la perfection de leurs grâces qu'à force d'hommages. Par la même raison, elles ne conservent le plus souvent leur bonté naturelle qu'à force de bonheur. C'est là sans doute à quoi madame d'Houdetot dut une fraîcheur de sentiment qui ne l'abandonna jamais, et ce charme attrayant de jeunesse morale qui la fit aimer toute sa vie. »

Voulant peindre la comtesse à l'heure où elle sortait du couvent, âgée de dix-huit ans, et pareille à un jeune oiseau qui s'envolerait de sa cage, Camille Selden trace ce vivant portrait :

« La jeune Sophie manquait de beauté, en dépit de sa taille bien prise, et déjà la petite vérole avait gâté ses traits et son teint. Néanmoins, ce visage, quel qu'il fût, pouvait ne point déplaire et peut-être même plaire. Il rayonnait de santé,

de jeunesse, et le plus heureux caractère y mettait une expression de bonté, de sincérité, de franchise. Tout au contraire de sa prudente belle-sœur, qui l'appelait, non pas peut-être tout à fait à tort, *Hurluberlu*, elle avait pour habitude de regarder les gens en face, trop en face même, et de dire les choses tout comme elles lui venaient à l'esprit, parfois un peu à l'étourdie, sans réfléchir, à tort et à travers, en pensionnaire, en petite fille. De là des rougeurs subites, des accès de pudeur qui lui faisaient tout à coup monter le feu au visage et balbutier de jolies gaucheries qui amusaient tout le monde, et la faisaient éclater de rire avec les autres. »

Dans sa longue et venimeuse étude sur Rousseau, qui révèle un pédant d'école plus qu'un vrai philosophe, Saint-Marc Girardin parle cependant de madame d'Houdetot avec bienveillance et justesse. Nous citerons donc son jugement.

« Ce qui faisait vraiment le charme de madame d'Houdetot, c'est qu'elle avait, comme le dit si bien madame d'Épinay, une « jolie âme », c'est-à-dire une âme gracieuse et naïve, honnête,

comme le dit encore madame d'Épinay, non pas de cette honnêteté qui fait aimer ou suivre le devoir, mais de cette honnêteté qui consiste à ne déguiser aucun de ses sentiments... Elle avait l'esprit simple et délicat, juste et vif, sans empressement de se montrer. Toujours entourée d'hommes de lettres et d'hommes du monde, la conversation, chez elle, était spirituelle et intéressante; elle n'y prenait part qu'avec réserve et à propos, pour la ranimer ou pour la résumer, et elle le faisait toujours par un mot juste et fin qui, lorsqu'il venait comme conclusion, ne laissait plus rien à dire. Ceux qui l'ont vue, même dans sa vieillesse, ont gardé le souvenir de quelques-uns de ces mots doux et justes dont elle avait le secret. Un jour, me disait M. Hochet, on causait chez elle des femmes, de leurs qualités, de leurs défauts, et comme c'était sous le Directoire, le temps faisait qu'on médisait plus qu'on ne louait. Madame d'Houdetot finit la conversation, qu'elle n'avait pas contrariée, en nous disant : « Sans » les femmes, la vie de l'homme serait sans assis- » tance au commencement, sans plaisir au milieu, » et sans consolation à la fin. » C'était là son

genre d'esprit, élégant et même réfléchi par habitude de la bonne compagnie, et pourtant naturel. »

Parmi les écrivains contemporains, M. Léo Claretie est un de ceux qui ont parlé de l'amie de Saint-Lambert avec le plus d'intérêt. Voici un passage de son étude :

« Madame d'Houdetot fut une vertueuse pécheresse qui sut conquérir tous les cœurs comme toutes les affections, même celle de son mari. Elle fut surtout bonne, toujours fidèle au plus bienveillant optimisme, comme, aussi, coutumière de la plus docile patience, intelligente, lettrée, instruite, moraliste des plus délicates avec une petite pointe d'ambition littéraire, qui poussait, comme dans un parterre, dans son salon richement pourvu de célébrités ; avec cela femme de sang-froid, de tête solide, d'esprit net, méticuleux même, simple dans ses goûts comme dans son style, plus prudente qu'audacieuse, âme aimante en qui le romanesque n'a pas détruit la raison pratique, elle fut bien le plus grand mélange des qualités nécessaires pour assurer aux autres le même agrément qu'on reçoit d'eux. »

Les femmes de notre temps connaissent peu ces jugements, ces appréciations, ces éloges épars dans des revues ou des livres devenus rares. C'est pour elles surtout que nous les avons recueillis, afin d'en faire une sorte de bouquet littéraire, dont le parfum, nous le voulons espérer, les charmera délicieusement.

Madame d'Houdetot fait honneur à son sexe par les qualités naturelles ou acquises de son cœur et de son esprit, ainsi que par la douce mais ferme volonté qui en règle l'usage. Il importe donc de la bien connaître, d'étudier sa vie, son caractère, et de pratiquer les mêmes vertus, qui toujours feront fleurir le même bonheur. « J'avais imaginé des cœurs comme le sien, a dit d'elle Saint-Lambert, mais je n'ai trouvé que lui de son espèce, et il suffit de bien connaître son caractère pour l'aimer toute sa vie. »

Elle fut à la fois sémillante et pensive, mélancolique et spirituelle, enjouée et tendre, simple et savante. Elle eut la grâce, le charme, la bonté. Partout où elle parut, dans les salons de Paris, à la cour de Louis XV, parmi les bosquets d'Eau-

bonne, dans le parc de la Chevrette, chez madame Necker à Saint-Ouen, sous les beaux ombrages de Méréville, dans la retraite de Sannois et dans toute la vallée de Montmorency, son image, son souvenir laissaient un attrait touchant qui, çà et là, survit encore. Bref, elle aimait, et elle eût voulu ne voir autour d'elle que les bienfaits de l'affection, que la joie des attachements fidèles, que les délices de l'amour.

N'est-ce point là un séduisant modèle?

Sans Rousseau, la comtesse d'Houdetot n'eût point vécu dans la mémoire des hommes. Bénissons donc son génie d'avoir donné l'immortalité à une telle femme.

APPENDICE

DOCUMENTS

I

LE MARIAGE DE MADAME D'HOUDETOT RACONTÉ PAR MADAME D'ÉPINAY

Madame d'Épinay, dans ses *Mémoires*, a consacré quelques pages au mariage de madame d'Houdetot, surtout aux préliminaires rapides qui l'accompagnèrent. C'est un récit alerte, vif, plein de malice et d'esprit. En le lisant, on s'explique que cette union, conclue par les parents et amis comme un marché pressé, ne devait pas donner de brillants résultats. Jamais deux jeunes gens ne furent mariés avec une pareille hâte. On ne peut s'empêcher de sourire devant une telle précipitation. Le récit de ce mariage a paru si intéressant à M. Lucien Brunel, professeur érudit, qu'il l'a fait figurer dans un recueil de lectures classiques pour la jeunesse.

Voici donc ce qu'écrit madame d'Épinay (année 1748) : elle s'adresse à M. de Lisieux, son tuteur :

Hier matin, mercredi, ma mère m'appela dans son appartement, et me dit : « M. de Villemur (*écuyer, greffier en chef du Parlement de Toulouse, parrain de la future madame d'Houdetot*) vient de proposer à M. de Bellegarde un mariage pour Mimi avec un de ses arrière-petits-cousins que l'on dit être un très bon sujet. Mais votre père, ajouta-t-elle, veut avant tout que le jeune homme plaise à sa fille, et nous allons

aujourd'hui dîner chez madame de Villemur, où M. d'Houdetot se trouvera, et où néanmoins il ne doit être question de rien. Il n'en voulait même pas parler à sa fille, mais comme elle ne fait jamais attention à personne, à moins qu'elle n'y ait intérêt, elle pourrait bien ne pas regarder le comte d'Houdetot, si elle n'était pas prévenue. J'ai donc décidé M. de Bellegarde à lui en dire un mot. Il n'y a d'ailleurs aucun arrangement de pris encore; mais il faut une plus ample information, quoiqu'on nous ait déjà dit quelque bien du comte : ensuite on s'expliquera sur la dot.

Pour abréger cette incroyable histoire, je vous dirai que nous allâmes tous dîner chez madame de Villemur. En entrant, nous vîmes un cercle de toute la famille, M. et madame d'Houdetot, leur fils, et tous les Villemur possibles. La marquise d'Houdetot, à notre arrivée, se leva avec précipitation et vint, les bras ouverts, embrasser mon beau-père, ma mère, Mimi et moi, qu'elle n'avait jamais vue. Après cette embrassade, le vieux Villemur prit mon beau-père par la main et le présenta en cérémonie à madame d'Houdetot, qui, à son tour, lui présenta son fils et son mari : et nous fûmes tous de nouveau présentés et embrassés. La marquise est une femme de taille moyenne; elle paraît avoir au moins cinquante ans. Elle a encore la peau extrêmement belle, quoiqu'elle soit très maigre et très pâle. Ses yeux sont pleins d'esprit et de feu. Tous ses mouvements sont précipités et violents ; et, malgré sa vivacité, on voit clai-

rement qu'elle ne fait rien sans projet et sans but. Ses gestes ont la plus grande part à sa conversation, et ses yeux se promènent autant par curiosité que par vanité. Son mari peut être de vingt ans plus âgé qu'elle. C'est un vieux militaire qui ne ressemble pas mal au roi de pique par sa taille et par son ajustement. Lorsqu'il est assis, il appuie volontiers ses mains et sa tête sur sa canne, ce qui lui donne un air de réflexion et de méditation qui lui fait honneur, sur ma parole. Il répète les derniers mots de ce que dit sa femme; il ricane, et montre des dents que l'on aimerait autant qu'il cachât.

Madame d'Houdetot prit ma sœur à côté d'elle, la questionna, l'interrompit, la complimenta, et en moins de deux minutes fut enchantée de ses grâces et de son esprit. On mit à table les jeunes gens l'un près de l'autre. M. de Villemur et madame la marquise d'Houdetot s'emparèrent de mon beau-père, et ma mère fut placée entre ma belle-sœur, dont elle n'avait pas voulu s'éloigner, et le marquis d'Houdetot. Au dessert, on parlait déjà hautement de mariage malgré le silence qu'on nous avait imposé sur cet article. Lorsqu'on fut de retour dans le salon, le café pris, et les domestiques étant sortis, M. de Villemur dit tout à coup, en adressant la parole à mon beau-père : « Tenez, mon ami, nous sommes ici en famille; entre amis francs comme nous, il ne faut pas tant de mystère; traitons ceci hautement. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non. Mon fils vous convient-il? Oui ou non; et à votre fille? Oui ou non de même; voilà

l'*item*... Je regarde vos enfants comme les miens, mes amis. L'un est mon petit neveu, continua-t-il en se frappant le ventre et souriant à toute la compagnie, l'autre est ma filleule, de sorte que l'intérêt de mon neveu, l'intérêt de ma filleule, c'est tout un. Je dis donc : votre fille, mon cher confrère, plaît beaucoup à madame la marquise (en se retournant vers elle); je le vois. Notre jeune comte est déjà amoureux; votre fille n'a qu'à voir s'il ne lui déplaît pas; qu'elle le dise; prononcez, ma filleule. »

Ma sœur rougit. On l'accabla d'éloges, on caressa mon père; on fit enfin tout ce qu'il fallait pour nous tourner la tête à tous, et nous ôter le temps de la réflexion.

Ma mère, qui vit que la confiance aveugle de mon beau-père en M. de Villemur l'engageait à souscrire à tout, interrompit la huée d'applaudissements, et dit à madame de Villemur, assez haut pour être entendue : « Il me paraît, madame, que M. de Villemur va un peu vite; les choses ne sont pas assez avancées pour faire prononcer nos jeunes gens. Si, flattés de s'épouser, ils prenaient du goût l'un pour l'autre, et que l'affaire vînt à manquer! — Ah! ah! vous avez raison, s'écria M. de Villemur en levant les mains et les frappant l'une contre l'autre; vivent les gens de bon conseil, continua-t-il, faisant semblant d'interpréter la réflexion de ma mère suivant son idée; il vaut mieux traiter d'abord les articles, et les jeunes gens, pendant ce temps-là, causeront ensemble : c'est bien dit, c'est bien dit! »

Puis, prenant tout de suite le vieux marquis et sa femme par la main, il les mena s'asseoir en cercle auprès de mon beau-père et de ma mère, et, tout en les conduisant, il nous cria en riant, et s'efforçant de nous regarder, en rejetant sa tête derrière lui : « Mes enfants, amusez-vous, divertissez-vous; nous allons vaquer aux moyens de vous rendre bientôt contents. »

Lorsqu'ils furent assis, M. de Villemur redressa sa perruque, releva sa manchette et, appuyant son coude sur son genou, adressa la parole d'un ton de prédicateur à M. de Bellegarde : « Mon ami, dit-il, monsieur le marquis et madame la marquise réduisent leur fils aîné à sa légitime, et les raisons, vous les savez. Je ne vous ai rien laissé ignorer, quelque désagréable, quelque malheureuse que soit cette aventure. Les fautes, au surplus, sont personnelles; je ne suis pas plus tourné d'un côté que de l'autre, mais je crois que notre jeune comte n'en doit pas souffrir dans votre esprit ni dans celui de personne. »

Là-dessus, grandes assurances réciproques que le petit désagrément d'un enfant déshonoré ne ferait pas manquer le marché. « Eh bien, donc, continua M. de Villemur du même ton, M. le marquis donne en mariage au comte son fils dix-huit mille livres de rente en terres en Normandie, et le guidon de gendarmerie, qu'il lui a acheté l'année dernière, et lui assure de plus sa pleine et entière portion dans sa succession. »

Le marquis, appuyé sur sa canne, comme je vous l'ai dépeint, opina du bonnet, et la marquise dévorait des yeux mon beau-père et ma mère. « Pour moi, dit-elle, je n'entends rien aux affaires; je donne tout ce que je peux donner, mes diamants surtout, monsieur, mes diamants; ils sont beaux. Je ne sais au juste pour combien j'en ai, mais, tant qu'il y en aura, je les donne à ma belle-fille, point à mon fils, au moins. — Voilà, en vérité, mon cher confrère, un présent et un procédé bien généreux, dit avec emphase M. de Villemur à M. de Bellegarde. Et ce n'est pas pour le faire valoir, mais il n'y a pas encore deux mois que j'ai ouï dire à madame qu'elle ne s'en déferait pas pour rien au monde. — Elle avait ses raisons pour y tenir, reprit le vieux marquis, ils ont fait plus d'une fois l'envie de feu madame la duchesse de Berry. Il faut que je vous conte sur cela une anecdote singulière : Après le siège de... où je commandais en personne... » M. de Villemur eut l'impolitesse d'interrompre cet intéressant récit, pour demander à mon beau-père s'il était content de ces propositions; il répondit qu'il l'était fort, mais que son but était surtout que sa fille fût heureuse.

On interrompit pour faire l'éloge du jeune comte, et M. de Villemur répondit corps pour corps du bonheur de sa filleule. Alors, M. de Bellegarde dit qu'il traiterait sa fille comme ses autres enfants, qu'il lui donnerait trois cent mille livres pour dot, et sa part dans la succession, comme ses frères et sœurs, les droits d'aînesse à part, ainsi que les lois l'exigent.

La marquise d'Houdetot fit de grands gestes pour témoigner sa satisfaction, mais marqua quelque désir qu'on ajoutât de plus dans le contrat de mariage une promesse d'égalité.

M. de Bellegarde n'ayant point fait à ses autres enfants ces avantages, se refusa longtemps à cette proposition, mais M. de Villemur sut si bien le retourner, qu'à la fin il y consentit. « Ah! dit M. de Villemur en se levant, nous voilà tous d'accord. J'ai une proposition présentement à vous faire; elle vous étonnera, mais j'ai de bonnes raisons, et je vous en ferai juge. Puisque aucune difficulté ne nous arrête, signons le contrat ce soir, nous ferons publier les bans dimanche; nous aurons dispense des autres et nous ferons la noce lundi. »

Toute la famille des d'Houdetot et leurs agents furent de cet avis; mais ma mère s'y opposa fortement, ainsi que M. de Bellegarde, qui n'avait encore fait aucune ouverture à sa famille. Il voulait d'ailleurs qu'elle assistât à la signature du contrat. Ma mère ajoutait à ces raisons celle de n'avoir aucun préparatif, et par cette précipitation de ne point laisser aux jeunes gens le temps de se reconnaître, ni de pouvoir juger s'ils se convenaient. M. de Villemur s'appliqua à combattre la première difficulté, et garda le silence sur l'autre, sentant bien qu'elle était sans réplique. « Vous allez, dit-il à M. de Bellegarde, être exposé à tous les propos du public, si vous traînez cette affaire en longueur; elle ne peut être cachée. De plus, vous connaissez les indécisions de votre

frère; il ne vous laissera pas un instant de repos. Tenez, nous avons encore le temps de passer chez le notaire, pour lui donner le projet du contrat. Tandis qu'il y travaillera, nous irons faire part du mariage à toute votre famille, et nous retomberons chez vous, où nous signerons. Quant aux apprêts de la noce, ajouta-t-il encore, il n'en faut point : nul bruit, nul éclat, c'est mieux; et autant d'argent d'épargné. »

Vous connaissez assez M. de Bellegarde, mon cher tuteur, pour juger qu'il se rendit aisément à toutes ces mauvaises raisons; elles flattaient trop son goût pour la tranquillité, pour n'en être pas séduit. Ma mère le tira cependant à part pour le conjurer de suspendre; elle n'en put tirer d'autre réponse que : « Eh ! ma sœur, voilà comme vous êtes : on dirait que vous croyez que M. de Villemur, mon ancien camarade de collège, aujourd'hui mon confrère, et mon ami depuis plus de quarante ans, voulût m'attraper. Non, non, je rougirais d'hésiter un instant à suivre son avis. Faites-moi donc le plaisir d'écrire à M. de Lucé (*son gendre*), qui est à Versailles, et de lui mander de se rendre ce soir chez moi pour signer le contrat. Retournez-vous-en à la maison avec nos enfants, et faites-nous préparer à souper du mieux qu'il vous sera possible. »

La joie était peinte dans les yeux de ce bon père ; il sortit, l'instant d'après, avec M. de Villemur, pour suivre l'arrangement projeté.

Je passe au moment où nous nous trouvâmes tous

rassemblés pour la signature de ce contrat. Rien n'était plus plaisant que de voir l'air d'étonnement répandu sur tous les visages de ces deux familles rassemblées et presque inconnues l'une à l'autre. On avait un ton de réserve, de méfiance et d'inquiétude qui donnait à chacun l'air de la stupidité. Pendant la lecture, la marquise tira de sa poche deux écrins de diamants qu'elle remit à sa bru, en présent de noce. La valeur en est restée en blanc dans le contrat, faute d'avoir le temps d'en faire faire l'estimation. Tout le monde signa; on se mit ensuite à table, et le jour de la noce fut fixé au lundi suivant...

Il faut évidemment, dans ce récit animé et clair, faire la part de l'antipathie que madame d'Épinay éprouvait pour la famille d'Houdetot, sentiment qui a dû la rendre injuste, et lui faire présenter la vérité sous un jour faux. On sent qu'elle est heureuse d'exercer sa verve et sa malignité sur le marquis et sa femme, sur leur fils, et sur leur ami, M. de Villemur. Il convient donc de faire des réserves au sujet de la vérité absolue de ces confidences, et sur les appréciations de l'aimable femme, et de les prendre seulement comme la peinture facile d'un esprit caustique qui sait mettre une plume habile au service de ses railleries.

II

LETTRE PASSIONNÉE DE J.-J. ROUSSEAU A MADAME D'HOUDETOT

La lettre que nous allons reproduire se trouvait à l'état de *brouillon* dans le lot de manuscrits remis par Rousseau à Paul Moultou, lorsque celui-ci lui rendit visite à Ermenonville, avec son fils Pierre. Ce fut Musset-Pathay, le père d'Alfred de Musset, qui, le premier, la publia en 1822. Il résulte d'une note conservée dans la famille Moultou que c'est par une indiscrétion, « dont on eut des regrets, et qu'on a pardonnée, qu'elle a été livrée au public ».

L'original, reçu par madame d'Houdetot, faisait partie de ces fameuses lettres écrites par Jean-Jacques, quand la passion dévorait son âme, en juin, juillet, et août 1757, lettres que la comtesse déclara avoir brûlées, lorsque le philosophe les lui redemanda.

M. de Kératry, contemporain de Musset-Pathay, dit au sujet de l'épître sauvée du naufrage, qu'on va lire : « Sans avoir jeté les yeux sur l'autographe de

ces pages, nous osons affirmer qu'elles appartiennent à l'auteur d'*Émile*; mais nous sommes persuadé qu'il les aura retouchées avant d'en faire l'envoi à madame d'Houdetot. C'est sa verve, c'est sa chaleur de sentiment et sa force de pensée ordinaire, tempérée par un naturel charmant et quelquefois aussi accompagnée de formes paradoxales. C'est donc toujours Rousseau, mais ce n'est qu'un premier jet de sa plume. Notre opinion à ce sujet prendra un caractère d'évidence, pour peu que l'on remarque les parties négligées de cette lettre, ses incorrections nombreuses, les répétitions des mêmes termes, là où il était facile de les éviter, soin dont Rousseau s'acquittait avec scrupule, souvent par le seul motif d'euphonie, ainsi que l'attestent les nombreux manuscrits de cet auteur. D'ailleurs, cette lettre est tellement remarquable en elle-même, que nous ne serions pas étonné qu'elle fût une de celles que madame d'Houdetot sacrifia avec le plus de regrets, peut-être même celle qu'elle ne put se résoudre à livrer aux flammes, et qu'elle crut faussement pouvoir préserver de la destruction en la confiant à Saint-Lambert. Un rival, même un rival heureux, est rarement digne d'un tel dépôt. »

Cette lettre fait connaître non seulement l'âme incandescente de Rousseau, mais aussi le cœur aimant de madame d'Houdetot, c'est pourquoi nous avons jugé sa reproduction utile. Voici donc ce document que, sans nul doute, peu de nos contemporains connaissent.

« Viens, Sophie, que j'afflige ton cœur injuste; que je sois, à mon tour, sans pitié comme toi. Pourquoi t'épargnerais-je, tandis que tu m'ôtes la raison, l'honneur et la vie? Pourquoi te laisserais-je couler de paisibles jours, à toi qui me rends les miens insupportables? Ah! combien tu m'aurais été moins cruelle, si tu m'avais plongé dans le cœur un poignard, au lieu du trait fatal qui me tue! Vois ce que j'étais et ce que je suis devenu; vois à quel point tu m'avais élevé et jusqu'où tu m'as avili. Quand tu daignais m'écouter, j'étais plus qu'un homme; depuis que tu me rebutes, je suis le dernier des mortels : j'ai perdu le sens, l'esprit et le courage; d'un mot tu m'as tout ôté.

» Comment peux-tu te résoudre à détruire ainsi ton propre ouvrage? Comment oses-tu rendre indigne de ton estime celui qui fut honoré de tes bontés? Ah! Sophie, je t'en conjure, ne te fais point rougir de l'ami que tu as cherché. C'est pour ta propre gloire que je te demande compte de moi. Ne suis-je pas ton bien? N'en as-tu pas pris possession? Tu ne peux plus t'en dédire, et, puisque je t'appartiens, malgré moi-même et malgré toi, laisse-moi mériter de t'appartenir.

» Rappelle-toi ces temps de félicité qui, pour mon tourment, ne sortiront jamais de ma mémoire. Cette flamme invisible, dont je reçus une seconde vie plus précieuse que la première, rendait à mon âme, ainsi qu'à mes sens, toute la vigueur de ma jeunesse. L'ardeur de mes sentiments m'élevait jusqu'à toi.

Combien de fois ton cœur, plein d'un autre amour, fut-il ému des transports du mien? Combien de fois m'as-tu dit dans le bosquet de la cascade : « Vous êtes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée : non, jamais homme n'aima comme vous! »

» Quel triomphe pour moi que cet aveu dans ta bouche! Assurément il n'était pas suspect; il était digne des feux dont je brûlais, de t'y rendre sensible en dépit des tiens, et de t'arracher une pitié que tu te reprochais si vivement. Oh! pourquoi te la reprocher? En quoi donc étais-tu coupable? En quoi la fidélité était-elle offensée par des bontés qui laissaient ton cœur et tes sens tranquilles? Si j'eusse été plus aimable et plus jeune, l'épreuve eût été plus dangereuse : mais, puisque tu l'as soutenue, pourquoi t'en repentir? Pourquoi changer de conduite avec tant de raisons d'être contente de toi? Ah! que ton amant même serait fier de ta constance, s'il savait ce qu'elle a surmonté! Si ton cœur et moi sommes seuls témoins de ta force, c'est à moi seul à m'en humilier. Étais-je digne de t'inspirer des désirs? Mais quelquefois ils s'éveillent malgré qu'on en ait, et tu sus toujours triompher des tiens. Où est le crime d'écouter un autre amour, si ce n'est le danger de le partager? Loin d'éteindre tes premiers feux, les miens semblaient les irriter encore.

» Ah! si jamais tu fus tendre et fidèle, n'est-ce pas dans ces moments délicieux où mes pleurs t'en arrachaient quelquefois; où les épanchements de nos cœurs s'excitaient mutuellement; où, sans se répon-

dre, ils savaient s'entendre; où ton amour s'animait aux expressions du mien, et où l'amant qui t'est cher, recueillait au fond de ton âme, tous les transports exprimés par celui qui t'adore? L'amour a tout perdu par ce changement bizarre que tu couvres de si vains prétextes. Il a perdu ce divin enthousiasme qui t'élevait à mes yeux au-dessus de toi-même ; qui te montrait à la fois, charmante par tes faveurs, sublime par ta résistance, et redoublait par ses bontés mes respects et mes adorations. Il a perdu, chez toi, cette confiance aimable qui te faisait verser, dans ce cœur qui t'aime, tous les sentiments du tien. Nos conversations étaient touchantes : un attendrissement continuel les remplissait de son charme. Mes transports, que tu ne pouvais partager, ne laissaient pas de te plaire, et j'aimais à t'entendre exprimer les tiens pour un autre objet qui leur était cher, tant l'épanchement et la sensibilité ont de prix, même sans celui du retour! Non, quand j'aurais été aimé, aurais-je pu vivre dans un état plus doux, et je te défie de jamais dire, à ton amant même, rien de plus touchant que ce que tu me disais de lui, mille fois le jour.

» Qu'est devenu ce temps, cet heureux temps? La sécheresse et la gêne, la tristesse ou le silence, remplissent désormais nos entretiens. Deux ennemis, deux indifférents, vivraient entre eux avec moins de réserve que ne font deux cœurs faits pour s'aimer. Le mien, resserré par la crainte, n'ose plus donner l'essor aux feux dont il est dévoré. Mon âme intimidée se concentre et s'affaisse sur elle-même; tous mes

sentiments sont comprimés par la douleur. Cette lettre, que j'arrose de froides larmes, n'a plus rien de ce feu sacré qui coulait de ma plume en de plus doux instants.

» Si nous sommes un moment sans témoins, à peine ma bouche ose-t-elle exprimer un sentiment qui m'oppresse, qu'un air triste et mécontent le resserre au fond de mon cœur. Le vôtre, à son tour, n'a plus rien à me dire. Hélas! n'est-ce pas me dire assez combien vous vous déplaisez avec moi, que ne me plus parler de ce que vous aimez. Ah! parlez-moi de lui sans cesse, afin que ma présence ne soit pas pour vous sans plaisir.

» Il vous est plus aisé de changer, ô Sophie! que de cacher ce changement à mes yeux. N'alléguez plus de fausses excuses qui ne peuvent m'en imposer. Les événements ont pu nous forcer à une circonspection dont je ne me suis jamais plaint : mais tant que le cœur ne change pas, les circonstances ont beau changer, son langage est toujours le même, et si la prudence vous force à me voir plus rarement, qui vous force de perdre avec moi le langage du sentiment pour prendre celui de l'indifférence?

» Ah! Sophie, Sophie! ose me dire que ton amant t'est plus cher aujourd'hui que quand tu daignais m'écouter et me plaindre, et que tu m'attendrissais à mon tour aux expressions de ta passion pour lui! Tu l'adorais et te laissais adorer, tu soupirais pour un autre, mais ma bouche et mon cœur recueillaient tes soupirs. Tu ne te faisais point un vain scrupule

de lui cacher des entretiens qui tournaient au profit de ton amour. Le charme de cet amour croissait sous celui de l'amitié, ta fidélité s'honorait du sacrifice des plaisirs non partagés. Tes refus, tes scrupules étaient moins pour lui que pour moi. Quand les transports de la plus violente passion qui fut jamais t'excitaient à la pitié, tes yeux inquiets cherchaient dans les miens si cette pitié ne t'ôterait point mon estime, et la seule condition que tu mettais aux preuves de ton amitié était que je ne cesserais point d'être ton ami.

» Cesser d'être ton ami! Chère et charmante Sophie, vivre et ne plus t'aimer est-il, pour mon âme, un état possible? Oh! comment mon cœur se fût-il détaché de toi, quand aux chaînes de l'amour tu joignais les doux nœuds de la reconnaissance? J'en appelle à ta sincérité. Toi qui vis, qui causas ce délire, ces pleurs, ces ravissements, ces extases, ces transports qui n'étaient pas faits pour un mortel, dis, ai-je goûté tes faveurs de manière à mériter de les perdre? Ah! non; tu t'es barbarement prévalue, pour me les ôter, des tendres craintes qu'elles m'ont inspirées. J'en suis devenu plus épris mille fois, il est vrai; mais plus respectueux, plus soumis, plus attentif à ne jamais t'offenser. Comment ton bon cœur a-t-il pu se résoudre, en me voyant tremblant devant toi, à s'armer de ma passion contre moi-même, et à me rendre misérable pour avoir mérité d'être heureux?

» Le premier prix de tes bontés fut de m'apprendre à vaincre mon amour par lui-même, de sacrifier mes plus ardents désirs à celle qui les faisait naître, et

mon bonheur à son repos. Je ne rappellerai point ce qui s'est passé ni dans ton parc, ni dans ta chambre; mais pour sentir jusqu'où l'impression de tes charmes inspire à mes sens l'ardeur de te posséder, ressouviens-toi du Mont-Olympe, ressouviens-toi de ces mots écrits au crayon sur un chêne. J'aurais pu les tracer du plus pur de mon sang, et je ne saurais te voir ni penser à toi qu'il ne s'épuise et ne renaisse sans cesse.

» Depuis ces moments délicieux où tu m'as fait éprouver tout ce qu'un amour plein, et non partagé, peut donner de plaisir au monde, tu m'es devenue si chère que je n'ai plus osé désirer d'être heureux à tes dépens, et qu'un seul refus de ta part eût fait taire un délire insensé. Je m'en serais livré plus innocemment aux douceurs de l'état où tu m'avais mis; l'épreuve de ta force m'eût rendu plus circonspect à l'exposer à des combats que j'avais trop peu su te rendre pénibles. J'avais tant de titres pour mériter que tes faveurs et ta pitié même ne me fussent point ôtées; hélas! que faut-il que je me dise pour me consoler de les avoir perdues, si ce n'est que j'aimai trop pour les savoir conserver.

» J'ai tout fait pour remplir les dures conditions que tu m'avais imposées; je leur ai conformé toutes mes actions, et, si je n'ai pu contenir de même mes discours, mes regards, mes ardents désirs, de quoi peux-tu m'accuser, si ce n'est de m'être engagé, pour te plaire, à plus que la force humaine ne peut tenir! Sophie! j'aimai trente ans la vertu, ah! crois-

tu que j'aie déjà le cœur endurci au crime? Non; mes remords égalent mes transports; c'est tout dire : mais pourquoi ce cœur se livrait-il aux légères faveurs que tu daignais m'accorder, tandis que son murmure effrayant me détournait si fortement d'un attentat plus téméraire?

» Tu le sais, toi qui vis mes égarements, si, même alors, ta personne me fut sacrée! Jamais mes ardents désirs, jamais mes tendres supplications n'osèrent un instant solliciter le bonheur suprême, que je ne me sentisse arrêté par les cris intérieurs d'une âme épouvantée. Cette voix terrible qui ne trompe point, me faisait frémir à la seule idée de souiller de parjure et d'infidélité celle que j'aime, celle que je voudrais voir aussi parfaite que l'image que j'en porte au fond de mon cœur, celle qui doit m'être inviolable à tant de titres. J'aurais donné l'univers pour un moment de félicité, mais t'avilir, Sophie! ah! non, il n'est pas possible, et, quand j'en serais le maître, je t'aime trop pour te posséder jamais.

» Rends donc à celui qui n'est pas moins jaloux que toi de ta propre gloire, des bontés qui ne sauraient la blesser. Je ne prétends m'excuser ni envers toi, ni envers moi-même : je me reproche tout ce que tu me fais désirer. S'il n'eût fallu triompher que de moi, peut-être l'honneur de vaincre m'en eût-il donné le pouvoir; mais devoir au dégoût de ce qu'on aime, des privations qu'on eût dû s'imposer, ah! c'est ce qu'un cœur sensible ne peut supporter sans désespoir.

Tout le prix de la victoire est perdu dès qu'elle n'est pas volontaire. Si ton cœur ne m'ôtait rien, qu'il serait digne du mien de tout refuser! Si jamais je puis me guérir, ce sera quand je n'aurai que ma passion seule à combattre. Je suis coupable, je le sens trop, mais je m'en console en songeant que tu ne l'es pas.

» Une complaisance insipide à ton cœur, qu'est-elle pour toi, qu'un acte de pitié dangereux à la première épreuve, indifférent pour qui l'a pu supporter une fois. O Sophie! après des moments si doux, l'idée d'une éternelle privation est trop affreuse à celui qui gémit de ne pouvoir s'identifier avec toi. Quoi! tes yeux attendris ne se baisseraient plus avec cette douce pudeur qui m'enivre de volupté? Quoi! mes lèvres brûlantes ne déposeraient plus sur ton cœur mon âme avec mes baisers? Quoi! je n'éprouverais plus ce frémissement céleste, ce feu rapide et dévorant qui, plus prompt que l'éclair... Moment! moment inexprimable! Quel cœur, quel homme, quel dieu peut t'avoir ressenti et renoncer à toi?

» Souvenirs amers et délicieux! Laisserez-vous jamais mes sens et mon cœur en paix? Et toutefois les plaisirs que vous me rappelez ne sont point ceux qu'il regrette le plus. Ah! non, Sophie, il en fut pour moi de plus doux encore, et dont ceux-là tirent leur plus grand prix, parce qu'ils en étaient le gage. Il fut, il fut un temps où mon amitié t'était chère et où tu savais me le témoigner. Ne m'eusses-tu rien dit, ne m'eusses-tu fait aucune

caresse, un sentiment plus touchant et plus sûr m'avertissait que j'étais bien avec toi. Mon cœur te cherchait et le tien ne me repoussait pas. L'expression du plus tendre amour qui fut jamais n'avait rien de rebutant pour toi. On eût dit à ton empressement à me voir que je te manquais quand tu ne m'avais pas vu : tes yeux ne fuyaient pas les miens, et leurs regards n'étaient pas ceux de la froideur; tu cherchais mon bras à la promenade; tu n'étais pas si soigneuse à me dérober l'aspect de tes charmes, et quand ma bouche osait presser la tienne, quelquefois au moins, je la sentais résister. Tu ne m'aimais pas, Sophie, mais tu te laissais aimer et j'étais heureux.

» Tout est fini; je ne suis plus rien, et, me sentant étranger, à charge, importun près de toi, je ne suis pas moins misérable de mon bonheur passé que de mes peines présentes. Ah! si je ne t'avais jamais vue attendrie, je me consolerais de ton indifférence et me contenterais de t'adorer en secret, mais me voir déchirer le cœur par la main qui me rendit heureux, et être oublié de celle qui m'appelait son doux ami! Oh! toi qui peux tout sur mon être, apprends-moi à supporter cet état affreux, ou le change, ou me fais mourir.

» Je voyais les douleurs que m'apprêtait la fortune et je m'en consolais en y voyant tes plaisirs; j'ai appris à braver les outrages du sort, mais les tiens! qui me les fera supporter? La vallée que tu fuis pour me fuir, le prochain retour de ton amant, les intrigues de ton indigne sœur, l'hiver qui nous sépare, mes

maux qui s'accroissent, ma jeunesse qui fuit de plus en plus, tandis que la tienne est dans sa fleur, tout se réunit pour m'ôter tout espoir; mais rien n'est au-dessus de mon courage que tes mépris. Avec la consolation du cœur, je dédaignerais les plaisirs des sens, je m'en passerais au moins : si tu me plaignais, je ne serais plus à plaindre.

» Aide-moi, de grâce, à m'abuser moi-même : mon cœur affligé ne demande pas mieux; je cherche moi-même sans cesse à te supposer pour moi le tendre intérêt que tu n'as plus. Je force tout ce que tu me dis pour l'interpréter en ma faveur. Je m'applaudis de mes propres douleurs quand elles semblent t'avoir touchée. Dans l'impossibilité de tirer de toi de vrais signes d'attachement, un rien suffit pour m'en créer de chimériques. A notre dernière entrevue, où tu déployais de nouveaux charmes, pour m'enflammer de nouveaux feux, deux fois tu me regardas en dansant. Tous tes mouvements s'imprimaient au fond de mon âme; mes avides regards traçaient tous tes pas : pas un de tes gestes n'échappait à mon cœur, et, dans l'éclat de ton triomphe, ce faible cœur avait la simplicité de croire que tu daignais t'occuper de moi.

» Cruelle, rends-moi l'amitié qui m'est si chère : tu me l'as offerte; je l'ai reçue; tu n'as plus droit de me l'ôter. Ah! si jamais je te voyais un vrai signe de pitié; que ma douleur ne te fût point importune; qu'un regard attendri se tournât sur moi; que ton bras se jetât autour de mon cou; qu'il me pressât contre ton sein; que ta douce voix me dît avec un soupir : *Infor-*

tuné! Que je te plains! oui, tu m'aurais consolé de tout : mon âme reprendrait sa vigueur, et je redeviendrais digne encore d'avoir été bien voulu de toi!... »

Cette lettre en dit long sur le degré d'intimité des relations de Rousseau et de madame d'Houdetot. Suggestive au premier chef, elle est indispensable au psychologue, à l'historien des passions, pour ressusciter la tendresse réciproque de ces âmes, dévorées, calcinées par les feux de l'amour et de la volupté. Qui ne l'a point lue ne connaît pas la séduction qu'elles exerçaient l'une sur l'autre.

Tel un flambeau, jeté sur un abîme, en éclaire la profondeur, telle cette lettre incandescente révèle dans son intensité la passion de deux êtres supérieurs, un écrivain, un penseur de génie, et la femme la mieux douée et la plus doucement excellente de son époque.

III

LA RÉCEPTION DE FRANKLIN A SANNOIS

Nous avons raconté, au chapitre IV, que madame d'Houdetot avait reçu Franklin, dans sa propriété de Sannois, le 22 avril 1781, et nous avons cité les poésies qu'elle avait composées en son honneur pour cette circonstance. Nous avons pu recueillir quelques détails sur cette visite du célèbre Américain. Ils ne manquent pas d'intérêt.

Franklin avait alors soixante-quinze ans. Madame d'Houdetot fut très sensible à la déférence qu'il lui témoigna en acceptant son invitation, aussi, accompagnée de son mari, alla-t-elle au-devant du grand homme, à un quart de lieue du village. Quand la voiture arriva, elle lui donna la main pour l'aider à descendre, et, en même temps, elle lui adressa les vers que nous avons rapportés :

Ame du héros et du sage,
O Liberté, premier bienfait des Dieux,
Hélas! c'est de trop loin que nous t'offrons des vœux!
Ce n'est qu'en soupirant que nous rendons hommage
Au mortel qui forma des citoyens heureux!

Madame d'Houdetot avait convié une société d'élite : le comte de Tressan, madame de Pernan, le comte d'Apché, entre autres; son fils et sa belle-fille étaient là aussi. La lettre qu'elle écrivit à M. de Tressan, et que nous avons citée au chapitre V, atteste combien elle s'était plu à préparer la réception de Franklin. « Nous célébrerons à ce dîner, disait-elle, tout ce qui fait supporter la vie et ce qui l'embellit : la Liberté et les Grâces. Il y aura toujours des autels pour tous deux. » Une table magnifiquement servie attendait les invités. Quand les convives y furent assis, un petit intermède intéressant eut lieu. Au premier verre de vin, on chanta en chœur, avec accompagnement de musique, le refrain suivant :

De Benjamin célébrons la mémoire,
Chantons le bien qu'il a fait aux mortels!
En Amérique il aura des autels,
Et dans Sannois nous buvons à sa gloire!

Au second verre, madame d'Houdetot chanta :

Il rend ses droits à l'humaine nature,
Pour l'affranchir il voulut l'éclairer;
Et la vertu pour se faire adorer
De Benjamin emprunta la figure!

Au troisième verre, ce fut le tour du vicomte d'Houdetot qui chanta :

Guillaume Tell fut brave, mais sauvage;
J'estime plus notre cher Benjamin;
De l'Amérique en fixant le destin,
A table il rit; et c'est là le vrai sage!

Au quatrième, la vicomtesse dit ce couplet :

Je dis aussi : Vive Philadelphie!
L'indépendance a de quoi me tenter;
Dans ce pays je voudrais habiter,
Quoiqu'il n'y ait ni bal, ni comédie!

Au cinquième, madame de Pernan :

Tous nos enfants apprendront de leurs mères
A vous aimer, vous croire et vous bénir;
Vous enseignez ce qui peut réunir
Tous les humains dans les bras d'un seul père!

Au sixième, le comte de Tressan :

Vive Sannois! C'est ma Philadelphie!
Lorsque j'y vois son cher législateur,
J'y rajeunis dans le sein du bonheur;
J'y ris, j'y bois, et j'écoute Sophie!

Sophie, ici, c'est madame d'Houdetot.

Au septième verre, le comte d'Apché chanta sur un mode un peu défectueux :

Pour soutenir cette charte sacrée
Qu'Édouard accordait aux Anglais,
Je sens qu'il n'est de chevalier français
Qui ne désire employer son épée.

Ces différents quatrains sont de ceux qu'on dit dans un festin : tout leur mérite vient de la circonstance pour laquelle ils furent composés. La comtesse avait voulu honorer son hôte illustre par une attention délicate, et chaque convive avait sans prétention préparé quelques vers afin de fêter sa présence. « Si la poésie est faible, dit M. Édouard Laboulaye, en revanche on sent qu'un nouvel esprit souffle sur la

France; c'est la noblesse française, noblesse généreuse et ardente qui salue la liberté dans la personne du républicain et de l'insurgent Franklin. »

Ces toasts et ces libations nous rappellent un mot de Rousseau à son ami Corancez qui le consigna plus tard en ces termes sur un exemplaire des *Confessions* : « Jean-Jacques me disait souvent en regardant son verre, un verre que lui avait donné madame d'Houdetot : « Le goût du vin n'est pas un crime, il n'en fait » pas commettre; il ouvre le cœur à l'amitié; mes » ennemis ne boivent pas ou boivent mal. »

IV

L'HYMNE RÉCITÉ A DIDEROT PAR MADAME D'HOUDETOT. — « L'ORIGINE DES APOZÈMES »

I. — A la fin du chapitre IV, nous avons parlé d'un *Hymne aux tétons* que madame d'Houdetot récita à Diderot, au mois de septembre 1760, à la Chevrette, après un déjeuner plein d'entrain. C'est du moins le philosophe qui l'affirme. Il n'osa lui demander ces vers qui, cependant, l'avaient charmé.

Les chercheurs, les érudits se sont préoccupés de la question. Ils ont tenté de savoir si madame d'Houdetot avait vraiment composé elle-même cet Hymne fameux, ou si elle n'avait fait que réciter à Diderot une pièce un peu libre, que quelque homme de lettres ou quelque amie lui aurait communiquée.

Un fait est certain : jusqu'ici, aucun document n'établit que la comtesse soit l'auteur de ces vers. Si réellement elle les a composés, le manuscrit n'a point été retrouvé. A-t-il été détruit? Jaunit-il,

inconnu, dans des papiers de famille, ou dans quelque dossier poudreux que nul ne songe à feuilleter?

D'autre part, les recherches faites ont donné les résultats suivants : Ducommun, auteur léger du XVIIIe siècle, a publié un *Éloge des tétons*, dont plusieurs éditions sont connues. Un correspondant de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* a affirmé que, dans une édition de 1775 de cet *Éloge*, Ducommun avait inséré un *Hymne aux tétons*, qui doit être la pièce récitée à Diderot par l'amie de Rousseau.

L'auteur serait Charles Bordes : il ne tenait en aucune façon, paraît-il, à la publication de son petit poème, qui compte 152 vers, mais une indiscrétion trahit sa timidité, et Ducommun en profita pour son ouvrage.

Voici cet Hymne :

De la Beauté triomphante
Attrait le plus séducteur,
Jolis monts, couple enchanteur,
C'est vous que ma Muse chante!

Gloire au céleste compas
Qui, dans l'ombre du mystère,
Traça le double hémisphère
De vos magiques appas!

Inexpliquable merveille!
Quel pouvoir ingénieux
Fait, sur l'albâtre amoureux,
Fleurir la rose vermeille!
Et quels troubles ravissants
Signalent votre puissance!
L'amour, la reconnaissance
Vous consacrent ces accents!

Soit qu'à peine encor naissants,
Votre innocence timide
Trompe et flatte l'œil avide;
Ou soit qu'embellis encor,
Et cédant au doux essor
D'une flamme plus active,
Vous repoussiez fièrement
Le lacet qui vous captive,
Quel est votre enchantement!

Le printemps dans sa parure,
Les fleurs, leur éclat si doux,
Le flot qui fuit et murmure,
Que sont-ils auprès de vous?

Seul, dans un lieu de délices,
Adam contemple d'abord
La terre et les cieux propices;
Bientôt il bâille et s'endort.
Il se réveille, il admire
Un nouveau bienfait des cieux :
Eve s'anime, respire,
Il se croit au rang des Dieux.

Doux trésors de la Nature,
Tant que le soleil nous luit,
Par vous notre œil est séduit,
Et lorsqu'en la nuit obscure
Les êtres sont confondus,
L'heureux mortel qui vous presse,
Oublie, au sein de l'ivresse,
Tout l'univers qui n'est plus!

Orgueilleux de leur tonnerre,
Les rois règnent sur la terre,
Et vous régnez sur les rois!
D'un beau sein qu'amour agite
Ou qui de crainte palpite,
Tous les soupirs sont des lois.

D'une âme timide encore,
Échos souvent indiscrets,
Vous révélez les secrets
Au jeune amant qui l'adore!
En vain la bouche et les yeux

Gardent encor le silence;
Pleins d'un feu séditieux,
Vous nous rendez l'espérance
Et son charme impérieux!

Cette écharpe qui vous couvre,
Au gré du zéphir badin
Qu'elle voltige ou s'entr'ouvre,
Quels feux s'allument soudain!
Vous commandez au destin,
Vous armez Troie et la Grèce,
Rome enfin brise ses fers,
Le sein mourant de Lucrèce
Fait le sort de l'Univers!

Lorsqu'Armide fut suivie
D'une foule de Héros,
Tous amoureux et dévots,
Vous seuls étiez sa magie!
Vous étiez à demi nus,
Quand l'adroite Cléopâtre
Sur les rives du Cidnus
Aux yeux d'Antoine idolâtre
Parut une autre Vénus.
Une ardeur enchanteresse
Vient embraser ce guerrier;
Je vois sa main oublier,
Pour vous caresser sans cesse,
Le sceptre du monde entier!

Loin du temple de Mémoire,
Ces fiers brigands que l'histoire
Devrait à jamais flétrir!
Le sage à vous conquérir
Sait borner toute sa gloire.
Ah! voilà le vrai héros!
Salomon eut mille belles;
Ardent à triompher d'elles,
Il laissa Tyr en repos,
Et jamais dans ses travaux
Ne soumit que des cruelles.

O vous, sultans révérés,
Dans vos retraites paisibles,
Régnez, heureux et sensibles,
Sur ces objets adorés,

Seul trône où mon âme aspire!
Jouir de ce qu'on désire,
C'est le suprême pouvoir!
Un sérail est un empire,
Le vrai sceptre est un mouchoir!

Beaux climats où de vos charmes
Le doux culte est sans alarmes,
Le prix des vertus, le ciel,
N'est qu'un sérail immortel,
Peuplé d'appas innombrables,
Et d'élus insatiables
Dans un délire éternel!

Mais, que vois-je? — Ma Delphire
Seule au fond de ces bosquets!
Amour, tu la fais sourire,
Et je vole à ses attraits!
Divinité de ma lyre,
O vous, célestes objets,
Soulevés par le zéphire,
Par les Grâces embellis,
Comment puis-je vous décrire?
Le lait, la neige et les lys
N'est point encore assez dire!
Mes regards sont éblouis,
Je m'éloigne, je soupire,
Je m'approche, je jouis!

Que cette gaze légère,
En feignant de vous couvrir,
Semble inviter le désir
A devenir téméraire!
Que mon œil avec langueur
Plonge, se fixe, et s'égare
Dans l'intervalle enchanteur
Qui vous divise et vous pare!

Volupté, fille des cieux,
Tu triomphes; tu t'empares
De mes sens tumultueux!
Voiles jaloux et barbares,
Disparaissez à l'instant!
Que de lys je vois éclore!
Je l'aperçois et l'adore
Ce bouton plus éclatant

Que ceux des jardins de Flore!
O doux et brûlants transports,
Mes yeux, mes mains et ma bouche
Disputez-vous ces trésors!
Je vois, j'admire, je touche,
Je dévore avec fureur
Cette jeune et tendre fleur!
Elle brille, elle respire,
Amour lance tous tes traits!
O ma déesse! O Delphire,
Reçois mon encens, j'expire!
Charmes divins, je renais!

Existe-t-il réellement une édition de l'*Éloge* de Ducommun renfermant les vers de Bordes? Nous le pensons, mais jusqu'ici nous n'avons pas eu la chance de mettre la main sur cette édition. La Bibliothèque nationale ne la possède point. Nous avons eu la bonne fortune de découvrir ailleurs, et intégralement cet Hymne célèbre.

Il devait courir sous le manteau vers 1760 et les années qui suivirent. Mention en est faite dans une lettre du 2 juin 1761, lettre adressée à Grimm par Henri-Charles de Bissy, comte de Thiard, frère de l'académicien. Il s'exprime ainsi :

« Je suis sans doute un pauvre raisonneur; mais au malheur de ne rien établir, je joins celui de trouver que les autres n'établissent rien. La sagesse et la philosophie sont des caméléons qui changent de couleur sous la plume des différents écrivains. L'un vous dit que l'humanité éclairée jouit de tout et doit être heureuse; l'autre vous assure que la découverte des arts n'a fait qu'augmenter nos misères en multipliant nos besoins. Les gens d'esprit, en appuyant

sur les contraires, ont également raison. Cela me dégoûte, et fait que j'aime mieux l'*Hymne aux tétons* de M. Bordes que tous vos systèmes de sagesse, de bonheur et de philosophie. »

En résumé, après examen de cette question, qui n'a d'intérêt à nos yeux que parce que madame d'Houdetot et Diderot s'y trouvent mêlés, nous pensons qu'il est plus naturel d'attribuer cet Hymne à une plume masculine, et il y a tout lieu de supposer, surtout après la lettre du comte de Thiard, que ce sont bien les vers de Bordes que la comtesse récita à l'auteur du *Neveu de Rameau*. Madame d'Houdetot avait, dans le caractère, une charmante espièglerie, et elle dut se faire un jeu de révéler à Diderot quelques strophes qui avaient séduit sa curiosité, et que le philosophe, sachant qu'elle faisait des vers, lui attribua bénévolement.

D'après notre enquête, voici ce qui s'est passé : l'écrivain Bordes, se trouvant en Lorraine, récita son Hymne dans la société du comte de Tressan. Vainement on lui en demanda une copie, il refusa. Les auditeurs alors se mirent à en reconstituer de mémoire une partie, qui comprend 70 vers. M. de Tressan, ami de madame d'Houdetot, était son voisin de campagne, dans la vallée de Montmorency. Ce fut lui certainement qui donna communication à la comtesse des jolies strophes rapportées de Lorraine, et c'est ainsi qu'elle put les réciter à Diderot. Nous possédons ce fragment de 70 vers, mais, comme nous venons de le voir, la pièce entière en comprend 152.

Diderot avait raison de dire « qu'ils pétillent de feu, de chaleur, d'images et de volupté ».

II. — La Correspondance littéraire de Grimm renferme une poésie intitulée *l'Origine des Apozèmes*, qui compte 82 vers, et qu'on s'accorde à attribuer à madame d'Houdetot ou à madame d'Épinay. C'est une fantaisie de circonstance, adressée à un médecin, et qui a perdu pour nous tout intérêt. L'apozème est une décoction de substances végétales, une sorte de purgatif, et l'auteur a trouvé là une occasion d'exercer sa verve railleuse. Nous ne mentionnons cette pièce qu'à titre de simple renseignement.

V

POÉSIES DU COMTE DE TRESSAN ADRESSÉES A MADAME D'HOUDETOT

Au chapitre V, nous avons parlé des bons rapports de madame d'Houdetot et du comte de Tressan, son voisin de campagne, et nous avons cité des lettres de la comtesse au grand seigneur. Celui-ci n'était pas en reste de compliments. Nous avons retrouvé quelques pièces de vers adressées par lui à l'aimable femme, pièces curieuses qui nous révèlent comment on cultivait l'amitié au XVIIIe siècle.

— POUR LA FÊTE DE MADAME LA COMTESSE D'HOUDETOT

De Sophie avançons la fête;
Heureux enfants, rappelez-nous;
Laissez-nous cueillir avec vous
Des fleurs pour couronner sa tête.

Ses grâces, sa simplicité
De celles des champs est l'image;
A son génie on rend hommage,
Et nous adorons sa bonté.

Une douce philosophie
Rend heureux, rend égaux ses jours;
La voir et l'écouter toujours,
C'est le vœu qu'inspire Sophie.

A vingt ans, on dit : « J'apprendrai,
En suivant ses pas, l'art de plaire,
Et rien ne pourra me distraire
Des leçons que je recevrai. »

Est-on bien vieux? On ne regrette
Que les jours passés sans la voir.
Radote-t-on sans le savoir?
On est traité comme Suzette[1].

J'en aurai la fidélité
Pour cette divine Sophie,
Qui porte en l'hiver de ma vie,
Fleurs de printemps, chaleur d'été.

Je pourrai souvent auprès d'elle
Chanter Galaor, ses amours;
Je saurai le peindre toujours
Bien vif, bien galant, bien fidèle.

Du divin chantre des *Saisons*
Si je n'ose toucher la lyre,
Du moins, des pipeaux de Tityre
Je tirerai quelques chansons.

II. — A MADAME LA COMTESSE D'HOUDETOT.

Que ne devez-vous pas aux Dieux,
O vous qu'ils inspirent sans cesse!
Ils vous ont donné la sagesse
Telle qu'elle descend des cieux.
En vous cette sagesse aimable
Se couronne toujours de fleurs;
Elle n'offre point à nos cœurs
Une chaîne qui les accable;
Elle mène à la vérité
Un cœur qui s'en est écarté.

1. Vieille chienne qu'affectionnait madame d'Houdetot.

Hélas! que ne puis-je sans cesse
Avec vous, avec les amours,
Passer ce que de la vieillesse
Je peux espérer de beaux jours!
Là, mon cœur, par votre secours,
Ne sentirait point de faiblesse
Au triste moment où je cours.

III. — A MADAME LA COMTESSE D'HOUDETOT QUI M'AVAIT ADRESSÉ DES VERS.

Ni les roses de la jeunesse,
Ni tous les myrtes de Cypris
N'ont eu pour moi le même prix
Que ces fleurs des bords du Permesse,
Dont votre main enchanteresse
A couronné mes cheveux gris.

Oui, près de vous longtemps mon âme
Conservera quelque chaleur.
O Sophie! Esprit enchanteur,
Ame céleste, dont la flamme
Éclaire les jours de bonheur
De ceux dont vous charmez le cœur,
Des miens, avec ces fleurs, vous resserrez la trame!

Ces vers du comte de Tressan, comme la lettre de Grimm citée plus loin, constituent un élégant badinage qui est bien dans le ton galant de l'époque, et qui prouve en même temps quelle vivace affection madame d'Houdetot savait inspirer autour d'elle.

VI

ÉPÎTRE DE SAINT-LAMBERT

Nous avons découvert une *Épître à Doris* (madame d'Houdetot), que Saint-Lambert avait confiée à Laharpe, et qui ne figure point dans ses œuvres. Cette pièce de vers assez étendue fait comprendre l'attachement profond des amants d'Eaubonne. En voici les principaux passages :

Laisse-moi dans ces vers te vanter mon bonheur,
Rappeler tes bienfaits, chanter ce que j'adore!
Me peindre ton esprit, tes grâces et ton cœur,
Doris c'est en jouir encore!

Le Dieu de tous les arts versa sur ton berceau
Les rayons les plus purs de sa flamme puissante;
Il alluma dans ton âme naissante
L'amour de ses trésors, la passion du Beau!

Il est encor, Doris, une volupté pure
Qu'inspire le plus grand, le plus noble des goûts :
On n'aime point les arts sans aimer la nature;
Leurs chefs-d'œuvre vraiment n'en sont que la peinture;
Ce goût est commun entre nous....

Sans crédit, sans pouvoir, sans besoins, sans envie,
C'est nous qui faisons nos destins!
Tes soins et ton amour écartent les chagrins
Qui couvriraient souvent l'espace de ma vie!
L'ombre de la mélancolie
Se dissipe aisément auprès de ta gaîté :
Tu sais penser, sentir, et raisonner et rire;
Tu ne connais point l'âcreté
De la plus légère satire!....

Nous avons confondu notre être;
Seuls objets de nos soins, seuls objets de nos vœux,
L'un par l'autre animés, et l'un par l'autre heureux,
De l'emploi de nos jours l'amour dispose en maître!
Vois-tu dans ces jardins ces charmes, ces ormeaux
S'approcher, s'embrasser, confondre leurs rameaux?
De nos chaînes, Doris, ils nous offrent l'image;
Ils resteront unis jusque dans leurs vieux ans,
Et sur un même lieu répandant leur ombrage,
Ils tomberont ensemble accablés par le temps!

Nous trouvons, dans ces vers, dont les tournures ont pu vieillir peut-être, des principes d'une immortelle sagesse. Par eux, nous comprenons mieux encore la longue liaison de madame d'Houdetot et de Saint-Lambert.

C'est nous qui faisons nos destins! dit le poète à son amie. Combien ils avaient raison! Les vrais amants toujours tiennent le monde à distance, ils se suffisent à eux-mêmes; ils n'ont besoin de nul assentiment, de nul suffrage, et ne se confient à personne.

VII

LETTRE DE GRIMM A LA COMTESSE D'HOUDETOT

La correspondance de Grimm renferme une lettre curieuse en prose et en vers adressée, on le croit, à madame d'Houdetot. Au XVIIIe siècle, les gens du monde et les gens de lettres aimaient assez ce genre de correspondance. Voltaire y excellait. Les vers, mieux que la prose, permettaient un léger badinage et des compliments qui étaient alors à la mode.

Voici la lettre de Grimm.

Paris, ce 6 août 1750.

Vous qui, dans l'aimable saison
Dont les Grâces font le partage,
Joignez, par un rare assemblage,
L'enfantillage à la raison;
Vous qui, pour votre apprentissage,
Savez dans des vers pleins de feu
Jeter l'élégant badinage
Qui de Chapelle et de Chaulieu
Fit l'inimitable apanage;
Vous enfin qui serez dans peu
La Deshoulières de notre âge,
Loin de la superbe cité

Que baignent les eaux de la Seine,
Quelle étrange fatalité
Aux bords de l'Escaut vous enchaîne?
Ne tardez plus à revenir,
Cédez à notre impatience;
Quelquefois par le souvenir
Le sentiment vit dans l'absence,
Mais, quelle que soit la constance,
Elle s'éteint si la présence
Ne sert pas à l'entretenir.

« Je sais que ces maximes ne sont pas faites pour vous et qu'aussitôt que vous reparaîtrez, tous vos amis retourneront en foule à vous. Si cependant vous ne reveniez pas telle que vous êtes partie, et que le climat par un trop long séjour vous eût rendue Flamande, je ne répondrais de rien. Par exemple, si au lieu de retrouver en vous

Les grâces, la taille légère,
L'air enfantin, le regard vif,
L'esprit brillant, le ton naïf,
La décence, avec l'art de plaire,
Enfin tout ce qu'ont d'expressif
La figure et le caractère,

on allait nous ramener pour équivalent, à votre retour de Flandres,

Une de ces beautés massives,
Telle que l'Escaut sur ses rives
En offre à nos yeux par milliers,
Dont l'ennuyeuse symétrie
De beurre et de bière nourrie
Dans les traits les plus réguliers
Ne montre expression ni grâce,
Et qui, dans son patois rouchi,
A chaque mot pesamment place
L'ennuyeux terme de *toudi* [1],

1. Toujours (tota dies), patois de Lille.

vous pensez bien qu'alors on ne pourrait plus taxer d'inconstance vos amis qui vous méconnaîtraient, et voilà cependant à quoi vous vous exposez. Ce n'est pas que je ne sache qu'il y a quelques Flamandes fort aimables auxquelles ce portrait conviendrait peu, mais enfin cela est vrai en général et, quand cela ne le serait pas, je crois que je le dirais encore dans l'humeur que j'ai pris, contre ce pays, de ce qu'on vous y retient si longtemps; quelle malice à vous de priver la troupe de la Chevrette d'une actrice si nécessaire! Venez au moins orner la salle du spectacle, dussiez-vous y siffler, venez vous promener dans ce beau parc, à l'ombre de ces arbres épais, au bord de ce canal tranquille où vous pourrez vous livrer à vos poétiques saillies.

Quand j'étais à l'âge où vous êtes,
J'ai vu les ruisseaux et les bois,
Avec moins de talents cent fois,
M'inscrire au nombre des poètes.
Dans de champêtres lieux tout semblait m'animer,
Le chant d'un rossignol, l'émail d'une prairie,
En excitant ma rêverie
Malgré moi me faisaient rimer.
A mes divers transports ma muse obéissante
Me dictait chaque jour d'agréables chansons;
Aujourd'hui ma verve impuissante
Ne me rappelle plus que d'insipides sons.
Souffrez qu'entre vos mains je dépose ma lyre;
A quels accords touchants est-ce la consacrer
Si, sous vos doigts brillants, elle apprend à redire
Ce que vous savez inspirer!

« Poésie à part, madame, ne peut-on plus se flatter de vous revoir? Faut-il y renoncer? Mandez-nous du

moins si vous vous amusez, et que le plaisir de vous savoir heureuse nous console un peu des chagrins de votre absence.

« Je compte aller samedi prochain à la Chevrette où il y aura une première répétition; je ne sais pas encore un mot de mes rôles. Des affaires sans nombre ne me laissent pas un moment de loisir : jugez-en par le temps que j'ai été sans vous écrire.

« Voulez-vous bien vous charger de dire bien des choses pour moi à monsieur d'Houdetot? »

M. Maurice Tourneux, le lettré et l'érudit si apprécié, donne à ce propos la note suivante dans la belle édition de la *Correspondance de Grimm*, publiée par la maison Garnier :

« Cette lettre, inédite, sans signature ni adresse, a passé d'une vente de l'Alliance des Arts (1844) dans la collection du baron de Stassart, léguée par lui à l'Académie Roy. de Belgique, et c'est à l'obligeance de M. le chevalier Edm. Marchal, secrétaire adjoint de cette Compagnie, que nous en devons la communication. Elle présente un double intérêt, d'abord par sa date, ensuite et surtout parce qu'elle est le seul spécimen du talent poétique de Grimm en français, talent que nous ne nous exagérons pas, mais qui prouve déjà la souplesse acquise par ce « nigaud d'Allemagne », comme il se définit quelque part lui-même. Quant au nom de la destinataire, la mention des représentations dramatiques de la Chevrette, et celle du nom de M. d'Houdetot dans le post-scriptum permettent de croire qu'il n'y a point là erreur d'attribution. »

VIII

LA FAMILLE DE MADAME D'HOUDETOT, SA SÉPULTURE

Madame d'Houdetot, nous l'avons dit, était la fille de M. de La Live de Bellegarde, fermier général, et de Marie-Josèphe Prouveur. Elle était née à Paris le 18 décembre 1730, et elle y mourut le 28 janvier 1813, âgée de quatre-vingt-trois ans. Ses prénoms étaient Élisabeth-Sophie-Françoise. Son prénom habituel était celui de Sophie.

Madame d'Houdetot eut une sœur, Marie-Françoise-Thérèse, qui était son aînée. Celle-ci, en effet, était venue au monde le 7 juin 1728.

Elle eut quatre frères : M. de La Live d'Épinay, l'aîné, mari de madame d'Épinay l'amie des philosophes, qui fut surtout un dissipateur et un homme de plaisir ; M. de La Live de Jully, destiné d'abord à la magistrature, puis employé dans la diplomatie, devenu ensuite introducteur des ambassadeurs, grand amateur de peinture et de sculpture, et qui mourut

fou; M. de La Live de La Briche, qui remplit pendant quelque temps la charge de son frère, et mourut peu après son mariage. Le nom d'Épinay était celui d'une des terres de M. de Bellegarde, de même que le nom de La Briche. Quant au nom de Jully, il semble venir d'un oncle du second fils de M. de Bellegarde.

Le quatrième fils de M. de Bellegarde, demeuré inconnu, se nommait François-Louis de La Live. Il se fit religieux dans l'ordre des Prémontrés.

Le comte d'Houdetot, qui devint le mari de Sophie de Bellegarde, était le fils cadet du marquis d'Houdetot, chef d'une importante famille de Normandie. Il reçut du roi le titre de comte pour lui et ses descendants, sans ordre de primogéniture, en considération de l'ancienneté de sa maison et de sa brillante conduite personnelle à la bataille de Fontenoy.

La comtesse d'Houdetot eut deux enfants, un fils, César-Louis-Marie-François-Ange, qui naquit le 12 juillet 1749, et une fille, Charlotte-Françoise, née le 15 mars 1753, et qui, dans la suite, épousa Charles Dubuisson de Blaiseville.

César, comte d'Houdetot, qui devint lieutenant général des armées du roi, épousa en premières noces Louise Périnet de Faugues. Il en eut un fils, Frédéric Christophe, comte d'Houdetot, qui naquit le 16 mai 1778, et devint par la suite baron de l'Empire, député, pair de France, membre de l'Institut, et commandeur de la Légion d'honneur. Il mourut en 1859. C'était un amateur d'art éclairé : il avait amassé une remarquable collection de tableaux.

César d'Houdetot devint veuf de bonne heure. Sa femme mourut d'une maladie de langueur. Comme nous l'avons dit, c'est elle qui faisait des vers et qui a laissé un petit recueil. Il se remaria le 9 février 1784 avec Constance-Joséphine de Céré, née en 1769, et qui mourut en 1842.

De ce second mariage naquirent treize enfants, sept filles et six fils. Parmi ces derniers, deux moururent en bas âge; deux autres furent tués à l'armée, l'un devant Lérida, l'autre à la bataille de Leipzig; ils étaient officiers, et avaient dix-neuf et vingt ans. Les deux fils qui restaient furent l'un le général comte d'Houdetot, député, aide de camp de Louis-Philippe, mort sans héritier; l'autre le comte Adolphe d'Houdetot, mort le 30 juillet 1869.

Des sept filles de César d'Houdetot, deux moururent aussi en bas âge, et les cinq autres devinrent par leur mariage : baronne de Barante, comtesse Germain de Monforton, baronne de Bazancourt, baronne Fléming, comtesse d'Amilly.

Le comte Adolphe d'Houdetot fut une personnalité de valeur comme écrivain, et comme homme du monde. Il mériterait une petite biographie à part. Nous nous bornerons à dire que, né le 15 août 1799, il embrassa d'abord la carrière militaire, à l'exemple de tous ses frères. Il se distingua en 1823, pendant la campagne d'Espagne. Il devint officier dans la garde royale de Charles X. En 1836, il épousa Louise-Isoline-Sidonie de la Rogne de Mons, jeune personne d'un grand mérite.

En 1842, Adolphe d'Houdetot entra dans la carrière administrative, et fut envoyé au Havre comme receveur des finances. Il s'attacha à cette ville, la considéra comme son séjour définitif, et ne voulut point la quitter, malgré différentes propositions d'avancement. Il y prit sa retraite en 1865, et y mourut.

Lorsque le roi Louis-Philippe dut sortir de France, en 1848, le comte d'Houdetot organisa les détails de sa fuite, et lui remit la somme nécessaire pour payer son passage en Angleterre, car le monarque était parti de Paris sans argent.

C'était un écrivain plein de verve et d'esprit. On lui doit de nombreux livres de chasse, et un recueil intitulé : *Dix épines pour une fleur*. Dans sa jeunesse, il avait composé des vers. Sa manière rappelait la douce sentimentalité de sa grand'mère. Comme elle aussi, il aimait à rendre service, et avait un cœur excellent. Il repose dans le cimetière du Havre. Ajoutons qu'il se signala et fut récompensé comme sauveteur; il fut aussi l'inventeur désintéressé du canon porte-amarre qui a rendu jusqu'ici de grands services aux naufragés.

« Dans les livres de M. d'Houdetot, disait un de ses contemporains, livres si aimés des chasseurs et si recherchés par un public d'élite, il y a un parfum du sol et des bois, qui se respire tout d'abord et qui acclimate la tête à une sorte de vie nouvelle et solitaire où l'on se repose.... La chasse, dans ses différents volumes, est d'abord excellemment traitée;

vient ensuite l'agrément des digressions, des anecdotes, des vives esquisses, des portraits animés. »

Adolphe d'Houdetot laissa deux enfants, une fille qui est devenue la comtesse Malherbe de Maraimbois, et un fils, France-Edgard, comte de Houdetot, qui, en 1867, épousa mademoiselle Galos, fille d'un ancien député et conseiller d'État, et petite-fille par sa mère du général Foy.

Le comte France-Edgard reprit l'ancienne orthographe de son nom *de Houdetot*, qui avait été passagèrement altérée au XVIIIe siècle.

Engagé volontaire en 1870, il se conduisit admirablement pendant la guerre. Tous ses chefs rendirent hommage à son courage, et le général Chanzy, qui le fit décorer, disait qu'il avait mérité plusieurs fois la croix. Son chef direct, l'amiral Jaurès, en faisait le même éloge.

En lui revivaient les vertus guerrières de sa race. Chez tous les d'Houdetot, en effet, le courage militaire, le désintéressement, le dévouement et le patriotisme sont héréditaires.

Le comte France-Edgard de Houdetot mourut en 1896, ne laissant qu'une fille. Avec lui s'est éteinte, de nom du moins, la branche cadette de cette famille.

Le nom des de Houdetot n'est plus porté actuellement que par les représentants de la branche aînée, le marquis d'Houdetot et ses fils, qui habitent la Normandie, berceau de la famille.

La sépulture de la famille d'Houdetot se trouve au cimetière Montmartre, à Paris (21e division, avenue de Montmorency, 2e ligne, n° 1). La concession à perpétuité en fut accordée au comte d'Houdetot, pair de France, en 1826. Le mausolée consiste dans une petite chapelle au toit cintré, fermée par une grille en fer découpée à jour, et ornée de sabliers funéraires et de têtes de femmes symbolisant la douleur.

On aperçoit, à travers cette grille, des plaques de marbre noir, apposées aux parois de la chapelle, et mentionnant les membres défunts de la famille. Au-dessus, dans le fronton, se détache une croix qui repose sur un globe terrestre. L'architecte a mis son nom sur la pierre : il s'appelait Languet.

FIN

TABLE

DÉDICACE : A UNE AMIE PERDUE..... I
AVANT-PROPOS..... 1

I. — LES PREMIÈRES ANNÉES. — LE MARIAGE... 3

II. — LIAISON AVEC SAINT-LAMBERT..... 13

III. — AMITIÉ TENDRE AVEC JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — L'ERMITAGE, EAUBONNE, LE MONT-OLYMPE, LA CHEVRETTE..... 21

IV. — QUARANTE POÉSIES DE MADAME D'HOUDETOT. 57

V. — QUELQUES LETTRES DE MADAME D'HOUDETOT. 91
LETTRES A MADAME NECKER..... 92
LETTRES AU COMTE DE TRESSAN..... 117
LETTRES A JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — LES QUATRE LETTRES DU PHILOSOPHE SUR LA VERTU ET LE BONHEUR..... 124

VI. — RELATIONS AVEC SAINT-JOHN DE CRÈVECŒUR. — LETTRES A ALLY DE CRÈVECŒUR. 161

VII. — LES PORTRAITS DE LA COMTESSE..... 183

VIII. — LES DERNIÈRES ANNÉES. — LA CLOCHE DE DEUIL. — MORT DE SAINT-LAMBERT. — LA MORT DE LA COMTESSE..... 195

IX. — JUGEMENTS PORTÉS SUR MADAME D'HOUDETOT PAR MADAME VIGÉE LE BRUN, MADAME DE RÉMUSAT, MADAME D'ÉPINAY, ETC. — HISTORIQUE DU CHATEAU DE LA CHEVRETTE. 255

APPENDICE

DOCUMENTS

I. — LE MARIAGE DE MADAME D'HOUDETOT, D'APRÈS MADAME D'ÉPINAY..... 305

II. — LETTRE PASSIONNÉE DE J.-J. ROUSSEAU A MADAME D'HOUDETOT..... 314

III. — LA RÉCEPTION DE FRANKLIN A SANNOIS.... 327

IV. — L'HYMNE RÉCITÉ A DIDEROT PAR LA COMTESSE. — « L'ORIGINE DES APOZÈMES »..... 331

V. — POÉSIES DU COMTE DE TRESSAN ADRESSÉES A MADAME D'HOUDETOT..... 339

VI. — ÉPITRE DE SAINT-LAMBERT A SON AMIE.... 342

VII. — LETTRE DE GRIMM EN PROSE ET EN VERS A LA COMTESSE D'HOUDETOT..... 344

VIII. — LA FAMILLE DE MADAME D'HOUDETOT. — SA SÉPULTURE..... 348

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 84-.-1901

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston

Rousseau, Jean Jacques
LF Buffenoir, Hippolyte
R8645 La comtesse d'Houdetot, une amie de J.J.
.YbuC Rousseau.
50969